





LE CRIME SONNE  
AUX DEUX PORTES



# **LE CRIME SONNE AUX DEUX PORTES**

par

les élèves de 4eC et de 4eF  
du Collège Albert Schweitzer de La Bassée

Avec la participation de :

Muriel LEMAIRE et Stéphanie DESICY, professeurs

et de Michaël MOSLONKA,  
romancier – MM. Faiseur d'histoires  
[www.michael-moslonka.com](http://www.michael-moslonka.com)

**Année 2018-2019**

Visuels de couverture :

Marie Laget  
Instagram : @owenn-medon

Camille Holst

**Livre imprimé le 1er juin 2019 via The Book Edition par  
le collèe A. Schweitzer de La Bassée – tous droits réservés**

## **Les auteurs :**

Noa AFILA OLEME, Adrien ALLIENNE, Enzo ARSCHOOT,  
Amandine BOUTEMAN, Reynald BOUTEMAN,  
Gabin BUSCOT, Gulizar BUYUKERTAS, Noémie CASPERS,  
Ethan CHARLET, Théo COCQ, Noëlie COULON,  
Marie DAUTRICHE, Tony DEGROS, Léonie DELECROIX,  
Celia DELEFLIE, Eléonore DEMAGNY, Léa DENNEULIN,  
Célestine DESMAZIERES, Adrien DUBRULLE,  
Samantha DUCATEL, Axele DUSSAUCY,  
Florine FAUCONNIER, Alyssa GOSSART, Camille HOLST,  
Julie HOORELBEKE, Maïlys HOUNKANRIN,  
Elise HUCHEZ, Marie LAGET, Eva LALOUX,  
Elio LE BARZIC, Noé LE BARZIC, Constant LEBAS,  
Maxime LEBLANC, Killian LEDUC, Léa LEFEBVRE,  
Ryan LEGRAND, Zélie LOBRY, Timeo MAILLE,  
Axel MARTIN, Tanguy MOUTON, Camille MOUVEAUX,  
Axel NARANJO-PIERPAOLI, Ilan NOE,  
Lorenzo PLANQUE, Benjamin PLASMON, Isis RICBOURT,  
Elsa SIMON, Louise SULKOWSKI, Amélie TRANCHANT,  
Dimitry VANDAMME, Célya VANDEVISSCHERYE,  
Thomas WAGUET, Quentin WATEL et Enzo WERQUIN.

## REMERCIEMENTS

Ce livre est l'aboutissement d'une année de travail.

Merci aux personnes qui ont rendu  
cette aventure littéraire et collective possible.

- Merci à M. HAJA, Chef d'établissement, et aux membres de la direction, pour leur soutien.
- Un immense merci à Michaël MOSLONKA, pour sa confiance, sa patience et son optimisme à toute épreuve, pour ses talents de chef d'orchestre.
- Un merci tout particulier à tous les professeurs qui ont collaboré à ce projet.
- Bien sûr, merci à nos élèves qui ont apporté chacun une pierre à cet édifice littéraire.



« La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes. Nous avons grandi dans des villes. C'est dans des villes que nous respirons. »

Georges Perec, *Espèces d'Espaces*

## **Bande annonce du roman**

Ce livre ne se lit pas qu'avec les yeux...

Des QR codes contenant des hyperliens sont édités et collés dans certains chapitres et vous mèneront vers les réalisations des élèves.

Pour accéder à ce contenu additionnel, il vous suffit de télécharger une application (par exemple : Unitag) sur votre smartphone puis de flasher le code.

## Prologue

*Lille, 19 décembre 2018*

Dans le salon, la télévision est allumée sur le journal de 21 heures.

— Bonjour à tous et à toutes, bienvenue dans notre édition du soir, commence le présentateur d'un air grave. Aujourd'hui, toujours pas de nouvelles de la disparition de la petite Mariane Lauriel.

La photo de la fillette – une blondinette de sept ans – s'affiche à l'écran accompagnée du numéro de téléphone d'urgence.

Le journaliste invite les téléspectateurs à le composer s'ils devaient avoir des informations permettant de la retrouver.

— Oh mon dieu, c'est terrible ! s'exclame la femme. Mais que lui est-il arrivé ? Quel genre de personne peut s'en prendre ainsi à des enfants ?

À ces mots, elle pense à son mari. Celui-ci est encore au boulot. Il rentrera tard. Une larme coule sur sa joue. Elle l'essuie d'un geste triste.

La pièce dans laquelle elle regarde les actualités est plongée dans la pénombre, les rideaux sont tirés.

Le canapé sur lequel la femme est assise est ancien, un peu abîmé mais confortable – raison pour laquelle son mari et elle le conservent. Devant elle, une table basse en verre. De chaque côté, deux gros fauteuils en cuir. La décoration autour

d'elle est assez vieillotte.

Le journaliste enchaîne sur l'augmentation du taux de chômage.

— C'est une honte, commente la femme, toutes ces personnes ne vivent que pour rester chez elles au lieu d'aller au travail !

Dans la cuisine, les pâtes sont en train de bouillir. Une odeur de brûlé se fait brusquement sentir.

— Oh non, mon repas ! se récrie-t-elle en se levant brusquement.

Son steak est en train de brûler !

Elle rejoint la cuisine tout en écoutant le journaliste continuer de parler des nouvelles. Au même moment, celui-ci annonce :

— Jennyfer Puyol, une cuisinière de 37 ans, a été sauvagement tuée. Son corps a été retrouvé chez elle, poignardé. Les premiers éléments de l'enquête parlent de plusieurs coups de couteau. Elle aurait été frappée à la poitrine, au ventre et à la tête. On s'est clairement acharné sur elle. C'est au petit matin que la police a reçu un appel du voisin de la victime, celui-ci ayant découvert son corps sans vie. Ayant remarqué des odeurs désagréables provenant de chez elle, il est allé frapper à sa porte. Ce faisant, celle-ci s'est ouverte. C'est là qu'il a découvert le cadavre de Jennyfer Puyol en décomposition. D'après le médecin légiste, cela faisait trois jours que la victime avait été tuée.

La photo de la victime apparaît sur l'écran.

La femme s'immobilise et se retourne, stupéfaite.

Bouche bée, sous le choc, elle laisse sa viande brûler sans réagir.

À l'écran, les yeux de Jennyfer Puyol semblent lui dire :  
« C'est toi qui m'a tuée ! »

\* \* \*

*Lille,  
Quelques semaines plus tard,  
Janvier 2019*

Dans l'angle d'une rue, se trouve une boulangerie dont la très bonne réputation à propos des bonbons et des viennoiseries attire un grand nombre d'enfants. Ils y sont d'ailleurs les bienvenus. Marie-Thérèse Dubois, la boulangère et propriétaire de cette boulangerie, les accueille toujours gentiment.

La porte est entrouverte, si bien qu'une odeur de petits pains, bien chauds, en sort et embaume la rue. En cette journée de janvier, la vitrine est encore décorée de moulages de Père Noël. À l'intérieur, de faux flocons suspendus au plafond tournent sur eux-mêmes, envoûtant les clients et les emplissant de bonheur. La magie de Noël est toujours à l'œuvre.

Pour servir ses clients, Marie-Thérèse Dubois porte encore son bonnet rouge dont le pompon blanc pend en arrière. Âgée de quarante-six ans, cette femme est quelqu'un de sociable mais qui ne fait pas confiance aux inconnus. Toutefois, elle leur parle toujours avec douceur. Elle aime se faire belle et prendre soin d'elle. C'est une femme que beaucoup d'hommes convoitent.

Le long de la rue envahie de cette neige écrasée qui ressemble à de la boue est garée une vieille camionnette blanche, délavée, enlaidie par la rouille.

Des dizaines de passants, habillés de vêtements chauds, vont et viennent sur les trottoirs. Tout le monde se dépêche de rentrer chez soi car il fait très froid. De lointains arbres donnent l'impression d'habiter en forêt. Mais des bruits de voitures et de klaxon montrent que l'on est proche du centre-ville. Une petite odeur d'essence est présente dans l'air.

Un enfant d'environ sept ou huit ans marche en chantant vers la boulangerie.

Il veut des bonbons fourrés ainsi que des *Carambos* saveur barbe à papa pour son goûter. Ils lui mettent déjà l'eau à la bouche. Il est heureux à l'idée de se les acheter. Généreux, il compte bien en donner à ses copains s'il venait à les croiser. Timide, il répète à mi-voix ce qu'il va dire à la gentille boulangère :

— Bonjour, j'aimerais, euh..., je voudrais, s'il vous plaît, des barbes à... Non ! des *Carambos* à la barbe à papa !

Soudain, un homme apparaît à son niveau et commence à le disputer :

— Que fais-tu là ? Je t'ai dit de rester dans la camionnette, viens là ! Tu n'as pas le droit de manger de bonbons !

Il l'attrape par le bras et l'emmène vers la vieille camionnette en lui criant :

— En plus, tu as encore volé dans mon portefeuille ! Allez, maintenant on rentre !

Le père de l'enfant est habillé d'un long manteau entrouvert. On y distingue un foulard rouge, une veste de costard et des jeans bleu marine. À ses pieds, des baskets rouges à bandes blanches. Il a les cheveux roux et des taches de rousseur. Au-dessus de son nez rougi par le froid, ses yeux sont

d'un bleu glacial. Il porte un bonnet noir et tremble comme s'il était stressé.

La peur apparaît sur le visage de l'enfant. Ses yeux se remplissent de larmes.

Au même moment, une fillette se trouve sur le trottoir d'en face ; un trottoir étroit qui longe d'anciennes et jolies demeures faites de briques. Elle porte un manteau rose bonbon, une jupe noire avec des collants chauds et des bottines fourrées avec de la moumoute. Tressées par sa mère, deux petites nattes s'agitent sous l'effet de la surprise. D'habitude, l'enfant en est très fière car celles-ci bougent quand elles marchent. Mais pas aujourd'hui. Elle a les yeux rougis d'avoir beaucoup pleuré et son nez coule encore. Sa mère a refusé de rentrer dans la boulangerie quand elles sont passées devant quelques minutes plus tôt. Elle ne voulait pas aller lui acheter des bonbons car elle en avait eu le jour d'avant.

Voyant le père et son fils, elle s'arrête net. Le garçon lui jette alors un regard de détresse. Sa bouche grimace d'angoisse.

*Il pleure de peur*, réalise-t-elle alors, comprenant qu'il se passe un truc bizarre.

Tenant toujours le garçonnet par le bras, l'homme l'emmène vers l'arrière de sa camionnette. D'une main, il ouvre l'une des portes puis pousse, plutôt violemment, son enfant à l'intérieur avant de le suivre.

La fillette reste figée, choquée devant cette scène qu'elle trouve terrifiante, sa bouche grande ouverte sous son écharpe et les poings serrés de terreur. Il faudrait qu'elle aille en parler à sa mère mais elle a trop peur.

Au bout de longues minutes durant lesquelles la petite

filles a envie de se sauver sans y parvenir, le père de famille descend du véhicule. Il s'immobilise et scrute la rue, comme pour vérifier quelque chose. C'est alors qu'il *la* voit !

La fillette...

Et elle est toute seule ! Aucun parent en vue...

De l'index, il lui fait signe de ne rien dire. Effrayée, elle hoche la tête. Elle a l'impression qu'elle doit lui obéir sinon il se fâchera comme avec son fils.

L'homme s'approche doucement d'elle. Il lui dit que son fils a fait une bêtise et qu'il l'a grondé.

— C'est normal, assure-t-il. Je lui avais dit de m'attendre dans la camionnette, chose qu'il n'a pas faite. Il voulait acheter des bonbons sauf que je lui avais dit « pas maintenant ». Enfin, tu vois ce que je veux dire... En plus, il a pris de l'argent dans mon portefeuille. Tu te rends compte ?

Le visage du père se fait sévère.

— Il mérite une punition, tu ne penses pas ?

— Il... il va bien ? demande la fillette.

— Il n'a été pas sage mais rassure-toi, il va bien. Tu veux venir le voir avec moi ?

Iris hoche la tête et tous deux rejoignent l'arrière de la camionnette. L'homme commence à ouvrir les portes. Il s'interrompt tout à coup pour fixer la fillette, intriguée :

— Mais au fait, tu es toute seule ? Où sont tes parents ?

Elle lui montre le bout de la rue.

— Maman est là-bas, elle parle avec sa copine...

Elle se fait hésitante. Ses yeux commencent à se remplir de larmes.

— Mais peut-être qu'elle n'y est plus ? Peut-être qu'elle est partie sans moi...



L'homme lui propose de trouver ses parents.

Soulagée, elle accepte.

— Bien, monte à l'arrière avec mon fiston. Tu lui tiendras compagnie, comme ça...

Il termine d'ouvrir la porte arrière.

*À l'intérieur, cela semble plutôt confortable, remarque la fillette avant de se sentir soulevée violemment puis poussée en avant.*

Elle découvre alors le garçonnet allongé sur le sol du véhicule. Il ne bouge plus !

— Et ça fait deux, ricane l'homme dans son dos

Comprenant qu'il ne la ramènera pas à la maison, elle tente de crier :

— Aaah, au secours MAMAN !

Mais une main sur sa bouche l'en empêche. Puis elle sent une piqûre dans son cou.

*Je n'aurais pas dû faire confiance à ce méchant monsieur. Je ne vais plus revoir papa et maman...*

Telles sont ses dernières pensées.





# **Toby Hastings**



# Chapitre 1

*Lille,*

*Le même jour, au même moment...*

Ses sourcils blancs froncés, l'adolescent de seize ans sort du lycée en colère. Dans les manches de sa veste noire, ses poings se serrent de rage. Son visage rougit. Un ciel gris et oppressant accompagne sa mauvaise humeur.

*Attendez, attendez, je suis en plein délire ou quoi ? 7 sur 30 en histoire ? C'est une blague ? Non, mais j'hallucine ! J'avais tout bon ! Putain, mais naaaan !*

Toby n'en revient pas.

*Le prof est trop sévère ! Il fait des différences entre les autres élèves et moi. Je suis sûr qu'il ne m'apprécie pas !*

Son sujet portait sur la révolution française. Il est dégoûté. Il a révisé comme un dingue pendant une semaine. Ses battements de cœur s'accélérent, ils résonnent jusque dans son crâne.

Il pense à ses parents adoptifs. Leur réaction le stresse. Ils ne vont pas le rater ! Il va être puni, c'est sûr et certain !

Autour de lui, les élèves sortent de l'établissement. Certains poussent leur scooter. D'autres rentrent chez eux à pied. Le plus grand nombre se bouscule, pressé de reprendre leur bus. Des rires fusent. La joie est présente.

Tout à coup, des moqueries retentissent :

— Eh, v'la le cachet d'aspirine, il n'a pas l'air content !

— Il est bizarre, cet extraterrestre avec sa grosse tête !

Toby Hastings n'y prête aucune attention. Ces insultes ne lui font plus mal depuis longtemps. Depuis tout petit, il subit ce genre d'injures. Il a l'habitude. Il a même déjà reçu, dans son casier, des messages avec des méchancetés du genre « T'es moche, tu ressembles à rien ! » Il se souvient d'un mot qui disait : « Toi, ce soir, t'es mort ! Rdv 19 h 30 au terrain vague. Si t'es pas là, je vais arracher les membres de tes morts ! »

Toby ne s'y est pas rendu. Il voulait y aller pour foutre une raclée à l'auteur de cette menace, mais Hugo, son seul ami, l'en a empêché.

Le lendemain, il est retourné en cours. Il avait alors découvert dans son casier un autre message : « T'es encore en vie ? Ben, merde alors ! Allez, crève sale bâtard, ta mère, je la nique ! » Ce qui lui a fait très mal, lui qui n'a pas connu sa mère biologique.

Il avance en sentant son cœur battre encore plus fort. Tellement fort que Toby pense qu'il va bondir hors de sa poitrine.

— Eh ! Marie-Antoinette ! insiste-t-on.

Les rires moqueurs amènent un sentiment si fort, mélange de colère et de tristesse, que Toby se retient de ne pas pleurer de rage.

Marie-Antoinette, ce n'est pas le seul sobriquet qu'on lui envoie à la figure. On l'appelle aussi Doby, le comparant ainsi à cette créature bien connue d'Harry Potter. En effet, le bonnet noir, qu'il porte constamment, cache sa plus grande déception. Pour lui, elle est comme une maladie. En effet, ce bonnet dissimule ses cheveux bouclés semblables à de la ouate. Il est né albinos...

Son visage rougit.

Il commence à trembler, se retenant de sauter à la gorge de ses harceleurs. Il a envie de les étripier, mais il se contient. Il est persuadé que, de toute façon, il perdra contre eux. Alors, il s'éloigne, la mâchoire et les poings serrés. Ses ongles lui rentrent dans la peau. Un cri est bloqué dans sa gorge.

*Putain ! hurle-t-il dans sa tête. Fermez vos gueules ! Vous ne savez pas ce que ça fait !*

Toby change d'avis et ignore le bus où l'attend Hugo. Il ne veut plus le rejoindre. Il n'a envie de ne voir personne.

*De toute façon, se dit-il en changeant de direction, les poings serrés, il n'y a que les personnes faibles pour insulter les autres !*

\* \* \*



Arrivé au parc, entouré de grilles rouges, Toby emprunte le sentier principal pour ensuite se faufiler entre deux haies d'immenses sapins, cachant une cabane de jardinier abandonnée. Un cadenas verrouille l'accès à sa planque. Il prend sa clef cachée en-dessous d'un vieux tapis oublié sur le

seuil puis il ouvre la porte. Agacé, il la claque derrière lui et shoote dans les bibelots traînant au sol.

L'intérieur est désordonné, un hamac pend au mur près d'une pile de livres. De vieux bibelots encombrant l'espace. C'est lui qui a aménagé l'endroit quand il s'est rendu compte que plus personne ne l'utilisait. Il avait alors trié tout ce qui s'y trouvait, avait jeté ce qui n'allait pas lui servir et gardé les objets dont il aurait besoin ou qui lui plaisaient.

L'odeur des arbres, qui se dressent autour de sa cachette, imprègne le lieu. Toby se sent tranquille ici, à l'écart de tous ces gens méchants. Au loin, il peut entendre les cris joyeux des enfants. Ceux-ci lui font penser à ceux de sa sœur lorsqu'elle s'amuse avec lui ou avec ses copines quand celles-ci viennent chez eux.

Son visage sourit un bref instant avant de s'assombrir de nouveau.

Ignorant le bruit, il s'assoit dans un coin, et murmure des insultes en se répétant sans cesse :

*C'est injuste ! J'ai bossé super dur pour me taper un 7 sur 20 ! Juste parce que ce fumier me déteste ! Je vais me faire engueuler pour strictement rien !*

Son professeur, monsieur Morille, l'a dans son viseur. C'est de sa faute s'il a eu une sale note.

*Il ne sait pas corriger les DS !* s'énerve l'adolescent en tapant du poing contre le mur.

Il a la haine contre son enseignant car il est constamment sur son dos.

*Ce sale con ! Juste parce que j'ai les cheveux blancs. « Oooh, c'est moooche », qu'il doit penser, c'est sûr et certain ! Il me tacle forcément ! Et pour quoi ? Juste pour de la merde !*



Toby est né albinos, c'est un défaut génétique rare qu'il tiendrait de sa mère.

Sa mère...

Sa *véritable* mère.

Il sait juste qu'elle était atteinte du même mal que lui et que son père avait des problèmes d'argent. Il ne les a pas vraiment connus. Tous les deux sont morts dans un accident de moto. Ils ont été percutés par un camion. Il avait environ deux ans.

À cause de son défaut génétique, qu'il considère comme une maladie, son enfance a été très dure. Il était seul avec Hugo, son unique ami, car les autres disaient qu'il était bizarre. Il subissait beaucoup de moqueries de leur part...

Hugo Cavano est un garçon aux cheveux blond vénitien. De nombreuses taches de rousseur constellent ses joues. C'est quelqu'un de très discret qui sait très bien ce que sont les moqueries. Il en a subi à l'école et au collège, à cause, lui aussi, de ses cheveux. Comme il est roux, on le traitait de « poil de carotte » ou on lui disait « Tu pues ! » Mais on lui a répété d'ignorer ces méchancetés et de ne pas répondre. Cela s'est tassé et depuis qu'il est entré au lycée, Hugo n'y est plus confronté.

Toby et lui se connaissent depuis le primaire. Hugo a sauté sa classe de CE2 car il est très intelligent.

Ils aiment bien rire et se raconter des blagues – Toby a d'ailleurs l'impression qu'il ne se marre qu'avec lui, dans la vie. Ils jouent au football à deux, ou encore à la console de jeu chez Hugo. Ils se disent beaucoup de choses. Ils parlent de leur état d'esprit, de ce qu'ils font de leur journée ou de leur week-end et, même, de leur petite amie. En ce moment, Hugo parle bien à

une fille avec laquelle il est en bail : il est sur le point de se mettre avec elle. Tous deux sont un peu comme des frères, même si l'adolescent aux cheveux blancs reste sauvage et solitaire. D'ailleurs, Toby ne lui a jamais révélé l'existence de son repaire secret. Il craint que Hugo n'en parle à quelqu'un et que cela parvienne jusqu'à des oreilles mal intentionnées. Dès lors, il est certain qu'on viendra tout y casser.

Dès son arrivée au collège, Toby a directement été jugé par les autres élèves, il recevait de plus en plus d'insultes.

Ayant assez de le voir triste et sans ami, Hugo le protégeait de la méchanceté des autres. Ce n'était pas suffisant, son seul camarade n'était pas toujours là.

Ils n'étaient pas dans la même classe. Néanmoins, Hugo restait à ses côtés et, il y est encore, puisqu'ils poursuivent leurs études dans le même lycée.

— Bon sang ! Hugo ! s'exclame l'adolescent aux cheveux blancs.

Il était tellement énervé qu'il ne s'est même pas rendu compte qu'il a laissé son ami en plan à la sortie du lycée.

*Il devait m'attendre...*

Toby n'est pas bien du tout car Hugo est son seul ami et voilà qu'il le laisse de côté.

En colère, il se lève d'un bond.

Il a envie de tout balancer. Il se retient et essaye de se contrôler, il sait que ça n'arrangera pas les choses...

Il se rassoit.

Il se sent tellement nul !

De plus, il se sent vraiment différent des autres à cause de sa blancheur de peau et de ses cheveux. À son entrée au lycée, tout s'est aggravé.

L'adolescent vit un harcèlement moral et cela le détruit petit à petit.

*Alors, c'est ça ce sentiment d'infériorité, songe-t-il. Moi qui croyais être fort, quelle connerie...*

Il se met à trembler et se retient de verser des larmes.

Tout cela, il n'en parle pas à ses parents adoptifs. Sinon, il sait ce qu'ils vont lui dire : « Prends sur toi et arrête de te plaindre. Reprends-toi ! »

Orphelin, Toby a été adopté par une famille très stricte. Son père et sa mère ne le laissent rien faire. Il ne peut pas sortir comme il veut. Il ne peut pas utiliser son téléphone comme il veut. Le soir, il est obligé de se coucher à 21 heures. Après le lycée, il doit directement rentrer. Chose qu'il n'a pas faite, aujourd'hui.

*Ça va barder pour moi...*

Il hausse les épaules. Il s'en fiche.

Sa mère adoptive est infirmière de nuit. Elle a quarante-cinq ans et se prénomme Tatiana. Son père adoptif, lui, c'est Alain. Il est trois ans plus vieux que sa femme et il est œnologue.

Ils ont eu Benjamin qui est maintenant âgé de dix-neuf ans. Puis ils l'ont adopté, lui, Toby, avant de donner naissance à la petite Iris. Les Hastings voulaient avoir trois enfants, mais, après Benjamin, Tatiana n'est plus tombée enceinte. Si bien qu'ils ont décidé d'adopter. Puis quelques années plus tard, comble du bonheur, est arrivée Iris.

Auprès de Tatiana, d'Alain Hastings et de leurs deux enfants, il a eu une enfance assez joyeuse à la maison jusqu'à son adolescence où ses parents adoptifs ont commencé à être très sévères.

Toby pense à son adoption.

Ils l'ont choisi, paraît-il, parce qu'il avait l'air vraiment triste et seul. Ce qui les a attendris et leur a fait de la peine. Il a l'impression d'avoir été choisi dans une animalerie et qu'on l'a pris parce qu'il faisait pitié.

*Pourquoi est-ce que j'ai cette vie ? se lamente-t-il. Pourquoi moi ? Pourquoi les autres ont-ils une meilleure vie que la mienne ?*

Il soupire, prêt à pleurer.

*Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? J'ai toujours été gentil et on me rejette ! À quel moment j'ai merdé ? A quel moment ? Je ne comprends pas...*

Il ne se sent pas aimé. Toute sa classe a eu une bonne note sauf lui. Ce qui veut bien dire quelque chose, non ?

*Le prof l'a fait exprès ! ressasse-t-il avant de réaliser : À moins que le problème ne vienne de moi ?*

Il baisse la tête.

*Monsieur Morille n'y est pour rien. Il a raison, c'est moi qui suis nul, je ne sais rien faire. Voilà pourquoi tout le monde me rabaisse : parce que je suis différent à cause de cette maladie et que je ne suis qu'un bon à rien.*

Toby Hastings passe le reste de sa fin de journée à parler tout seul. Il n'a rien envie de faire et reste prostré pensant et repensant aux moments de sa vie où il a été insulté ainsi qu'à ses harceleurs.

Son état d'esprit passe par des moments d'abattement et par des envies de vengeance.

Comment pourrait-il s'y prendre pour faire payer aux responsables toutes ces années de moqueries qu'il a subies ?

Il pense également à fuguer ou, pire, à se suicider.

Bien sûr, il ne passera pas à l'acte. Cela voudrait dire que ses harceleurs auraient gagné !

Impuissant à régler ses problèmes, il serre les poings et verse une larme. Il l'essuie très vite puis laisse la colère s'exprimer. Il se lève et frappe sur tout ce qui est à sa portée dans sa cabane. Les bibelots, les murs et même la vieille vitre dont il casse le carreau, se blessant la main au passage.

La douleur ne l'arrête pas, elle remplace celle qu'il ressent au plus profond de lui-même. En se faisant ainsi du mal, il ne pense plus à rien.

\* \* \*

Il est 19 h 30, Toby rentre chez lui.

Il marche seul, lentement en écoutant en boucle sa chanson préférée : *Je m'en vais*, de Vianney. Ce faisant, il admire le coucher du soleil entre les habitations. Sa beauté lui change un peu les idées.

Sa main saigne encore un peu, ce dont il se moque. Il appréhende son retour chez lui, ses parents vont le punir sévèrement pour sa note et pour son retard.

En revanche, il va voir son grand frère et sa petite sœur. Ils lui apportent un peu de joie dans sa vie. Et puis, Benjamin, grand frère protecteur et à l'écoute, saura sûrement le calmer et le raisonner. Quant à Iris, sa petite sœur joyeuse et souriante qu'il surnomme sa princesse, elle saura aussi le consoler, à sa manière, en lui redonnant le sourire avec ses facéties.

Tous les deux lui manquent...

*Bon, Benjamin ne sera peut-être pas là, se dit-il en empruntant une rue à droite une fois en vue de sa maison. Il est majeur, lui... Mais, au moins, y aura-t-il ma princesse.*

Il compte passer par la porte de derrière, comme ça, il pourra aller directement dans sa chambre et évitera ainsi ses parents.

Il sait déjà comment ça va se passer entre eux.

Avec un visage sans émotions, sa mère lui parlera sèchement et lui dira qu'elle est déçue. Puis la sanction tombera en lui promettant que ce sera pire s'il ne se rattrape pas et s'il recommence. Lui, il le prendra mal et montera s'enfermer dans sa chambre en claquant la porte.

Quelques instants plus tard, son père débarquera et le descendra encore plus. Il sera alors privé de tout pendant une journée : de télévision, de téléphone, d'ordinateur et de sorties.

Dans ces moments de conflit, son cœur bat très fort dans sa poitrine et il sent l'intérieur de lui-même se briser. Il a l'impression que c'est la fin. C'est comme s'il se retrouvait à nouveau seul au monde et qu'il allait mourir.

« Vous ne comprenez pas ! a-t-il envie de renvoyer, en ce moment, à ses parents adoptifs. J'ai des problèmes ! J'en ai marre des moqueries. Je n'arrive pas à me concentrer sur ma scolarité ! »

Bien sûr, il ne le leur dit pas.

À la place, il laisse la colère s'exprimer.

Il n'aime pas les disputes, mais ne peut s'empêcher de les prolonger. Alors, au lieu de dire ce qu'il a sur le cœur, il réplique : « Vous pouvez me punir, je m'en fous ! Ça ne changera rien ! »

Derrière sa maison, le quartier – composé de plusieurs maisons différentes collées les unes aux autres – est calme. Toby s'engage dans un chemin sombre et étroit qui donne sur les jardins arrière. Il longe le petit muret qui délimite ces

derniers et l'escalade sans effort une fois en vue de sa maison, en ayant pris soin, juste avant, de regarder à gauche puis à droite pour s'assurer que personne ne le voie faire.

L'adolescent contourne le barbecue et la balançoire qui se trouvent au milieu de leur petit jardin d'à peu près dix-mètres carrés puis suit le chemin de graviers à petits pas de souris pour ne pas se faire remarquer.

Il rejoint la terrasse puis s'approche silencieusement de la porte arrière.

Celle-ci donne dans la cuisine, une pièce au mobilier blanc, assez lumineuse, avec une grande fenêtre. Il regarde par celle-ci pour vérifier si sa famille adoptive n'est pas dans les parages.

La cuisine est plongée dans l'obscurité.

— Ils doivent être dans le salon, murmure-t-il pour lui-même. C'est bon.

Il est soulagé. Il va éviter l'engueulade.

Il entre et s'immobilise.

La maison est plongée dans le calme.

L'ambiance lui semble tout à coup très froide. Pesante. Inhabituelle. De plus, il n'entend pas sa petite sœur. Ce qui surprend Toby : Iris est du genre assez bruyante.

Il hausse les épaules et ne s'en soucie pas plus. Il est encore trop énervé de cette journée et trop inquiet de la réaction de ses parents. Il passe dans le couloir qui donne sur l'escalier montant à l'étage et mène au salon.

Il entend alors des bruits de pleurs.

Il s'approche avec crainte de la porte ouvrant sur le salon.

C'est sa mère, comprend-il.

En fait, elle pleure si fort que toute la ville pourrait l'entendre.

— Putain de merde ! crie alors son père.

Il se sent tout de suite mal.

Inquiet, il passe la porte et s'immobilise.

Le salon est une pièce à la décoration assez sobre. Le composent un divan, deux fauteuils, un meuble où sont rangés tous les CD de Johnny Hallyday appartenant à son père et sur lequel trône la télévision. À la droite de celui-ci, un aquarium posé sur un confiturier.

Alain Hastings tourne en rond en se mordillant les doigts.

— Merde, de merde, de merde ! balance-t-il à nouveau.

L'adolescent est déstabilisé. Derrière les jurons, il sent une terrible tristesse chez son père adoptif. Celui-ci s'arrête de temps en temps devant la fenêtre pour regarder dehors comme s'il attendait après quelqu'un. Tatiana, elle, pleure dans le canapé, le visage dans les mains.

Une vague d'inquiétude s'empare de l'adolescent.

*Pourquoi sont-ils dans cet état ? s'interroge-t-il.*

La panique commence à monter en lui.

Il pénètre dans la pièce et s'approche doucement de sa mère. En le voyant arriver, celle-ci se lève et s'approche pour lui annoncer la nouvelle : Iris a disparu !

Quoi ? Sa princesse ? Disparue ?

Toby manque de s'évanouir.

— Que... que s'est-il passé ? demande-t-il.

D'une voix blanche, Tatiana Hastings lui raconte tout.

Elle revenait à pied de l'école avec sa petite sœur. Toutes deux sont passées devant la boulangerie de Marie-



Thérèse Dubois, celle qui fait l'angle et devant laquelle mère et fille passent chaque jour.

Iris a réclamé des bonbons mais elle a refusé. Elle lui en avait déjà acheté, la veille.

Tatiana Hastings a continué son chemin avec sa fille. Elles ont traversé la rue puis se sont engagées dans une autre. À cet instant, l'infirmière de nuit a rencontré une amie qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps.

Les deux copines ont commencé à parler, assez longtemps semble-t-il. Puis soudain, Tatiana s'est rendu compte que sa fille lui avait lâché la main ! Certainement pour repartir discrètement vers la boulangerie.

— Je... Je l'ai cherchée... mais... elle n'y était pas... J'ai crié. Je l'ai appelée... J'ai couru partout... mais... mais...

Elle recule, incapable d'en dire plus, et s'effondre en larmes dans le canapé.

— Ma... ma petite fille..., balbutie-t-elle. Mon dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Son mari se tourne vers Toby et lui dit d'une voix froide :

— Dès que ta mère m'a prévenu, nous avons téléphoné à la police. Les enquêteurs ont quitté la maison il y a une vingtaine de minutes. Iris n'est pas la seule à avoir disparu. Il y aurait un autre enfant également. Un garçon, je crois. Ton frère a pris la voiture, il est parti à sa recherche... Je... Je suis resté là pour m'occuper de ta mère, et... et au cas où Iris reviendrait...

Sa voix se brise sous l'émotion.

L'adolescent comprend, tout comme ses parents, que leur petite princesse ne reviendra pas.

Il lui est arrivé malheur.

Poussé par un puissant sentiment de colère, Toby sort de la maison en claquant la porte et fonce fouiller toute la ville pour retrouver sa sœur.

En vain...



# **Iris Hastings**



## Chapitre 2



*Lieu : inconnu*

Iris ouvre lentement les yeux. Ses paupières ont du mal à se décoller.

Elle voit flou. Elle a envie de vomir.

Elle se souvient alors du méchant monsieur. Il lui a mis quelque chose dans la bouche et elle s'est endormie.

En état de choc, apeurée, la fillette tremble de tous ses membres.

Elle n'arrive pas vraiment à comprendre ce qui se passe. Elle sait juste qu'elle a peur et qu'elle voudrait crier. Mais elle n'y parvient pas.

Iris regarde autour d'elle. C'est encore flou. L'endroit où elle se trouve sent le renfermé et les cadavres...

Elle referme ses yeux et elle les rouvre. Plusieurs fois.

Sa vision se stabilise et la fillette commence à mieux voir. Elle est assise sur un canapé abîmé. Ses pieds et ses mains sont attachées avec du gros scotch très rigide. Instinctivement, elle lève la tête vers une petite fenêtre cassée qui laisse passer,

au milieu de la poussière ambiante, les rayons du soleil. La lumière lui fait mal aux yeux. Elle détourne aussitôt son regard qui se pose sur un rat trotinant sur le sol couvert de déchets.

L'enfant se trouve dans une très grande salle avec des tags sur les murs. L'endroit est très sale. Des cartons traînent dans un coin à côté de machines et de vieux objets rouillés. Il y a même une voiture brûlée.

Un autre coin est rempli de plusieurs toiles d'araignées. De très grosses toiles...

Effrayée, Iris essaye de crier. C'est à cet instant qu'elle comprend pourquoi elle ne peut pas. Un bâillon lui bloque la bouche.

Des larmes lui montent aux yeux.

Elle commence à entendre du bruit autour d'elle. Le vent qui siffle, le trotinement des rats. Une porte qui claque. Un tas de bruits bizarres...

Elle continue d'essayer de hurler. D'appeler sa mère. Sa maman qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Elle regrette tellement d'être partie loin d'elle !

Elle veut la revoir. Elle veut retrouver sa famille.

Alors, paniquée, elle se débat. Elle essaye de détacher ses mains en les bougeant de haut en bas. Elle-même remue dans tous les sens. Et elle continue de pleurer.

Peu à peu, elle cesse de tenter de se libérer. Elle n'a plus de force. Elle essaye de réfléchir à une solution mais ne trouve pas grand-chose. C'est comme si son cerveau s'était arrêté.

Elle se rend alors compte que quelqu'un est assis sur le vieux canapé. À l'autre bout. Paniquée, elle sursaute avant de se rendre compte de qui il s'agit.

C'est le petit garçon qu'elle a vu devant la boulangerie

avec son père. Le méchant monsieur au foulard rouge.

Ses yeux sont grand ouverts vers elle et semblent lui demander « Qui es-tu ? » La panique se lit sur son visage. Son nez coule et des larmes roulent sur ses joues jusqu'à ses lèvres gercées. Assis sur le canapé, il a les bras scotchés dans le dos. Ses jambes aussi sont attachées.

Alors la fillette remarque la grande cage qui est installée à la gauche du petit garçon à moins d'un mètre de lui. Ce dernier suit son regard et sursaute comme s'il la découvrait.

Au même moment, des bruits de pas se font entendre.

L'homme au foulard rouge vient vers eux. Il s'approche lentement, comme pour ne pas les effrayer. Son visage est couvert d'une cagoule noire et Iris ne voit que ses yeux. Elle remarque également qu'il a de grands pieds.

Les deux enfants se recroquevillent.

L'inconnu enlève sa cagoule et leur sourit. Comme si de rien n'était, il se présente.

— Bon... bonjour, monsieur, lui répond le garçon. Moi, c'est Louis...

De grosses larmes roulent sur les joues de la fillette. L'homme se tourne vers elle. Il la regarde de toute sa haute taille puis il s'agenouille et lui passe, d'un geste apaisant, la main dans les cheveux.

— Voyons, Iris, ne pleure pas, lui dit-il d'une voix claire et merveilleuse.

Il se relève brusquement et tape dans ses mains.

— Allez, c'est décidé. Je vous garde.

Il ajoute avec un grand sourire paternel :

— Je vous ramène chez moi !

Iris éclate en sanglots. Pour la première fois de sa

courte existence, elle ne réussit plus à penser. Son esprit est tétanisé à l'idée de ce qu'il se passera une fois chez le méchant monsieur au foulard rouge. En plus, il la connaît...

\* \* \*

*Lille, Lycée Montebello,  
Le lendemain matin,*

Au lycée, en cours, impossible de se concentrer pour Toby. Les souvenirs avec sa sœur hantent ses pensées. Il se souvient de leur bataille de boules de neige la semaine dernière, de leurs bagarres régulières à coup de polochons, des vacances passées ensemble, des trajets en voitures quand ils faisaient les fous, tous les deux, à l'arrière. Il se rappelle également leur sortie au parc aquatique et cette fois où Iris s'est blessée en roller parce qu'elle était tombée. C'était lui qui l'avait consolée.

Il est dévasté par sa disparition. Il a peur de ne plus jamais revoir sa sœur chérie. Ce qui serait la chose de trop !

L'adolescent aux cheveux blancs se tient tout au fond de la cour de récréation, dans un coin, assis sur l'une des barrières qui délimitent cet endroit. Celui-ci est sombre et personne ne vient là, exceptés les élèves qui se sentent mal et qui veulent être tranquilles.

Il a envie de fuguer pour partir à la recherche de sa sœur. Mais comment la retrouver ?

Sa sortie de la veille au soir n'a rien donné.

Il tente de réfléchir mais il a du mal à cause des bruits des autres élèves qui lui parviennent.

En colère, il a envie de taper. Quelque chose.



Quelqu'un, peu importe. Cela lui permettrait d'oublier les souvenirs de sa sœur et ce qu'il s'imagine lui être arrivé.

Trop d'images se bousculent dans sa tête. Notamment des visions pleines de sang. Le sang d'Iris, sa sœur.

D'après les enquêteurs, elle aurait été enlevée mais serait encore en vie.

Lui, il craint qu'elle ne soit morte.

Il essaye de se rassurer.

Iris a peut-être juste fugué parce que leur mère a refusé de lui acheter des bonbons à la boulangerie. Et puis, il y a quelques jours, leurs parents l'ont fortement grondée parce qu'elle avait mordu une de ses camarades. Elle a sûrement mal réagi car c'est la première fois qu'Iris se fait disputer comme ça.

*Oui, c'est ça, tente-t-il de se convaincre. Elle a dû se réfugier chez l'une de ses amies...*

Sauf que c'est impossible, il le sait. Dans ce cas, les parents de cette amie auraient appelé.

Elle a été assassinée, lui souffle sa peur. Elle est morte !

La rage étouffe son inquiétude.

*Non, je ne dois pas penser des choses pareilles ! Je dois la retrouver !*

Ses problèmes se multiplient mais, celui-là, il va l'affronter !

Cet événement lui redonne l'envie de vivre. Pour sa sœur. Celle qu'il aime plus que tout !

En plus, il fera payer le coupable !

Au même moment, Manon Dereil arrive vers lui en trotinant et en chantant.

Manon est une petite brune aux yeux bleus vêtue de

jeans troués, d'un tee-shirt blanc et de *Mike R-Max*. Elle et lui sortent ensemble depuis deux ans. C'est une fille sympa, drôle et elle est folle amoureuse de lui.

Elle lui fait constamment les yeux doux. Elle se montre attentive et gentille, lui offre des cadeaux dès qu'elle le peut. Il sait qu'elle parle toujours de lui à ses copines. Et, dès qu'elle en a la possibilité, elle lui saute dans les bras.

Lui, il l'aime mais peut-être moins qu'au début où il était très amoureux d'elle. Ses sentiments disparaissent mais peut-être est-ce parce qu'il ne va pas bien. Malgré tout, il l'apprécie beaucoup et sait qu'il peut lui faire confiance. Elle n'est pas comme Flavie Dujardin... Cette fille était sortie avec lui parce qu'il est albinos. Elle le montrait à tout le monde comme une bête de foire. Il s'était senti rabaissé comme jamais.

Il sait que ce n'est pas le cas de Manon et ne comprend toujours pas ce qu'elle lui trouve. Cela l'étonne toujours qu'elle l'ait choisi, lui.

Quand les autres élèves ont vu qu'elle sortait avec lui, ils ont été surpris. Choqués, ils ne comprenaient pas comment une fille aussi jolie et populaire qu'elle sorte avec lui, un garçon pas très attirant et avec si peu d'amis. Certains des plus méchants ont collé à Manon une mauvaise réputation. Du coup, Toby a cru que sa copine le laisserait tomber, ce qui n'a pas été le cas.

Manon s'approche de lui, un grand sourire aux lèvres, contente de le retrouver.

*Normal qu'elle est heureuse*, se dit Toby, l'air désagréable, *elle ne sait pas ce qui s'est passé...*

La jeune fille s'arrête. Son sourire se fige.

Elle se rend compte que son petit ami ne va pas bien. Il

a peur et paraît dévasté.

— Que se passe-t-il ? lui demande-t-elle aussitôt, alarmée. Tu as des problèmes ?

Il continue de faire une tête bizarre et ne répond pas.

Fidèle à elle-même, Manon Dereil insiste.

— C'est Iris..., murmure-t-il. Elle a disparu... Personne ne sait où elle est et la police la recherche...

Elle ouvre de grands ses yeux.

— Quoi ? s'écrie-t-elle, inquiète. Pourquoi ne m'as-tu pas appelée pour me le dire ?

Il secoue la tête et lui répond qu'il n'y a pas pensé. Qu'il a passé la nuit à chercher sa sœur dans Lille. Tout comme leur frère d'ailleurs. Manon le prend dans ses bras et lui fait un câlin. Des larmes coulant sur ses joues, elle lui pose plein de questions. Il lui explique tout.

Une fois terminé, il lève les yeux au ciel.

— Si Iris n'avait pas lâché la main de sa mère, enrage-t-il, elle n'aurait pas été enlevée ! Et puis, Tatiana aurait dû faire plus attention. C'est aussi de sa faute ! Si elle avait dit oui pour les bonbons, tout ça ne serait pas arrivé ! Mais, non. Il faut toujours qu'elle nous refuse tout !

Lorsqu'il est en colère contre eux, il n'y a plus de papa, maman. Dans sa bouche, ses parents deviennent Tatiana et Alain, comme s'ils n'étaient plus, à ses yeux, que des étrangers.

Il pince les lèvres.

À son retour hier soir, il s'est montré méchant envers sa mère. Tout ce qu'il vient de lâcher là, il le lui a dit. Pour une fois, elle n'a rien répliqué. Pour autant, il ne s'est pas senti mieux.

— Je suis certaine que ta mère doit terriblement s'en

vouloir, tu sais..., hasarde Manon. Ne l'accable pas...

Toby hoche la tête.

Suit un long silence.

Ils n'ont pas le temps d'en dire plus. Au même moment, des lycéens passaient à côté d'eux. Ils ont tout entendu.

Un grand brun aux yeux verts balance en ricanant :

— Oh le pauvre, il a perdu sa sœur !

Un blond à lunettes, très mince, ajoute :

— Marie-Antoinette ne sait où elle l'a rangée ? Comme c'est malheureux !

Toby s'écarte de l'étreinte réconfortante de sa petite amie. Devenu tout rouge, ne sachant quoi répliquer, il saute sur le grand brun pour lui mettre une bonne raclée.

\* \* \*

Toby a frappé le premier puis le reste du groupe lui est tombé dessus et a commencé à lui donner des coups. Manon et Hugo Cavano, qui arrivait au même moment, sont intervenus avant que cela ne dégénère. D'autres élèves sont venus leur prêter main forte.

L'adolescent aux cheveux blancs s'en est tiré avec quelques hématomes. Le reste de la journée, il a évité le petit groupe ainsi que son ami et sa copine. Il voulait être seul. Très vite la nouvelle de la disparition de sa sœur s'est répandue dans l'établissement telle une traînée de poudre.

Inquiet pour Iris, Toby n'a pas été attentif aux cours sauf en ce qui concerne celui de sport. Grâce au match de handball, il a pu se vider l'esprit mais, comme il se défoulait sur ses camarades, son professeur, Monsieur Boulette, a dû le faire sortir.

L'enseignant, ayant été averti de la situation, ne lui en a pas tenu rigueur. Il lui a permis de quitter son cours afin de se changer les idées.

Toby est donc retourné dans les vestiaires. Une fois changé, il sèche la fin des cours et quitte le lycée. Néanmoins, il reste proche de la sortie afin de parler à Hugo tout en faisant en sorte d'éviter Manon.

Hugo arrive enfin. Voyant Toby s'avancer vers lui, il va à sa rencontre.

— Ah, tu es là, mec. Je ne t'ai pas vu après la bagarre. Pourquoi tu as filé comme ça ? Écoute, je suis désolé pour ta sœur. Si tu veux, je peux être là pour t'aider...

— Justement, Hugo, l'interrompt Toby. Viens par là.

Il l'entraîne rapidement à l'écart.

— Écoute, j'ai quelque chose à te demander. Je dois absolument retrouver Iris.

— Quoi ? s'exclame Hugo.

Perplexe et choqué à la fois, il lui fait remarquer :

— Mais, comment vas-tu faire ? En plus, celui qui l'a enlevée est forcément dangereux !

Empli de certitudes, le frère d'Iris le fixe sans sourciller.

— Il ne me fait pas peur et je sais que je peux la retrouver ! Mais il faut que tu m'aides. Toi qui es intelligent, tu pourrais me dire où je peux commencer mon enquête, non ?

Contre toute attente, son ami lui conseille de ne pas se mêler de cette disparition. Pour lui, les policiers vont gérer. Il est certain qu'ils feront leur boulot. Et puis Toby risque de s'attirer des ennuis.

Son camarade fond en larmes.

— Oui mais c'est ma sœur. Je ne peux pas l'abandonner,

il faut que je la retrouve... Aide-moi, je t'en supplie.

— Et on fera quoi quand on se retrouvera face à face avec ce kidnappeur ? Il faut laisser faire la police...

— C'est à moi de la retrouver, pas aux flics ! insiste l'adolescent aux cheveux blancs. Je suis son frère, Hugo ! Je t'en prie, aide-moi !

— Non, laisse tomber cette affaire, c'est dangereux, je te dis ! C'est le travail de la police, tu ne dois pas te mêler de ça. Arrête de te torturer avec ça. Ils vont la retrouver ta sœur, tu verras, je te le promets.

Toby recule, dégoûté.

— Je pensais que t'étais mon ami Hugo. Je ne fais confiance à personne, sauf à toi. J'ai dû me tromper. Même toi tu ne veux pas m'aider, tu te rends compte ? Je suis donc seul dans cette bataille. Je m'casse. Je vais me débrouiller seul !

Il lui tourne le dos et s'en va.

Hugo le regarde partir sans rien dire. Il le connaît. Quand Toby est en colère, parler avec lui ne sert à rien. Il ressent un peu de pitié pour son ami. Avec la disparition de sa sœur, celui-ci est perdu... Il espère juste qu'il oubliera cette idée farfelue.

**Stéphanie Berthelak**





## Chapitre 3



*Euralille,  
Le lendemain*

Le ciel gris au-dessus de la ville prévoit une journée pluvieuse. Les nuages chargés de pluie s'amoncellent lentement, le vent se lève. Stéphanie Berthelak se balade dans la galerie marchande où elle est venue s'abriter du mauvais temps. La galerie est immense, lumineuse avec des magasins chics et des cafés.

Belle et charmante, la femme de trente-et-un ans attire le regard des hommes qui la croisent. Ses longs cheveux blonds ondulés retombent sur ses épaules comme une cascade sur laquelle se reflète la lumière des spots de la galerie. Un bandana en guise de serre-tête offre aux yeux des passants son visage préoccupé. Tous les hommes qui la croisent regardent son généreux décolleté que dévoile sa veste en cuir noir.

Un peu gênée, la mère de famille se sent néanmoins flattée, assumant son style tant que ces regards ne sont pas trop insistants. Ses yeux bleus admirent les vitrines des magasins. Comme son mari a été licencié, elle doit trouver un magasin pas très cher.

*Hum..., j'espère que j'aurai assez d'argent pour acheter tout ce dont j'ai besoin...*

Stéphanie s'arrête devant le nouveau magasin de vêtements *Nicko*. Cette boutique va révolutionner la vie des femmes en proposant des articles pétillants, de bonne qualité, fabriqués en France. Tout ça pour un prix très abordable.

Derrière la vitre, des robes bon marché, des jeans, des tee-shirts habillent des mannequins qui s'alignent sur la plateforme de présentation du magasin. La charmante femme repère un jean troué noir qui lui plaît.

*Est-ce que je peux vraiment me permettre d'acheter ce pantalon ?* s'interroge-t-elle en passant sa main dans ses cheveux.

Elle réfléchit.

*Il est de meilleure qualité et, en plus, il est moins cher. Il a l'air plus résistant que l'autre que j'ai vu tout à l'heure.*

Contente, elle rentre dans le magasin. Puisqu'elle n'est pas riche, elle ne peut pas s'acheter de grandes marques.

À l'intérieur, des jupes, des robes, des décolletés couvrent presque toute la surface, laissant apparaître quelques manteaux. Stéphanie se dirige vers les cabines d'essayage après avoir facilement trouvé le pantalon repéré. Séduite par le reflet de sa silhouette, elle décide de l'acheter. Fidèle à ses choix vestimentaires, elle jette aussi son dévolu sur une robe assez courte décorée par des fleurs. Le dos-nu en dentelle mettra en valeur son tatouage. En effet, une rose rouge, symbole de l'amour qui la lie toujours à son père décédé, orne son omoplate et suit la courbe de sa colonne vertébrale. Le prénom de son père est inscrit sur l'un des pétales. Cette rose rajeunit sa silhouette et accentue sa beauté naturelle.

*Cette robe est magnifique. Mes amies vont l'adorer. Guillaume, aussi, j'espère. Allez, je la prends !*

En sortant de chez *Nicko*, son sac, plus rempli que prévu, pèse à son bras. Stéphanie culpabilise un peu d'avoir dépensé autant mais se console vite en se disant qu'elle a fait de bonnes affaires. Elle regarde les vitrines une par une avec ses achats jusqu'à une boutique dans laquelle elle a l'habitude de craquer, *Chocod'or*. Comme ses enfants, son mari et elle adorent le chocolat, elle décide d'acheter une petite boîte pour faire plaisir à toute la famille.

Un peu plus loin, une troisième enseigne l'attire. Elle lui permet de dénicher un sac qui lui plaît beaucoup ainsi que des bottines noires en promotion.—Une magnifique paire de chaussures blanches lui tape également dans l'œil. Elle se rend compte qu'elle n'a pas le budget nécessaire pour tous ces articles et doit donc faire un choix. Les sacs s'accumulant déjà dans son armoire, elle décide de prendre les chaussures blanches pour lesquelles elle a eu un coup de cœur.

De retour dans la galerie, un parfum l'attire mais elle n'a plus assez d'argent pour se permettre une nouvelle folie. Elle préfère rentrer dans le magasin de sport pour prendre quelque chose à son mari.

Elle lui achète une écharpe pour lui faire une surprise. Il n'a pas besoin de nouveaux vêtements pour la soirée. Quel que soit l'habit qu'il porte, il est toujours classe !

Ceci fait, la mère de famille achète une boisson fraîche à emporter chez *Sturback* pour étancher sa soif. Elle aurait aimé se poser un peu mais elle doit se dépêcher car elle est attendue avec ses enfants pour leur bilan annuel chez le dentiste.

\* \* \*

N'ayant presque plus d'argent à dépenser, Stéphanie s'est résolue à rentrer chez elle avec peu d'achats. Malgré tout, elle est satisfaite car elle a respecté son budget.

*De toute manière, je n'ai pas besoin d'acheter beaucoup de choses,* se dit-elle, sereine. *J'ai ma famille à la maison qui m'attend et cela est bien suffisant pour me combler de joie.*

Et puis elle garde espoir. Son mari va bien finir par retrouver un emploi.

*Guillaume va s'en sortir,* se dit-elle. *La persévérance reste l'une de ses principales qualités !*

D'ailleurs, tout à l'heure, il a un entretien et elle est certaine que tout va bien se passer.

Elle-même rêve d'obtenir un travail. Elle aimerait être psychologue, métier qui lui permettrait de mieux comprendre ses enfants et donner un coup de main aux gens en difficulté. Mais elle ne peut pas. Ses priorités la portent plutôt à s'occuper de son fils et de sa fille, de se préoccuper de leur santé, d'être là pour son mari – en l'aidant à retrouver un travail – et de sa mère qui est veuve.

Son père est décédé quand elle avait seize ans dans un accident de voiture. Cela lui a été un choc émotionnel. Malgré tout, elle s'en est remise et est devenue une jeune femme épanouie et sereine. Ce qu'elle est toujours.

Stéphanie pense souvent à son père, le soir, quand il est tard et que toute la maison dort. Elle ressent alors beaucoup de nostalgie.

Elle revient sur terre.

Toute sa famille compte sur elle. Et puis, elle n'a pas le

choix, son mari et elles n'ont pas assez d'argent pour louer les services d'une assistante maternelle. Ils n'ont pas beaucoup d'argent et leurs conditions de vie sont parfois difficiles.

Stéphanie se gare devant chez elle, une maison moderne, aux briques rouges, très charmante, pas très grande mais qui convient très bien à sa petite famille. Le jardin se situe de l'autre côté. Elle ne rentre pas la voiture dans le garage collé à leur habitation.

Elle éteint le moteur et se laisse aller contre le dossier de son siège.

La fatigue l'envahit mais Stéphanie se ressaisit, elle doit se rendre chez le dentiste pour ses enfants.

Elle regarde le temps avant de sortir. La pluie s'est arrêtée pour laisser place à une magnifique éclaircie. Quelques nuages gris subsistent encore. Au loin, un arc en ciel apparaît.

Stéphanie quitte sa voiture et se dirige tranquillement vers chez elle, contente de retrouver ses enfants et son mari. Une fois devant la porte, elle cherche ses clés dans son sac avant de se souvenir qu'elle les a dans sa poche de pantalon.

Une fois dans le vestibule, elle accroche sa veste et son écharpe au porte manteau. Puis elle range le parapluie dans le bac près de l'escalier, celui que son mari prend toujours pour une poubelle.

Elle entend les informations télévisées de France 3 qui viennent du salon. On y parle de la disparition de deux enfants. Ce qui la bouleverse.

*Pauvres bouts de chou, songe-t-elle, très triste. Qui est assez monstrueux pour s'en prendre à eux ? Leurs parents doivent être dans tous leurs états !*

S'il devait, un jour, arriver malheur à sa fille ou à son

garçon, elle ne sait ce qu'il adviendrait d'elle...

Ses achats à la main, elle remonte le couloir. Celui-ci amène à une grande cuisine grise. Juste avant, une porte, à gauche, s'ouvre sur le salon qui se compose de deux canapés, d'une cheminée et d'une autre pièce servant de salle à manger. L'escalier, au bord du couloir, monte à l'étage où se trouvent trois chambres et une salle de bain.

L'ambiance paraît très calme. Personne ne fait de bruit.

*Cela ne va pas durer...*, soupire la mère de famille.

Nathan et Lisa, son aîné et sa petite fille, ont l'habitude de se chamailler et de se bagarrer.

Ce qui l'agace, elle qui aime le calme.

Mais bon, elle ne le montre pas. Elle sait être patiente.

*Et puis, ce ne sont encore que des enfants*, se dit-elle en se dirigeant vers le salon-salle à manger.

Guillaume est en train d'y faire sa musculation. Il lève et soulève 70 kg sans s'arrêter.

Stéphanie n'est pas trop contente qu'il ait installé ses altères là, il aurait pu les mettre dans leur chambre. Pour autant, elle ne le lui reproche pas car ainsi il se divertit et ne se laisse pas aller. Son mari est un bel homme de 34 ans, grand et musclé, aux cheveux bruns et aux yeux bleus.

Il cesse sa musculation et la rejoint.

— Salut chérie, lui dit-il en l'embrassant avant de lui raconter l'après-midi avec les enfants : avec Nathan et Lisa, j'ai préparé un gâteau aux trois chocolats, puis Nathan a fait ses devoirs. Ensuite, ils ont goûté. Et, maintenant, ils se sont préparés pour le dentiste.

— Magnifique ! s'exclame Stéphanie avec clin d'œil. Je suis impressionnée !

Elle est contente. Ils n'ont pas passé leur journée à jouer et ont passé du temps avec leur père.

Elle lui présente ses nouveaux achats et lui montre sa tenue pour le dîner chez ses amis.

— Ta tenue est très belle, tu vas être sublime dedans, lui dit-il avec un large sourire appréciateur.

Puis il regarde le reste des affaires qu'elle a pu s'acheter et admire les chaussures blanches qu'elle a également prises. Stéphanie lui donne alors l'écharpe de sport. Il est très content de ce cadeau et la remercie tout en la serrant dans ses bras.

Ils parlent ensuite de leur repas avec les amis de Guillaume avant d'échanger sur ce qu'ils vont manger ce soir une fois qu'elle sera rentrée du rendez-vous chez le dentiste.

Stéphanie se dépêche de ranger ses achats. C'est elle qui accompagne leurs enfants. Quant à son mari, il ira à son entretien pour un poste de coach sportif. Pendant ce temps, leur petite fille de quatre ans et leur aîné de dix ans se trouvent dans la salle de bain. Ils sont en train de se préparer. Lisa danse et chante en même temps qu'elle se brosse les dents.

— Ah, mais arrête de chanter ! râle Nathan. Tu me saoules, raaaah ! Tais-toi !

— Je m'en fiche, je continue ! réplique sa petite sœur en donnant encore plus de la voix : Libééérééée, délivrééée !

Tout en continuant de chanter la chanson de *La reine des neiges*, elle claque sa brosse à dents sur le lavabo pour faire encore plus de bruit. Nathan en a vraiment marre et la gronde – il ne veut rien dire à leurs parents car sinon c'est encore lui qui va prendre. Mais plus il la dispute, plus Lisa crie fort.

Dans le salon, Stéphanie tend l'oreille. À l'étage, ça hurle, ça chante et ça hurle encore.

— Ils sont en train de se disputer ! soupire-t-elle.

— J'y vais ! s'énerve Guillaume. De toute façon, je dois prendre ma douche. Je viens de finir mon sport, je transpire comme un bœuf et j'ai chaud !

— Laisse tomber, lui dit Stéphanie, je vais m'en occuper.

Elle quitte la pièce et monte à l'étage pour se rendre vers la salle de bains. S'approchant de celle-ci, elle sourit, elle compte ouvrir doucement la porte et les surprendre pour qu'ils aient peur.

Elle aime beaucoup ses enfants. Elle les aime plus que tout. Son fils, hyper actif, ne s'arrête jamais de bouger partout. Quant à sa fille, à part pour embêter son frère, elle est très timide. Elle leur souhaite, pour plus tard, un bon travail. Pas comme elle qui est mère au foyer, ni comme son mari qui est au chômage. Et, bien sûr, elle espère de tout son cœur qu'ils auront une belle vie.

Dans la salle de bains, Nathan et Lisa se regardent et s'arrêtent de parler. Puis d'un commun accord, ils courent très vite dans la chambre de l'aîné et se glissent en dessous de son lit. Ils ne font aucun bruit et attendent que leur mère les retrouve.

Mais celle-ci n'est pas dupe et sait où ils se cachent. Ce n'est pas la première fois qu'ils lui jouent ce tour ! Elle se plante devant le lit et les gronde gentiment. Ils sont pressés et ils doivent y aller. Ses deux enfants obéissent et quittent leur cachette pour se précipiter dans ses bras, lui demandant si ses courses se sont bien passées.

Stéphanie leur fait un câlin tout en leur répondant :

— Oui, ça s'est bien passé. Il y avait juste beaucoup de



monde. Oh, je nous ai tous acheté du chocolat !

— Ouiii, du chocolat ! s'écrient en chœur ses deux enfants. Merci maman, on t'aime foooooort !

Elle claque dans les mains.

— Allez, on y va ! Filez-vite dans la voiture ou on va être en retard !

Les petits descendent en vitesse, prennent leurs manteaux et courent vers la voiture. Stéphanie s'apprête à les rejoindre tranquillement, le temps d'enfiler son manteau et d'aller chercher son sac qu'elle a laissé dans le salon.

Elle descend à son tour les escaliers et découvre une enveloppe sur le tapis devant sa porte.

Elle fronce les sourcils.

*Bizarre...*

Elle a comme un mauvais pressentiment.

Elle la prend et l'ouvre avec délicatesse.

À l'intérieur, sur une feuille blanche, il est écrit avec des lettres de magazine :

« Mélissa Quion n'est pas votre coupable.

La mauvaise personne a été arrêtée et le meurtrier court  
toujours dans la nature.

S'il vous plaît, monsieur Berthelak.

Enquêtez ! J'ai confiance en vous... »

\* \* \*

Choquée par le message qu'elle vient de découvrir, Stéphanie s'appuie contre le mur. Elle se laisse glisser et se retrouve assise sur le carrelage de son couloir.

Mélissa est son ancienne amie de jeunesse. Elle a été

arrêtée et jugée il y a quelque temps de cela pour le meurtre d'une femme, Jennyfer Puyol. Quand elle a appris aux informations son arrestation, elle n'y a pas cru. Elle avait demandé à son mari, alors journaliste, d'enquêter afin de prouver l'innocence de son amie. Malheureusement, il avait échoué et avait été licencié.

Son enquête l'avait menée vers un innocent qui avait pâti de ses accusations : Thibault Carlier, un serveur travaillant dans le même restaurant que la victime.

De plus, Guillaume Berthelak avait enquêté sans l'accord de sa hiérarchie et partagé avec sa femme des informations provenant d'un policier. Informations qu'il n'était pas censé avoir. Son rédacteur en chef n'avait rien dit aux autorités, le secret des sources étant sacré dans le journalisme. Néanmoins, ce dernier n'avait pas apprécié qu'il se lance ainsi en free-lance et encore moins qu'un innocent en fasse les frais. Ce qui avait nuit à la réputation de leur journal. Il a donc renvoyé Guillaume.

Le journaliste s'est retrouvé désespéré car il aimait beaucoup son métier. De plus son erreur envers Thibault Carlier l'a choqué. Il ne voulait pas accuser un innocent. Pourtant, il était tellement sûr de son coup !

Stéphanie était triste pour son mari. Par sa faute, il avait été licencié et n'avait pas pu prouver l'innocence de son ancienne amie. Innocence dont elle restait persuadée car, malgré les apparences et son passé, Mélissa n'aurait jamais été capable de tuer quelqu'un...

La vie avait repris très difficilement pour son mari et elle. Il y avait les difficultés financières et puis le ressentiment dû à la perte du travail de Guillaume. Tous deux se parlaient

moins. Stéphanie s'en voulait énormément. Guillaume aimait plus que tout ce métier et, par sa faute, il avait été licencié. Son mari lui en avait tenu rigueur également. Puis celui-ci s'est dit qu'il avait fait cette enquête pour la bonne cause et pour aider l'amie de sa femme. Stéphanie ne lui avait pas demandé un coup de main pour qu'il soit viré. Il s'est excusé, elle aussi. Elle ne voulait pas tout ça. Ce n'était pas son intention.

*Il faut reprendre cette enquête, réalise-t-elle. Mélissa est mon amie d'enfance. Elle, elle ne m'aurait jamais laissé tomber...*

Elle revoit défiler les images diffusées par toutes les chaînes lors de l'entrée de Mélissa dans le tribunal. Une entrée à laquelle avait été associée la photo de la victime.

La mère de famille se rappelle cette journée où elle a appris la nouvelle.

Elle se trouvait dans la cuisine en train de préparer le repas du midi. Elle parlait à Guillaume qui, lui, attablé, lisait le journal. C'était sa journée de congé. Leurs enfants, eux, étaient à l'école.

Sidéré, il lui avait appris que l'actrice, Mélissa Quion, se trouvait en garde-à-vue pour avoir tué une cuisinière.

Elle en était restée scotchée, ne revenant pas de ce qu'elle venait d'entendre.

Mélissa, sa grande amie d'enfance et d'adolescence, une meurtrière ?

Assise sur le carrelage de son couloir, Stéphanie oublie complètement son garçon et sa fille qui l'attendent dans la voiture. Elle se remémore son enfance et son adolescence avec Mélissa.

Toutes deux se sont connues, petites, au centre aéré.

Mélissa venait d'arriver à Lille. Lors du premier jour de leurs vacances communes, la voyant toute seule et perdue, Stéphanie s'est approchée d'elle et lui a parlé. C'est ainsi qu'elles ont fait connaissance. Elles se sont tout de suite appréciées. Puis elles se sont retrouvées dans son école, à la rentrée des classes. Au moment où Stéphanie passait en CM 2, Mélissa entrait en CM 1. Ensuite, elles ont fréquenté le même collège. L'une en 6e, l'autre en 5e.

Mélissa se montrait parfois jalouse, ce qui ne dérangeait pas Stéphanie. Son côté possessif glissait sur elle. Elle était une enfant joyeuse, racontant toujours de bonnes blagues alors que Mélissa ne racontait que des histoires sombres. Populaire, Stéphanie gardait une grande confiance en elle, en toutes circonstances. Contrairement à son amie qui, elle, était discrète et timide. Parfois, elle devenait hystérique. Ce qui, d'ailleurs, ne s'arrangeait pas en grandissant. Elle se comportait bien mais elle prenait assez souvent la mouche, ce qui pouvait entraîner chez elle des réactions disproportionnées. Certains disaient qu'elle était carrément folle. Stéphanie s'en moquait. C'était son amie, qu'importait son état d'esprit. C'est bien plus tard, une fois adulte, que l'on a compris qu'elle était bipolaire.

*Elle l'est toujours d'ailleurs*, songe la mère de famille avec une profonde tristesse.

Devenues bonnes copines, Mélissa et elles jouaient toujours ensemble. Elles parlaient et marchaient à deux pendant la récréation de l'après-midi et rigolaient beaucoup. Elles sortaient, faisaient du shopping, s'achetaient des bonbons, des fringues, du maquillage et faisaient les quatre cents coups, comme sonner aux portes ou jeter des boules de neige sur les gens. Parfois, en traînant dans les rues, elles faisaient des

mauvaises actions, comme voler dans les magasins.

Un jour, le père de Stéphanie a remarqué que sa fille avait changé. Mélissa avait une mauvaise influence sur elle et il n'aimait pas du tout ça.

Stéphanie ne voyait pas où était le problème. Elle se sentait à l'aise avec Mélissa, elle la considérait comme sa confidente. D'ailleurs, son amie était tout le temps à son écoute. Elle se montrait très gentille et la comprenait.

Puis il a surpris Mélissa qui fumait. Ce fut le moment d'un grand sermon pour Stéphanie : il ne voulait pas qu'elle fasse pareil !

Un jour, sa mère et lui ont découvert la vérité sur les véritables parents de Mélissa. Stéphanie avait quatorze ans. Pour la préserver, ils lui ont ordonné de ne plus jouer avec elle. Pour être certains que les deux filles ne se fréquenteraient plus, ils sont même allés jusqu'à déménager en dehors de Lille.

Stéphanie leur en a beaucoup voulu et pendant longtemps. Elle se souvient qu'elle n'arrêtait pas de pleurer. Puis la sérénité qui la caractérisait a repris le dessus. Avec le recul, elle a cessé d'en tenir rigueur à ses parents. Ils avaient simplement eu peur.

Il faut dire que le père et la mère de Mélissa avaient participé à un attentat. Suite à cela, Mélissa avait été placée dans une famille d'accueil lilloise.

Malgré l'éloignement, en dépit de l'interdiction parentale, Stéphanie a continué à la fréquenter. Elles se téléphonaient également, elles s'écrivaient aussi. Puis, elles se sont perdues de vue. Bien plus tard, elle apprit que Mélissa avait quitté sa famille d'accueil à dix-huit ans pour descendre sur Paris.

*Elle n'a jamais été une mauvaise personne*, se dit Stéphanie en fixant d'un regard absent le message anonyme.

En grandissant, son amie a pris de l'assurance. Du coup, elle se croyait au-dessus de tout le monde. Elle aimait bien qu'on s'intéresse à elle. Elle en avait besoin...

Stéphanie aspirait à une vie calme et sereine avec une grande maison, un mari, des enfants et, pourquoi pas, un beau métier. Mélissa, elle, rêvait de devenir actrice. Elle voulait jouer dans des films d'horreur. Stéphanie l'a toujours encouragée. Elle croyait en elle ! Un jour, à l'école, toutes deux ont joué dans une pièce – elles adoraient le théâtre. Mélissa avait été fabuleuse ! La fillette timide, qui craignait le regard des autres et renfermée, avait complètement disparu !

Stéphanie voyait en elle une fille pas comme les autres. Intelligente, prête à aider les personnes qu'elle aimait, elle avait besoin du regard des autres pour se sentir exister.

Envahie d'une profonde tristesse, la mère de famille soupire.

Que le temps passe vite !

Brusquement, elle se demande pourquoi Mélissa et elle n'ont pas cherché à se retrouver.

*On avait chacune nos vies, je suppose*, se répond-elle.

Bien des années plus tard, elle a appris que Mélissa était devenue actrice. Stéphanie avait été heureuse pour elle : son amie était allée jusqu'au bout des choses. Elle avait réalisé son rêve !

Mélissa fait partie maintenant du show-biz. C'est une star qui s'habille avec des marques et beaucoup de strass. Elle joue dans des films humoristiques. Elle a souvent le rôle de celle qui s'énerve quand les gens ne comprennent pas ce qui

leur est dit. Dès que les films où elle est à l'affiche sortent, Stéphanie va immédiatement les voir. D'après elle, son amie d'enfance joue bien et elle est émouvante.

Toujours assise sur le carrelage du couloir, Stéphanie sourit.

Mélissa a eu raison de jouer dans des comédies au lieu des films d'horreur.

Stéphanie est très contente pour elle car, ainsi, son amie est aimée par le public. Ainsi, elle a de nombreux fans !

Malheureusement, du côté des personnes travaillant dans le milieu du cinéma – acteurs et actrices y compris –, c'est une autre histoire. Mélissa n'est pas très appréciée. L'on raconte en effet qu'elle serait une personne imbuvable et détestable. On dit cela parce qu'elle veut toujours avoir le contrôle de la situation, ce que comprend Stéphanie. Elle aurait plutôt tendance à donner raison à son amie. Mais, en plus de cela, il y a ses problèmes psychologiques. D'un seul coup, elle peut changer de personnalité. Elle peut être joyeuse et gentille, puis, l'instant d'après, devenir agressive et méchante.

Sans parler de ses déboires passés avec la justice. Au tout début de sa carrière, Mélissa a tenté de couvrir son petit ami accusé de meurtre. Son faux témoignage a été éventé. Depuis, son copain est en prison. Fort bien défendue par son avocat, Mélissa n'a pas été inquiétée. À l'époque, cela avait fait scandale. Toutefois pas assez pour entacher sa notoriété.

Malgré tout cela, sa carrière est toujours au top et les réalisateurs s'arrachent sa présence dans ses films. Le public l'adore parce qu'elle joue bien et qu'elle fait rire.

Stéphanie soupire de nouveau.

Tout ce succès est fini pour son amie.

Les gens du milieu du cinéma ont été très choqués, ne comprenant pas pourquoi une si bonne actrice avait pu se rendre coupable d'un meurtre. Quelques personnes ont dit qu'elles n'en avaient rien à faire et qu'elles continueraient de la soutenir.

Dans un premier temps, les médias n'en revenaient pas et titraient leurs articles ou leurs reportages par « Mélissa Quion, une tueuse ? » ou « Est-ce vraiment Mélissa Quion qui a tué Jennyfer Puyol ? » Puis une fois le verdict annoncé par le tribunal, ils ont annoncé que sa carrière était morte.

Les fans de Mélissa ont très mal réagi. Ils étaient très énervés car Mélissa était leur idole et ils ne croyaient pas un instant à sa culpabilité.

*Et ils ont raison, moi aussi j'en suis certaine,* songe Stéphanie.

Le message anonyme à la main, elle décide dans un souffle :

— Je dois m'en charger...

Ainsi, elle aidera Mélissa à sortir de cette situation.

Elle doit réaliser seule cette enquête. Pas Guillaume car il a perdu son travail de journaliste suite à cette affaire. Elle lui a déjà trop demandé et cela lui a coûté trop cher.



# **Toby Hastings**



## Chapitre 4



24 heures se sont écoulées depuis l'enlèvement d'Iris. Des alertes enlèvement passent à la radio et l'information circule sur les réseaux sociaux. Les télévisions locales et nationales lancent un appel à témoins pour disparition inquiétante.

« Elle est reconnaissable, explique-t-on, pour avoir de longs cheveux bruns, des yeux bleu clair et elle est habillée d'une salopette rose avec un tee-shirt violet. Si vous l'apercevez ou pensez avoir trouvé un suspect, veuillez impérativement appeler les forces de l'ordre. »

Un autre enfant a disparu dans le même secteur. Il s'agit du petit Louis Demare. Il a de courts cheveux blonds, des yeux marron et il est habillé d'un survêtement noir et d'un t-shirt blanc.

Les parents de Louis postent des vidéos où ils témoignent : ils n'ont que lui comme enfant. Ils demandent au ravisseur de leur rendre leur fils. Comme ils ont de l'argent, ils proposent d'en donner pour qu'il relâche leur garçon.

De son côté, la famille Hastings a affiché, dans toute la ville, le visage de leur fille sans donner de nom avec « L'avez-

vous vue ? » De nombreuses personnes les appellent pour les aider à surmonter ce drame. Ce qui ne fait qu'aggraver leur peine. Plusieurs personnes touchées par ce qui leur arrive viennent se présenter à la police pour dire ce qu'elles ont vu.

Les premiers témoignages laissent à penser que les deux enfants ont été vus pour la dernière fois à proximité de la célèbre boulangerie *Paulo*.

Mademoiselle Lucie Deje, une joggeuse, a vu un homme bien habillé disputer ce qu'elle pensait être son fils. Puis elle les a dépassés. Ensuite, elle a vu la camionnette la dépasser et a cru apercevoir le conducteur porter une cagoule. Mais elle s'est dit qu'elle s'était imaginé cela.

La boulangère, Marie-Thérèse Dubois, a été interviewée. Elle n'a rien pu voir car, à ce moment-là, elle était dans la réserve en train de comptabiliser le stock de farine. Son employée, elle, s'est absentée le temps d'aller dans l'arrière-boutique chercher du pain, et puis elle était occupée avec les clients. Les clients ont entendu des éclats de voix mais ne se sont pas inquiétés.

Les journaux demandent aux habitants d'être très vigilants avec leurs enfants : un kidnappeur serait en train de sévir ! Cette phrase que l'on entend souvent ne fait aucun effet à la famille d'Iris car ils n'ont plus leur fille et personne ne peut changer ça.

Au siège de la Police Judiciaire de Lille, Willy Walk est assis face à la capitaine de police chargé de l'enquête. Ses yeux se perdent dans tous les coins de la pièce. Excité, il sourit tout en tremblant sur la chaise. Il se souvient parfaitement de ce qu'il a entendu à la radio :

« Une disparition inquiétante à Lille d'une fillette de

sept ans et d'un petit garçon de huit ans. Voici leurs photos. Les autorités cherchent des témoins. Si vous savez quelque chose, veuillez contacter la police. »

Le capitaine de police, Céline Mémo, est assise devant son témoin qu'elle écoute. Son visage, habituellement sérieux, est triste. Assise devant l'homme de trente-cinq ans, elle écrit sans grande conviction son témoignage sur son bloc-notes.

— Un kidnapping ? est en train d'expliquer Willy. Oui, j'en ai vu un.

Il se lève et commence à faire des allers et retours dans la pièce.

— C'était dans la ruelle. À côté de ma maison. Il y avait une petite fille qui criait. Elle se faisait insulter et l'homme la tirait par le bras. Il faisait croire que c'était sa fille, mais c'est faux. Il n'a pas d'enfants je le sais. Et puis elle ressemblait à la fille des informations !

— Et l'homme, lui, à quoi ressemblait-il ? demande la capitaine d'un air blasé. Est-ce que vous le connaissez ?

Elle a l'habitude de voir rappliquer ce témoin dès qu'il y a un crime ou un délit. Willy Walk raconte toujours n'importe quoi. Dans une autre affaire, le voleur avait, d'après lui, des tentacules et un œil globuleux. Une fois, il est même venu porter plainte car il avait vu quelqu'un voler des *Choco Good* avec ses pieds.

Son dernier délire date du meurtre de Jennyfer Puyol par la comédienne Mélissa Quion. D'après lui, celle-ci serait innocente et l'un des coupables – car il y en aurait plusieurs selon lui – serait une araignée à taille humaine. Il l'aurait vu grimper sur l'immeuble de la victime le soir du meurtre en question.

— Cet homme, c'est mon voisin ! déclare Willy Walk avec de grands gestes. Celui d'en face, à droite !

Il laisse passer un blanc, comme pour garder un peu de suspense.

Puis, il poursuit son témoignage.

— Lequel ? Le rouge à quatre bras et aux seize bouches. Ah, oui ! Ah, oui, oui, oui ! En plus avec ses bras, c'était simple pour lui d'empêcher l'enfant de se sauver !

La capitaine de police hoche la tête, résignée.

Elle n'est pas près d'en avoir fini avec ce fou qui s' imagine n'importe quoi...

\* \* \*

## NORD INFOS

Disparitions inquiétantes, vers une  
résolution ?

Ce mercredi matin, les policiers ont arrêté une suspecte dans l'affaire de l'enlèvement d'Iris Hastings et de Louis Demare. Cette arrestation survient deux jours après la disparition de ces deux enfants.

La coupable présumée serait une lycéenne de dix-sept ans. Elle est de l'établissement du frère de la petite fille enlevée. D'après notre enquête, cette élève aurait de très bons résultats scolaires mais serait très colérique et fort nerveuse. Un caractère qui aurait déjà

entraîné des problèmes dans son lycée. Notamment des bagarres. Autre aspect de sa personnalité, l'adolescente aurait harcelé des élèves. Parmi ces derniers, un garçon du lycée parce que, lui-même, harcelait son ancien petit ami. Elle avait donc décidé de lui rendre la pareille. Ancien petit ami qui, selon nos informations, ne serait autre que le frère d'Iris Hastings. Quand celui-ci a rompu avec elle, la suspecte aurait promis de se venger. Ses propos exacts ont été : « Tu vas voir, je me vengerai un jour ». Elle était très en colère et il y avait beaucoup de monde autour d'elle quand elle a fait cette promesse. Des propos qui, après les appels à témoins, ont circulé dans tout le lycée jusqu'à arriver aux oreilles de la capitaine Mémo chargée de l'enquête. Celle-ci suspecterait des représailles.

Les bagarres et le harcèlement n'ont donné lieu à aucun dépôt de plainte, ni aucune procédure pénale. La lycéenne n'a pas de casier judiciaire.

En apprenant la disparition de la petite Hastings, cette adolescente se serait comportée comme une fille hautaine, rongée par la vengeance. Elle aurait déclaré : « Ah, bien ! Tant mieux ! Quelle bonne nouvelle, ça fera des vacances pour sa famille ! » Puis elle aurait ajouté : « C'est bien fait pour Toby ! »

Puis, pleine de haine et de colère, elle aurait dit à nombre d'élèves que cette famille

Hasting l'a bien mérité pour tout le mal que leur fils lui a fait. Très contente, elle a ajouté que cela faisait office de punition pour lui. D'après elle, il rendrait les gens malheureux.

D'autres témoignages recueillis parlent d'une élève sérieuse qui révise beaucoup et qui oublie parfois qu'elle ne doit pas penser qu'à l'école. Elle aurait de très bons résultats. Elle serait plutôt sympa mais s'énervait plutôt facilement et se montrerait parfois violente dans ses propos, comme dans les actes. Elle aurait déjà agressé un enfant en lui donnant une claque parce qu'il aurait été mal poli avec elle.

Elle est sujette à de nombreuses angoisses et se réfugie souvent à la bibliothèque du lycée, seule. Quand elle était en couple avec le frère de la fillette disparue, la suspecte se serait sentie changée, moins seule. Cette rupture l'aurait brisée.

La lycéenne a été arrêtée chez elle et amenée en garde-à-vue. Son père s'est énervé sur les policiers quand ils sont arrivés, persuadé que sa fille n'a rien à voir avec ces enlèvements. Choquées, la mère et la suspecte étaient en larmes. Elles ne parvenaient pas à réaliser ce qui est en train de se passer. La jeune fille n'a d'abord pas voulu suivre les policiers avant de s'y résigner.

Une question se pose : si la lycéenne a enlevé Iris Hastings pour se venger de son



frère, dans ce cas, pourquoi s'en serait-elle prise au petit Louis Demare ? La première piste des enquêteurs a été que ce serait une personne jalouse des autres. Elle kidnapperait uniquement les jeunes frères et sœurs des lycéens dont elle serait jalouse. Une hypothèse qui a été très vite abandonnée, Louis Demare étant fils unique. Une autre hypothèse voit le jour : c'est que, prise de folie, la lycéenne aurait kidnappé Iris Hastings. Louis Demare étant à côté d'elle, la suspecte l'aurait enlevé pour qu'il n'y ait pas de témoin de son acte.

À ce jour, les deux enfants restent toujours introuvables et tout le monde commence à perdre espoir.

Toby Hastings repose le journal.

Ils parlent de Flavie Dujardin.

*L'une de ses camarades qui ne l'aime pas a dû la balancer pour l'embêter, songe-t-il.*

Il secoue la tête.

Toby est triste que des personnes comme Flavie aient tant de haine envers lui. D'autant que c'est elle qui lui a fait du mal...

Pour autant, il ne la voit pas enlever sa sœur, car, dans ce cas, pourquoi s'en serait-elle prise à Louis ? Et puis, même si c'est une peste et qu'elle a déjà commis des choses pas glorieuses, elle serait incapable d'un tel acte.



**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 5

Stéphanie prépare le petit déjeuner de la famille. Comme tous les jours, elle s'est levée tôt, avant tout le monde. Sa cuisine est une pièce ouverte avec un grand îlot au milieu. Dans la maison, l'ambiance est calme dans la maison, tout le monde dort encore.

Tout en préparant les bols, le lait au chocolat et des gâteaux, elle pense à l'enquête qu'elle a décidé de mener.

Stéphanie est encore sous le choc du message anonyme qu'elle a reçu la veille. Néanmoins, elle est heureuse d'avoir trouvé le courage d'aider son ancienne amie et se découvre excitée à l'idée de faire autre chose que sa routine habituelle de mère au foyer.

Elle songe aux risques qu'elle prend et qui l'effrayent un peu.

Elle pense également à son mari. Ne voulant rien lui cacher et ne préférant pas qu'il l'apprenne par lui-même, hier, elle lui a annoncé qu'elle reprenait l'enquête.

Guillaume a été très étonné par l'apparition de ce message. Pour lui, ce n'est pas une bonne idée qu'elle enquête car lui-même a fait une gaffe. Ce qu'il lui a dit clairement. Stéphanie a lu aussi dans son regard qu'il craignait qu'elle soit moins présente du coup pour leur petite famille. Cependant, il a respecté sa décision et ne s'y est pas opposé.

Toutefois, il ne lui a pas proposé son aide. Sa réputation a pris un sacré coup quand il a mené cette enquête comme

journaliste. Guillaume n'a donc pas envie de revivre ça.

Ce qu'elle comprend.

Cela a été très dur pour lui. Elle aussi, elle souhaite qu'il prenne de la distance avec cette histoire et qu'il ne s'attire pas plus d'ennuis. D'autant qu'il a décidé de changer de voie professionnelle et elle ne veut qu'une seule chose : qu'il réussisse dans cette nouvelle voie.

Néanmoins, elle avait espéré qu'il passe au-dessus de tout ça et qu'il lui propose son aide.

Elle songe au message anonyme qu'elle a reçu. Elle n'est pas étonnée de ce qui est écrit dessus puisqu'elle croyait déjà en l'innocence de Mélissa. En revanche, elle s'interroge. Qui a bien pu le lui envoyer ? Et pourquoi ne pas l'avoir signé ou avoir pris contact directement avec son mari ?

*Peut-être est-ce pour éviter des représailles de la part du véritable coupable, se dit-elle. Ou pour éviter d'être entendu par la police...*

Stéphanie cherche qui pourrait en être l'auteur.

Est-ce que cela viendrait de Mélissa ? Ou bien serait-ce un de ses fans ? Dans ce cas, la question reste la même : pourquoi ne pas avoir signé de son nom ou, pourquoi pas, d'un simple « Un admirateur de Mélissa Quion » ?

Elle s'immobilise au milieu de sa cuisine.

Elle doute que ce soit un fan de Mélissa.

— C'est quelqu'un d'autre, murmure-t-elle.

Mais qui ?

Elle a eu du mal à dormir. Pendant toute la nuit, elle y a réfléchi, retournant sans cesse et sans cesse dans sa tête les questions qu'elle se pose encore ce matin.

Sans oublier toutes les autres. Elle s'interrogeait, entre

autres, sur l'identité du coupable et le motif du crime. Si bien qu'elle a passé une mauvaise nuit. Pour trouver le sommeil, elle a étudié les dossiers que son mari gardait encore sur l'affaire.

Elle sourit.

Bizarrement, Guillaume n'avait pas su s'en débarrasser, comme s'il n'avait pas voulu arrêter définitivement cette enquête et qu'il comptait, un jour, la reprendre.

En étudiant ses dossiers, elle espérait trouver un indice que son mari n'avait pas vu. Ce qui n'a pas été le cas. D'après les comptes rendus de son mari, Jennyfer Puyol – de son nom complet Jennyfer Puyol López – a été frappée à la poitrine, au ventre et à la tête avec un couteau. On s'est clairement acharné sur elle.

La police a pensé à une vengeance. Définitive. Pour les enquêteurs, le tueur n'avait aucune intention d'épargner sa malheureuse victime. De plus, pour eux, le meurtre de celle-ci était prémédité.

Stéphanie reste du même avis.

Toujours d'après les fiches de son mari, c'est au petit matin que la police a reçu un appel du voisin de la victime, un certain Roger Lelièvre. Ayant senti des odeurs désagréables provenant de chez elle – des odeurs persistantes depuis quatre jours –, il est allé frapper à la porte de Jennyfer Puyol pour râler. Ce faisant, celle-ci s'est ouverte. Les effluves étaient immondes ! L'homme s'est bouché le nez, il est entré et a découvert le corps sans vie de sa voisine. Celle-ci était assise au sol, attachée à l'un des pieds de sa table de cuisine et couverte de sang séché.

Stéphanie a consulté les notes de Guillaume concernant Thibault Carlier. Cet homme d'une quarantaine d'années, au

look extravagant pour quelqu'un travaillant dans un restaurant espagnol trois étoiles, était amoureux de Jennyfer Puyol.

Il bossait donc comme serveur dans le même établissement que la cheffe cuistot et était tombé sous son charme. Il lui avait déclaré sa flamme, mais elle l'avait repoussé. Assez sèchement d'après les témoignages : l'un des membres du personnel avait assisté à la scène et avait déclaré que Jennyfer n'avait pas mis de gants avec Thibault et que celui-ci avait été plus que blessé.

Guillaume a donc pensé que, suite à cette humiliation, Thibault Carlier l'avait tuée.

Tous les indices récoltés pendant son enquête menaient à cette conclusion. Il avait eu accès à des messages téléphoniques où le serveur mettait la pression à Jennyfer et où il prenait mal ses refus successifs. Malheureusement, Guillaume avait négligé un détail qui innocentait radicalement Thibault Carlier : celui-ci avait la phobie du sang. Cela aurait été totalement impossible pour lui de tuer Jennyfer à coups de couteau.

Stéphanie a décidé de ne pas aller interroger ce Thibault Carlier. Cela serait une perte de temps puisqu'il a été innocenté. De plus, après ce qu'il s'est passé avec son mari, il pourrait porter plainte contre eux pour harcèlement.

Elle termine de préparer le petit-déjeuner. Elle installe tout sur la table puis monte réveiller ses enfants. Son mari est dans la salle de bains en train de se préparer.

Son entretien de la veille s'est très bien passé. Il est rentré confiant. D'après lui, il l'a réussi.

*Il ne doute pas de lui*, songe-t-elle en arrivant sur le palier de l'étage.



Mais elle le connaît bien. Elle sait qu'au fond de lui-même, il n'est pas sûr de ce qu'il avance.

Stéphanie sourit.

*Il veut juste me rassurer...*

\* \* \*

*Centre-ville de Lille*

*8 h 45*

Stéphanie se tient devant l'immeuble de Jennyfer Puyol. Ses enfants sont à l'école. C'est elle qui les y a amenés car elle ne tient pas à changer ses habitudes. C'est important pour Nathan et Lisa. D'habitude, à cette heure, après les avoir déposés, Stéphanie rentre pour s'occuper de son ménage et ranger la maison. Cela attendra, elle le reportera au lendemain ou au week-end. Ce n'est pas une chose qu'elle doit faire absolument. L'immeuble où habitait la cheffe cuisinière et où elle a été tuée est situé aux alentours de la place Rihour et du vieux Lille. Récent, il est orné de belles sculptures sur la façade et présente deux grandes colonnes qui l'embellissent. Il est mitoyen avec un vieil immeuble. De l'autre côté s'alignent des maisons.

Le bâtiment où vivait Jennyfer est récent. Avant, il y avait là un magasin – Stéphanie ne sait plus lequel –, une ancienne boulangerie – que personne ne voulait racheter – et une aire de stationnement. À la place des caves des deux commerces se trouve désormais un parking souterrain appartenant aux locataires du nouvel immeuble. Construire ce parking souterrain à cet endroit n'a pas été une mince affaire à cause des habitations, des magasins et des restaurants présents

dans les environs. Néanmoins, c'était très utile car ce n'est pas facile de se garer en ville. Les locataires ont maintenant de la place pour leur voiture.

Stéphanie contemple les magasins et les nombreux cafés et restaurants. Quand son mari travaillait encore, elle s'y rendait régulièrement en famille ou simplement avec Guillaume. Tous deux venaient y manger le midi ou prendre un café pour se détendre ou pour parler.

Il y a aussi un monument aux morts pas très loin.

Elle sait très bien ce qui est écrit dessus : « Aux Lillois, soldats et civils, la cité a élevé ce monument afin de rappeler au cours du siècle l'héroïsme et les souffrances de ses enfants morts pour la paix. » Puis sont gravées les dates des guerres auquel le monument fait référence : 1914-1918 et 1939-1945. Quand elle se promène dans le secteur avec Nathan et Lisa, elle s'arrête devant pour le contempler et expliquer à ses enfants ce dont il s'agit.

Jennyfer Puyol López habitait au troisième étage.

Bien déterminée à innocenter son amie d'enfance, Stéphanie sonne chez le voisin de droite, Roger Lelièvre, l'homme qui a découvert le cadavre en décomposition. Quand la porte s'ouvre, elle se retrouve face à un bel homme vêtu d'un costume et portant une mallette en cuir noir.

— Bonjour, je m'appelle Stéphanie. Je viens au sujet de Jennyfer. Je suis sa sœur. Et je voudrais savoir si vous avez vu quelque chose le soir de son meurtre.

Elle pince les lèvres. Elle n'a pas l'impression que son mensonge soit très convaincant.

— Je n'ai pas le temps pour des bêtises pareilles ! rétorque rapidement Monsieur Lelièvre. Je suis pressé, je dois

aller travailler. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard. Donc au-revoir, madame ! Bonne journée !

Surprise, Stéphanie ne sait plus quoi dire pendant quelques secondes. Stéphanie se sent déstabilisée par ce Roger Lelièvre car il est agressif et semble vouloir esquiver les questions qu'elle compte lui poser. Elle se ressaisit.

— Ce ne sont pas des bêtises, Monsieur Lelièvre ! réplique-t-elle avec sévérité. Ma sœur est morte à côté de chez vous ! On doit prendre au sérieux un meurtre et une enquête !

— Très bien, je vous écoute. Mais faites vite !

Elle hésite à lui demander si c'est lui qui a trouvé sa voisine. Elle se lance avec une voix pas très sereine.

En entendant sa question, Roger Lelièvre est à son tour déstabilisé. Il reste silencieux. Quelques secondes passent. Il se décide à répondre.

— Oui, c'est moi. Et ce n'était pas beau à voir. Désolé pour votre sœur...

— Et avez-vous entendu quelque chose le soir de sa mort ?

— Oui, j'ai entendu des bruits de pas et de claquement de porte. Ce qui est plutôt normal dans un immeuble, non ?

— Euh... oui.

*Décidément, ce n'est quelqu'un d'agréable et, encore moins, de compréhensif, se dit Stéphanie. Heureusement que je ne suis pas la véritable sœur de Jennyfer Puyol !*

— Et après, je n'ai rien pu entendre de plus à cause de cette maudite fête !

Stéphanie fronce les sourcils, intriguée.

— Une fête ?

— Oui, une fête entre voisins, réplique durement

Monsieur Lelièvre. Ne me dites pas que vous voulez savoir si j'ai vu aussi des choses à cette fête !

*Quel homme désagréable !* peste intérieurement  
Stéphanie.

Elle ne peut s'empêcher de lui demander :

— Pourquoi êtes-vous si agressif ?

— Parce que ma vie privée ne vous regarde pas ! Bon, vous avez fini avec vos questions idiotes ? Allez voir la police, comme ça vous saurez tout ce qu'il y a à savoir. De toute manière, la coupable a été arrêtée ! Ce que vous devriez savoir puisque vous êtes la sœur de Jennyfer Puyol ! Enfin, bref ! Je n'ai plus le temps. J'ai autre chose à faire de ma journée. J'ai un travail, moi ! Maintenant, partez et laissez-moi tranquille !

Stéphanie a encore plein de questions mais elle accepte de partir.

— D'accord, répond-elle avec un sourire pincé. En tous cas, merci pour...

Elle n'a pas l'occasion de terminer sa phrase. Il a déjà refermé la porte.

*Ce Roger Lelièvre ferait un bon coupable,* réfléchit-elle, légèrement déstabilisée par l'accueil qu'elle a reçu.

Elle le soupçonne car il a réagi avec agressivité et qu'il lui semble stressé.

*À moins qu'il ne soit comme ça dans la vie de tous les jours...*

Puis réfléchissant à leur conversation, elle conclut qu'elle est dans l'erreur. Il n'a rien d'un coupable. Il a dû être choqué par sa découverte. Ce qui explique pourquoi il ne voulait ni lui parler, ni répondre à ses questions. En plus, Jennyfer Puyol était sa voisine...

\* \* \*

Stéphanie Berthelak sonne chez le voisin de gauche – un certain Paolo Bianchi – afin d'obtenir plus d'informations. Un homme de grande taille, musclé, la peau noire, lui ouvre. Contrairement à Roger Lelièvre, il se montre poli et respectueux.

— Oui ? Vous désirez ? demande-t-il.

— Bonjour, monsieur *Bianchi*, je...

— Ki.

— Comment ?

— *Bianki*, lui sourit-il, mon nom s'écrit *Bianchi* mais il se prononce *Bianki*.

— Ah, je suis désolée, s'excuse-t-elle avant de se présenter d'une voix très douce : Je m'appelle Stéphanie, enquêtrice pour meurtres.

— Enquêtrice pour meurtre ? répète l'homme, interloqué.

— Euh... Oui. En fait, je suis... je suis... détective privée.

Elle se compose aussitôt une attitude sérieuse.

— Voilà, je suis détective privée. Je m'appelle Stéphanie Dupont. Je voulais vous demander si vous connaissiez Jennyfer Puyol ?

Son témoin potentiel serre les poings.

— Je la connaissais depuis qu'elle s'était installée, ici ! s'énerve-t-il. J'aimerais tant coincer celui qui lui a fait ça !

— Quelles relations entreteniez-vous avec elle ? veut alors savoir Stéphanie.

— Je la trouvais très froide et elle semblait tout le temps malheureuse, répond-il lentement avant de se taire.

Son visage se fait triste. Il baisse la tête.

— Mais j'aime beaucoup ce genre de personne. Pour moi, lui, ce caractère cache quelqu'un de gentil, d'honnête et de sensible...

*Il est amoureux d'elle*, comprend Stéphanie en ressentant de la pitié pour lui.

Il commence à trembler et semble sur le point de pleurer.

— Elle était toujours toute seule, explique-t-il. Je ne l'ai jamais vue avec quelqu'un. Je pense qu'elle n'avait pas d'amis. En plus, elle ne parlait à personne ici dans l'immeuble. Même pas à moi...

— Que pouvez-vous me dire d'autre sur elle ?

— Malheureusement, rien de plus car je ne lui ai jamais vraiment parlé. Je la regardais parfois sortir de chez elle ou alors on se croisait dans les couloirs, mais il n'y avait rien de plus... Je n'osais pas vraiment l'aborder. J'avais peur. Pas peur d'elle, hein, mais je craignais de me prendre un vent...

— Et... euh... avez-vous senti la mauvaise odeur, comme votre voisin ?

Il secoue la tête, profondément affecté. Puis il lui explique qu'il n'a rien remarqué car, depuis plusieurs jours, il avait le nez bouché et qu'il n'était pas toujours chez lui. D'ailleurs, le soir du meurtre, il était chez l'un des locataires de l'étage en train de faire la fête.

— Je n'ai rien entendu ni rien senti, même pas l'odeur d'une bière, précise-t-il en tentant de faire un trait d'humour pour soulager la tristesse qui est la sienne. De toute façon, même si j'avais remarqué cette odeur, je ne serais pas allé déranger Jennyfer, je suis bien trop timide... Mais, au fait,

pourquoi enquêtez-vous ? La police n'a-t-elle pas déjà arrêté la coupable ?

Stéphanie perd ses moyens. Elle n'avait pas pensé à ça !

— Euh... Euh... Euh... Je... Je...

L'homme est surpris.

— Pourquoi vous bégayez comme ça ? s'inquiète-t-il. Vous commencez à m'effrayer. Est-ce que vous me cacheriez des choses ? Dites-moi tout s'il vous plaît...

— J'enquête car la police n'est pas toujours très efficace. Elle n'a pas arrêté la bonne personne.

Il recule d'un pas, choqué.

— Quoi ? Ce n'est pas cette Mélissa Quion qui a tué Jennyfer ?

Il y a un peu de frayeur dans sa voix.

Stéphanie en profite pour le questionner.

— Vous n'avez donc rien vu et rien entendu, le soir du meurtre ?

Il secoue la tête d'un air malheureux.

— Rien. Puisque j'étais chez Yoni Lefebvre.

— Yoni Lefebvre ?

— Oui, un locataire de l'étage. C'est lui qui avait organisé une fête entre voisins, chez lui. Avec quelques-uns de ses amis également. Il y avait beaucoup de boucan. D'ailleurs, Yoni avait invité Jennyfer. Malheureusement, elle n'est pas venue. Cela ne m'a pas étonné. Ce n'était pas son genre...

Il plaque ses mains sur son visage et étouffe un sanglot.

— Je repense tous les soirs à son meurtre. Si... si seulement j'avais su. Si j'avais pu me douter que pendant je m'amusais elle... elle se faisait assassiner... Et, après, toutes ces journées où elle était là, morte...

Choquée, Stéphanie prend congé de lui.

Elle est déçue car elle n'a rien obtenu d'utile, ce qui ne fait pas avancer son enquête.

— Attendez ! s'exclame Paolo Bianchi. Yoni Lefebvre, lui, il a vu quelque chose de bizarre...

— Ah bon ? s'étonne-t-elle.

— Oui, mais je ne sais pas quoi...

— Ah... Très bien merci, je vais aller lui parler !

Elle le remercie car elle a un autre témoin à interroger. Puis elle se rend à l'appartement de ce Yoni, sonne plusieurs fois mais que personne ne lui répond.

*Il cache quelque chose, conclut-elle en fixant la porte fermée, car sinon pourquoi ni la police, ni Guillaume n'ont eu son témoignage ? Il peut m'aider ! Il faudra que je revienne...*

En quittant l'étage, elle repasse devant la porte de chez Jennyfer Puyol.

*Il faut avoir du courage pour vivre à côté d'un lieu où il y a eu un meurtre, songe-t-elle en tremblant. D'autant que le tueur aurait pu revenir...*

\* \* \*

Lille

12 h 15

Stéphanie file chercher ses enfants à l'école, elle les reconduira pour 13 h 30 et reprendra ensuite son enquête. Enthousiaste, elle a légèrement la tête dans les nuages. Mener cette enquête la passionne. Mais celle-ci servira-t-elle vraiment à quelque chose ? Va-t-elle aboutir ?

Stressée, elle se dit que si elle ne résout pas l'enquête,



Mélissa ne sera pas été innocentée. Ce qui sera alors de sa faute.

Une fois arrivée à l'école, Stéphanie est toujours aussi stressée. Elle s'impatiente, ses enfants ne sont pas encore sortis et cela l'énerve. Ce qui l'étonne. D'habitude, sa sérénité est à toute épreuve !

Elle se force à se calmer et repense à sa discussion avec Maria Puyol López, la mère de Jennyfer Puyol. Elle voulait l'interroger afin d'apprendre les habitudes de la victime et connaître sa personnalité.

Elle craignait que Maria Puyol López n'appelle la police. Ou qu'elle ne craque et qu'elle soit incapable de lui parler. Ça n'a pas été le cas.

La mère de Jennyfer l'a accueillie avec une grande tristesse mais s'est montrée agréablement surprise de voir qu'on n'oubliait pas sa fille. Stéphanie a été honnête. Elle lui a expliqué que Mélissa Quion n'était peut-être pas l'assassin de sa fille. Elle ne voulait pas mentir à la mère de la victime afin que celle-ci ait confiance en elle et qu'elle lui donne ainsi le plus possible d'informations.

Choquée d'apprendre cela, Maria Puyol López s'est exclamée avec franchise que les policiers faisaient mal leur job et qu'elle était désolée pour l'actrice de comédie. Puis, les larmes ont coulé et elle a sangloté :

— Je... Je ne cesse de revoir le corps de ma fille quand la policia m'a demandée de venir l'identifier. Ah, quel malheur ! Quel Malheur !

Au début, elle ne voulait pas parler de sa fille. Son meurtre étant trop récent. Stéphanie a gentiment insisté et elle a fini par accepter. Maria l'a invitée à entrer chez elle et à

s'asseoir dans la cuisine. Elle leur a servi un café à toutes deux, auquel elle-même n'a pas touché. Ensuite, elle lui a expliqué que sa fille ne sortait pas beaucoup. Elle allait seulement faire ses courses ou elle venait la voir et c'était tout.

Elle n'avait plus d'amis suite à une rupture amoureuse très difficile. Après avoir été plaquée par son petit ami – le seul que sa fille ait eu, à sa connaissance –, Jennyfer a plongé dans une profonde dépression. Ses amies n'ont pas eu le courage de l'aider et se sont éloignées d'elle. Suite à cela, Jennyfer ne s'est jamais liée d'amitié avec quelqu'un.

Elle ne lui connaissait aucun petit ami.

— Depuis, elle n'aime pas trop les gens, a-t-elle précisé. Alors, elle ne parlait à personne dans son immeuble.

Parfois quand elle-même se rendait chez sa fille, soit Jennyfer lui ouvrait, soit elle ne lui ouvrait pas. Cela dépendait si elle se sentait bien ou pas, ou si elle était fatiguée. Attitude que Maria Puyol vivait mal.

— Vous vous rendez compte, Madame ? s'est exclamée Maria Puyol López. Mon propre enfant ne m'ouvrait pas ! Quand elle ne me répondait pas, c'était douloureux, même si je savais comment fonctionnait ma fille... En tant que mère, j'avais besoin de son amour, voyez-vous...

— Je vois très bien, lui a répondu Stéphanie, très surprise par l'attitude de Jennyfer. Je vivrais cela vraiment mal si mes enfants faisaient la même chose...

— Nous sommes des immigrés espagnols, vous savez, lui a alors confié Maria Puyol. Ma famille a fui la dictature et la répression de Franco. Jennyfer, elle, est née en France...

Puis, elle lui a parlé de l'enfance de sa fille. À l'école, Jennyfer avait du mal à se faire des amies. Elle était tout le

temps seule. Elle n'aimait pas la compagnie des autres élèves.

Avec tendresse, Maria a ajouté que Jennyfer avait toujours aimé cuisiner. Petite, quand celle-ci voyait sa grand-mère espagnole cuisiner des plats de son pays, elle venait aussitôt lui donner un coup de mains.

— De mon côté, a précisé Maria, je la laissais cuisiner pour les repas. Bien sûr, je restais à ses côtés pour qu'elle ne se blesse pas. Le plat qu'elle préférait préparer et manger, c'était de la tortilla de patata...

Dans ces moments-là, la petite Jennyfer rayonnait de joie et la transmettait à tout le monde. D'après sa mère, c'était, pour son enfant, les meilleurs moments de sa vie. En plus de son emploi à l'Españolita, le restaurant où elle était cheffe cuistot.

— Quand elle était petite, a-t-elle conclu, Jennyfer adorait ce restaurant. Mon mari et moi, nous l'y emmenions souvent. Elle adorait manger là-bas et son habitude était d'aller en cuisine discrètement pour voir comment le cuisinier travaillait... Elle nous répétait sans cesse qu'elle voulait faire le même métier que lui... Quand elle nous a annoncés qu'elle y avait été embauchée, elle était tellement souriante ! Je pense que ç'a dû être la meilleure chose qui lui soit arrivée. Mon mari et moi étions tellement heureux de la voir si pleine de joie. Oui, nous étions heureux pour elle. Et fiers, aussi. Bien entendu, nous n'avons pas été étonnés...

Submergée par l'émotion, elle dit qu'elle ne voulait plus parler de sa fille et a demandé à Stéphanie de partir. Celle-ci a accepté sans protester, lui présentant ses condoléances avant de lui dire au revoir.

L'enquêtrice a de la peine pour cette femme. Elle la

croit sincère. Elle se met à sa place et, en tant que mère, comprend sa douleur.

*Pourquoi avoir tué Jennyfer ?* s'interroge-t-elle encore alors qu'elle attend ses enfants à la sortie de l'école. *C'était une personne gentille, semble-t-il...*

Des cris retentissent à cet instant et la font sursauter. Ce sont ses enfants qui accourent vers elle.

*J'ai de la chance...*, se dit-elle en les contemplant. *Que ferai-je s'il leur arrivait malheur ? Je ne suis rien sans eux...*

Ils sautent dans ses bras. Les embrassades finies, elle les fait monter en vitesse à l'arrière de sa voiture puis se dépêche de rentrer chez elle, impatiente de reprendre son enquête. L'idée la traverse de ne pas respecter le code de la route. Néanmoins, elle se force à ne pas dépasser les vitesses autorisées.

Sur le trajet, fidèles à leurs habitudes, Lisa et Nathan se chamaillent, obligeant Stéphanie à élever la voix.

Une fois chez elle, l'enquêtrice décompresse enfin. D'habitude, le matin, elle prépare le repas. Pour aujourd'hui, elle a demandé à Guillaume de s'en charger. Son mari a cuisiné de la purée et des steaks hachés avec des haricots verts.

Stéphanie se ronge les ongles à nouveau, stressée par son enquête, ne pensant qu'à la reprendre. Le repas se passe calmement. Guillaume essaye d'entamer la discussion avec sa femme mais celle-ci est toujours ailleurs. Elle ne fait pas trop attention à ce qu'il lui dit. Leurs enfants, eux, s'amuse et rigolent mais sans débordement.

L'esprit tourné vers le meurtre de Jennyfer Puyol, Stéphanie ne se rend pas compte que le repas n'est pas succulent. Nathan et Lisa, de leur côté, s'en sont aperçus. Pour

ne pas vexer leur père, ils mangent un peu de tout mais très vite. Au bout d'un moment, après un coup d'œil complice, ils écartent leur assiette prétextant ne plus avoir faim. Une fois leur dessert avalé, ils disent à leur père que son repas était un délice. Ce dont Guillaume doute un peu. Il connaît très bien ses enfants... Quant à sa femme, une fois la dernière bouchée avalée, elle le remercie d'avoir cuisiné et lui dit que c'était très bon.

\* \* \*

*Lille, centre-ville*

*14 h 30*

Stéphanie a déposé ses enfants à l'école. Bras croisés, le sac à l'épaule, elle se tient devant *La Española*. Autour de celui-ci se trouvent des magasins de luxe. Sur la façade du restaurant gastronomique est accroché le drapeau de l'Espagne. Cet établissement est le plus réputé de Lille. Dans la rue, des employés font déguster des tapas aux passants. C'est la particularité de ce restaurant et ce qui fait que tout le monde aime manger ici. Une musique espagnole diffusée par des enceintes donne à cet endroit une ambiance festive.

Le restaurant est un établissement apprécié. Stéphanie a regardé sur Internet avant de partir pour trouver l'adresse. Les notes sont très bonnes. Il récolte une moyenne de 4,5 sur 5.

D'habitude, c'est l'heure où elle part faire les courses pour la semaine juste après avoir conduit ses enfants. Elle éprouve un peu de culpabilité mais très vite l'excitation balaye ce sentiment. Comme elle est ici, c'est Guillaume qui se charge des commissions car c'est jour de ravitaillement chez les

Berthelak. Elle s'en veut un peu de lui imposer cette tâche. De plus, elle n'est pas confiante à l'idée qu'il s'en charge. Dès qu'il s'en occupe, il oublie toujours quelque chose...

Elle écarte ses craintes et s'approche de la carte.

Le restaurant propose du poulpe, du caldo gallego, de la Bacalao, des calamarres à la Romane, des croquetas, des boquerones en vinaigre, des pescaditos avec des frites, de l'ensaladilla de gambas, de l'ensalada rusa, des patatas bravas ou encore de la paella et un plat appelé arroz a banda. Dans les boissons, c'est la sangria qui est à l'honneur.

*Ce sont vraiment des plats typiquement espagnols*, se dit Stéphanie très intéressée.

Elle entre dans le restaurant afin de continuer ce que les professionnels appellent « l'enquête de voisinage ».

À l'intérieur, un monde fou est présent.

Dans le restaurant flotte une bonne odeur de paëlla. Elle y retrouve les couleurs du drapeau d'Espagne, le rouge, le jaune et le noir. Sur les murs sont accrochés des cadres dont certains représentent des scènes de corrida.

La salle se compose d'une vingtaine de tables toutes encadrées de quatre chaises. La salle est pleine. Tous les serveurs portent des chapeaux espagnols. Sous le bruit des couverts et des discussions, Stéphanie discerne une petite musique en sourdine. Elle tend l'oreille et semble reconnaître *Tuyo*, la chanson du générique de la série *Narcos*. Sur une scène, tout au fond, elle aperçoit des instruments de musique. Elle imagine facilement, le soir, des artistes espagnols venir s'y produire, les clients danser et la salle s'amuser au son des guitares et des maracas.

Stéphanie est accueillie par une jeune femme blonde,

dont le beau visage aux yeux bleus montre qu'elle est dépassée par l'affluence. L'enquêtrice demande à voir le patron de l'établissement. Quelques instants plus tard arrive un homme de grande taille, aux cheveux de couleur noire, tout comme son très chic costume-cravate. Il dit à la fille de repartir en salle puis il se tourne vers Stéphanie.

— Hola Señorita ! Je suis José García Font, le responsable de cet établissement, se présente-t-il. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour Monsieur, je viens pour que vous me parliez de Jennyfer Puyol, annonce d'emblée Stéphanie.

Suit un moment de flottement durant lequel l'homme semble envahi par le stress puis cherche ses mots, embarrassé. La seconde suivante, il reprend contenance et réplique sèchement :

— Excusez-moi, madame. Permettez-moi d'abord de vous demander qui vous êtes et pour quelles raisons je devrais vous parler de mon ancienne cuisinière.

D'une voix plus assurée et plus confiante que devant le voisin de Jennyfer Puyol, Stéphanie se présente à son tour :

— Je suis détective privée. Je m'appelle Stéphanie Dupont. J'enquête au sujet de son meurtre. Il est fort probable que Mélissa Quion ne soit pas la coupable...

Détective privée.

Elle a eu raison de choisir cette couverture. Si elle s'était présentée comme journaliste, cela aurait peut-être coïncé, étant donné que son mari a accusé à tort Thibault Carlier, l'un des serveurs de cet établissement.

— Euh, très bien..., répond José Garcia Font. Je peux vous parler d'elle. L'enquête aurait été bâclée, alors ? Enfin,

bon, ce n'est pas grave. Je... je veux dire que je suis un peu choqué mais je suis heureux de savoir que cette enquête est reprise et que je peux vous être utile.

*Il est nerveux, ça saute aux yeux, songe Stéphanie.  
Qu'est-ce que cela cache ?*

— Pourriez-vous me parler de la personne qu'était votre cheffe cuisinière ?

Il acquiesce.

— Jennyfer est... hum ! était un chef cuisinier calme, efficace et professionnel. La qualité de son travail était exceptionnelle. Elle cuisinait très bien, dans la propreté, l'efficacité et la rapidité. Elle adorait préparer les Boquerones en vinaigre... C'est à dire, en français, des anchois au vinaigre. Tous les clients étaient satisfaits de son travail.

Il secoue la tête et montre quelques tables inoccupées.

— *Joder* ! Maintenant que Jennyfer est décédée, une partie de ses habitués ne vient plus. Certes, la qualité de nos plats reste bonne mais elle est différente de la sienne...

— Et comment se comportait-elle avec ses collègues, avec vous ?

— Oh, elle était très respectueuse envers moi... Elle savait gérer sa cuisine et ses commis. Elle était toujours contente de venir travailler, même si ce n'était pas spécialement quelqu'un de joyeux. Ce que je veux dire c'est que je ne l'ai jamais vu traîner les pieds en arrivant... Elle ne parlait à personne de sa vie, ici. D'ailleurs, elle ne s'est liée d'amitié avec aucun membre de mon personnel. Il y a bien eu cette histoire avec notre serveur, Thibault Carlier. Il était tombé amoureux d'elle mais elle l'a éconduit. Ce qui ne lui avait pas plu. C'est pour cette raison que ce journaliste-là, ce Guillaume



Berthelak, a cru qu'il était le vrai coupable. J'espère que vous ne ferez pas la même erreur d'accuser un innocent.

Il n'attend pas sa réponse et continue :

— En tous les cas, nous concernant, suite à toute cette histoire, nous avons licencié ce serveur. Je n'apprécie pas les histoires sentimentales au travail. Cela nuit à la qualité du service. De plus, Thibault entachait la réputation de notre établissement.

Stéphanie se sent toujours aussi mal. Son mari et elle ont ruiné la vie d'une autre personne.

Elle se ressaisit. Elle a une enquête à mener !

— Êtes-vous vraiment sûr que vous ne savez rien d'autre sur Jennyfer ? insiste-t-elle.

L'autre la regarde d'un air dédaigneux.

— Je crains que non, Madame Dupont. Nous n'avons que des échanges professionnels. Je vous le répète, tout comme je l'ai dit à la police, Jennyfer était très secrète en ce qui concernait sa vie privée. En fait, ici, mon personnel comme moi-même, nous ne la connaissions pas tant que cela. Bon, je vais devoir vous laisser...

— Très bien, merci beaucoup. Votre aide me servira sûrement pour la suite de mon enquête, termine Stéphanie.

Le patron hausse les épaules puis s'apprête à lui tourner le dos pour retourner vers son personnel et ses clients.

— Une dernière question, toutefois, ajoute-t-elle sans prévenir. Que s'est-il passé entre l'actrice Mélissa Quion et Jennyfer, exactement ?

Cela est déjà dans le dossier de son mari mais elle a besoin de savoir si cette version n'a pas changé.

— Ah ! Si seulement elle n'était pas venue manger ici,

cette tueuse ! Car, pour moi, c'est bien elle la coupable. Il n'y a aucun doute là-dessus ! Bref. Voilà ce qu'il s'est passé, cette journée-là !

« Mélissa Quion arrive dans mon restaurant pour le repas du midi. L'un de mes serveurs s'occupe aussitôt d'elle. Elle commande une tortilla pas trop cuite et un verre de vin. Vingt minutes plus tard, une fois la tortilla prête, Madame est servie. Le problème, c'est que, pour elle, Jennyfer l'a trop cuite et n'a pas fait revenir assez les patates.

Quion repousse son assiette et ordonne au serveur de demander à la cuisinière de venir à la table. Et c'est là que ça part en *corones* et que le scandale commence. Mélissa Quion est complètement hystérique. « Ce soir, je viens chez toi et je te fais la peau ! » crie-t-elle. Ce à quoi, Jennyfer répond « OK, j'aimerais bien voir ça ! » Rendez-vous compte, menacer de tuer mon employée, comme ça, dans mon restaurant, en public ! *Joder* ! Rendez-vous compte de la folle que c'est ! Du coup, Jennyfer s'est énervée...

Il semble hésiter puis précise, abattu :

— Je ne l'avais jamais vue comme ça, avant. Je suis intervenu et je les ai séparées. J'ai renvoyé la pauvre Jennyfer dans les cuisines. Et j'ai mis dehors Mélissa Quion. Et vous savez ce qu'il s'est passé ensuite...

# **Toby Hastings**



## Chapitre 6

L'homme se trouve dans sa cuisine flambant neuve, pleine de douceurs et de bonne nourriture, avec ses trois enfants, un petit garçon de huit ans aux courts cheveux blonds et deux fillettes. L'une est blonde également et l'autre a de longs cheveux bruns. Toutes deux sont âgées de sept ans.

Les enfants sont assis à la table située au milieu de la pièce et attendent le petit déjeuner. L'homme est en train de leur préparer du chocolat chaud et du pain avec de la pâte à tartiner. De la pièce d'à côté leur parvient le bruit de la machine à laver qui tourne. Mais ils n'y prêtent pas attention. Ils lorgnent sur les tartines et respirent la bonne odeur du chocolat chaud. Ils ont très faim !

D'autant plus que l'homme a préparé un gâteau et que celui-ci est cuit. Heureux, le père le sort du four. C'est lui qui l'a préparé. Il se retourne et le montre à la fratrie.

— Regardez comme il est beau ! dit-il aux enfants.

Il est vraiment content de son gâteau. C'est la première fois qu'il le réussit. L'odeur de vanille qui s'en dégage le fait saliver ainsi que ses enfants.

— Quel beau gâteau ! s'exclame joyeusement la blondinette. Je veux en manger !

Le garçonnet se montre plus sceptique.

— Mmmh, j'espère qu'il est réussi cette fois, dit-il doucement.

L'homme le fusille aussitôt du regard.

— Euh... Waouh, papa, se rattrape aussitôt le petit garçon. Tu as fait un super gâteau ! J'ai hâte d'y goûter !

Le père retrouve le sourire et acquiesce.

— Bien, je préfère ça.

Puis il éclate de rire. Les enfants aussi. Ils rient entre eux et sont heureux mais quelque chose ne va pas comme d'habitude... La petite fille aux longs cheveux bruns ne s'amuse pas. Ses yeux bleu clair brillent de colère et ses joues commencent à rougir.

Le bruit du grille-pain retentit.

L'homme l'ignore et pose son gâteau au milieu de la table.

— Donnez-moi vos assiettes, les enfants !

Il coupe une belle part qu'il met dans celle de la blondinette en lui disant avec un grand sourire :

— Tiens, ma belle, prends-le et régale-toi. N'écoute pas cette méchante langue de vipère, je te promets que celui-là est réussi.

Elle le remercie poliment avec dans le regard de la tristesse.

Il l'ignore.

— À ton tour ! s'exclame-t-il en se tournant vers le garçonnet qui en sursaute de peur.

L'homme éclate de rire.

— Allons, allons. Tu me connais, maintenant. Tu sais que je ne vais pas te manger pour ce que tu as dit !

Et il lui tend également un bon morceau de gâteau.

Puis, son visage se ferme. Il prend l'assiette de la petite brune et lui met, dedans, la plus petite part de sa vie : celle-ci n'est pas plus épaisse qu'un pouce.

— Toi, déclare-t-il, glacial, tu es punie...

La fillette se lève et plante ses yeux bleu clair dans le regard de l'homme.

— Méchant ! l'insulte-t-elle. Tu n'es pas gentil ! Tu ne mérites pas de t'occuper d'enfants !

Elle serre les poings et les lèvres, puis ajoute :

— Je voudrais que tu sois mort !

Il lâche aussitôt l'assiette. Sans un mot, il prend l'enfant par l'oreille et la gifle. La jeune fille pleure et hurle.

— Sale petite peste, lui dit l'homme, je vais t'apprendre les bonnes manières, moi. Tu vas voir. Tu vas le regretter et tu vas souffrir, idiot !

\* \* \*

Manteau sur les épaules, écharpe au cou et bottes aux pieds, Toby est fin prêt pour à partir à la recherche de sa petite sœur. La veille, il a préparé des affiches pour les coller dans la rue avec une photo d'Iris, toute joyeuse, et un petit texte la décrivant. Bien sûr, il n'ira pas au lycée. Retrouver Iris est plus important que tout !

Il entame une longue marche, ses affiches dans une main et son scotch dans l'autre. Dans un décor tout blanc, ses pas craquent dans la neige qui est tombée cette nuit. Durant celle-ci, il a regardé les flocons descendre du ciel ne cessant de penser à Iris.

Elle aurait adoré se rendre dans le jardin pour jouer à la neige. Un sourire douloureux se dessine sur les lèvres de Toby.

Sa princesse l'aurait supplié de faire un bonhomme de neige. Bien sûr, il aurait craqué.

Une larme coule sur sa joue.

*Notre bonhomme aurait été magnifique...*

Puis, pour donner de la joie à tout le monde, ils auraient lancé une grande bataille de boules de neige avec les copains et les copines d'Iris ainsi qu'avec Benjamin.

Habité d'un profond sentiment de haine envers le ravisseur, Toby est déterminé à retrouver la petite fille. Un peu partout dans son sillage commencent à apparaître des affiches représentant le visage de sa sœur. À chaque personne qu'il croise, Toby demande si celle-ci n'aurait pas vu Iris. En vain.

Il explique aussi aux passants qu'il recherche une camionnette blanche et veut savoir s'ils n'en auraient pas vu une. Les gens ne savent pas quoi lui répondre. Des camionnettes blanches, on en voit partout.

Dès qu'il en aperçoit une rouler dans la rue, il court après. La plupart du temps, il ne la rattrape pas. Alors, il s'arrête, essoufflé, désespéré, tentant de discerner le conducteur, au cas où celui-ci aurait l'air de quelqu'un ayant quelque chose à cacher. Quand il parvient à rattraper une de ces camionnettes, il montre une photo de sa sœur à la personne derrière le volant et lui demande si elle ne l'aurait pas vue. Il se dit que si cette personne est le ravisseur, dans ce cas, elle réagira bizarrement. Malheureusement, cela ne donne rien. Quand il en découvre un de ces véhicules garé, il regarde tout autour ainsi qu'à travers les vitres à la recherche de quelque chose de suspect ou d'informations sur son propriétaire.

Les heures passent et Toby se décourage. Sa quête est au point mort. En plus, les passants ont raison. Il y a trop de camionnettes blanches. Il ne sait pas où donner de la tête et commence à perdre patience. Et puis, il ne sait même pas à quoi ressemble le kidnappeur. Tout cela est peine perdu !



Il se rend alors compte qu'il se trouve non loin de la boulangerie où travaille sa copine et non loin de laquelle a été enlevée sa sœur. Il interpelle une joggeuse. Celle-ci porte un survêtement de fitness noir et un gilet imperméable.

— Vous avez du courage de courir par ce temps ! lui dit-il en guise de préambule.

— Pffou, oui, lui répond-elle en s'arrêtant et en trotinant sur place. Merci. Tu sais, quand on a de la motivation, il n'y a rien qui peut nous arrêter.

Toby acquiesce. Il sait exactement ce que cela signifie.

— Que veux-tu, jeune homme ?

— Est-ce que vous auriez vu cette fillette ? demande-t-il en montrant l'une de ses dernières affiches. C'est ma sœur...

La joggeuse s'immobilise aussitôt et pâlit.

D'une voix tremblante, elle lui dit qu'elle faisait sa course à pied par ici le jour de l'enlèvement et qu'elle a vu le petit Louis être kidnappé.

— Désolée j'ai... je n'ai rien fait, je croyais que c'était un père avec son fils. Ta sœur, je ne l'ai pas vue. Elle avait peut-être déjà été enlevée. Mon Dieu, si j'avais su !

Toby monte en pression. Il a envie de s'énerver, elle aurait pu réagir ! Elle était seulement à un trottoir du crime !

Son poing se crispe autour de l'affiche.

Elle aurait pu appeler la police et empêcher tout ça !

Devant son air peu commode, la jeune femme recule.

— J'ai... j'ai prévenu la police dès que j'ai entendu l'appel à témoin, tu sais... Mais je m'en veux encore tellement !

La voyant ainsi démunie, l'adolescent s'apaise aussitôt.

Elle n'y est pour rien. Le ravisseur a tout fait pour tromper son monde !

— Vous pouvez m'aider, lui dit-il. À quoi ressemblait l'homme à la camionnette ?

Elle lui explique qu'il était habillé d'une veste de costard, de jeans ainsi que de baskets rouges et blanches. Il portait également un bonnet noir. Détail important : elle a vu dépasser de celui-ci des cheveux roux.

— Je l'ai dit à la police, mais la capitaine Mémo...

Toby ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase. Il la remercie et part à la recherche de cet homme roux.

— Merci, madame ! lui lance-t-il. Je vais pouvoir retrouver celui qui a kidnappé Iris et Louis.

Ce faisant, il se demande pourquoi la police n'a pas diffusé le portrait du ravisseur.

\* \* \*

Toby Hastings et sa classe sont en sport. Aujourd'hui, leur professeur, monsieur Boulette, compte organiser un match de handball. Lors de l'échauffement, l'adolescent aux cheveux blancs trottine à l'écart tandis que les autres élèves courent par groupe de quatre ou cinq. Leur salle est vieille. Les murs sont fissurés à certains endroits et la peinture s'écaille. Certains élèves papotent entre eux. L'enseignant donne parfois des instructions.

Quelques lycéens s'entraînent à se faire des passes ou font quelques dribbles. Les rebonds des ballons au sol résonnent dans la tête de Toby qui essaye de faire le vide en lui.

Il n'y parvient pas.

Ses recherches n'ont rien donné.

Il a ratissé les environs de la boulangerie, fouinant rue par rue et quartier par quartier, demandant aux passants s'ils

n'avaient pas vu un homme roux conduire une camionnette blanche. Les gens le regardaient bizarrement et se montraient hésitants. Ils ne savaient pas quoi lui dire. Certains lui ont répondu « Non, jeune homme, je n'ai rien vu » en donnant l'impression de s'en moquer un peu. Ou bien, ils ont continué leur chemin sans un mot.

Toby était en rage.

Il a râlé. Ces personnes n'éprouvent aucun intérêt pour ses problèmes ! Ce qui l'a rendu malheureux.

Pour autant, il n'a pas abandonné. Il a commencé à chercher un peu plus loin dans la ville. Mais, au bout de plusieurs heures, il en était toujours au même point.

Il est désespéré.

*Je ne la reverrai jamais plus...*, pense-t-il en ralentissant le rythme de sa course.

Il se sent très mal. Il a passé la nuit à se dire qu'Iris est gravement blessée ou qu'elle n'est plus en vie.

Chez lui, l'ambiance est au plus bas. Un silence lourd de tristesse plane dans la maison. Les rires de sa petite sœur ne raisonnent plus. Tous les soirs, l'adolescent retrouve sa mère et son père en train de pleurer dans la chambre d'Iris. Ils vont mal. Ils ne mangent quasiment plus – tout comme lui d'ailleurs – et se répètent sans cesse qu'ils sont de mauvais parents. Eux aussi, ils pensent ne plus jamais la revoir. Quant à Benjamin, il ne va pas bien du tout. Il est au bout de sa vie et pense au suicide.

Le malheur de ses parents et de son grand-frère rend Toby encore plus triste. C'est un véritable traumatisme de les voir ainsi. Son père et sa mère adoptifs qui l'énervaient tant ne sont plus les mêmes. Ce qui le déstabilise. Lui-même est détruit

à l'intérieur. Son cœur est brisé. Mais il ne le montre pas pour ne pas rendre sa famille plus malheureuse qu'elle ne l'est déjà. Il cache sa souffrance derrière un mur. Pas de larmes. Pas de moue. Il garde le visage fermé et les sourcils froncés.

Ses pensées se tournent vers Flavie Dujardin. Celle-ci a été très vite relâchée. Il n'y avait aucune preuve solide pour la garder en détention et l'accuser. De plus, au moment de l'enlèvement, elle avait un alibi : elle était à la bibliothèque où elle est restée jusqu'en début de soirée. Pour autant, les policiers ont eu des doutes. Durant sa garde-à-vue, Flavie s'en est pris aux enquêteurs qui l'interrogeaient. Ce qui a renforcé leur suspicion. Puis elle a eu un comportement agréable, ce qui n'a fait que conforter l'impression des enquêteurs. C'était comme si elle cherchait à les tromper...

Même si les médias n'ont pas donné son nom, les élèves ont très vite été au courant au lycée. Tout le monde s'intéresse à l'article qui est paru dans *Nord Infos*. On ne parle que de ça dans tout l'établissement et Flavie Dujardin se retrouve au cœur de l'attention.

Tout le monde la regarde de haut. Plus personne ne lui adresse la parole. Elle est seule et ses amis l'évitent car ils savent qu'elle a été mise en garde-à-vue. Sa réputation a été bien entachée.

« Quelle garce, s'en prendre comme ça à une gamine innocente ! », voilà ce qui se murmure sur son passage. Ou encore : « Si c'est elle, pourquoi est-ce qu'elle a fait ça au lieu de s'en prendre directement à Toby ? Ça ne se fait pas ! »

Toby est confus. Il n'aime pas ce qu'il arrive à Flavie parce qu'il sait ce que cela fait quand on reste tout seul et qu'on n'a pas d'amis. Toutefois, il ne prend pas sa défense.

Il songe à ce qu'a dit le père de son ex au journaliste qui l'interrogeait pour les informations télévisées du soir :

« Oui, notre fille était pleine de haine et de colère pour ce garçon, ce Toby. Et elle a dit des mots qui ont dépassé sa pensée. Mais, quand elle s'est rendu compte que cela prenait une grande ampleur, elle s'est excusée pour ses propos et a affirmé qu'elle n'avait rien fait à Iris et à Louis. Notre fille n'y est pour rien dans leur disparition. Elle serait incapable de telles choses !

Il est d'accord avec lui.

*Ça ne peut pas être elle*, se dit-il pour la énième fois.

Bien sûr, Flavie est une sacrée peste.

Il se souvient de ce dont a parlé le journal : cette fameuse fois où elle a harcelé le garçon qui le harcelait, lui. Tous les deux n'étaient déjà plus ensemble. Cette peste de Flavie s'était comportée de cette manière comme pour reconquérir son cœur, alors qu'elle s'était mise avec lui seulement pour se moquer. D'après lui, elle n'avait plus vraiment de sentiments pour lui et son attitude n'était, certainement, qu'un stupide pari entre potes.

De quoi, peut-être, se poser des questions sur son état d'esprit. À un moment donné, Toby a pensé à aller l'interroger mais il ne l'a pas fait. Il ne voulait pas la voir car elle lui a fait trop de mal. De toute manière, il n'a plus envie d'avoir affaire à elle. Et puis, il sait qu'elle ne s'en serait jamais prise à Iris.

Lui aussi est devenu le centre d'attention de tout le lycée. On vient le voir pour le réconforter et même s'excuser pour les insultes qu'on lui a dites. D'après lui, ils s'en foutent de savoir comment il va. Ce qu'ils veulent, c'est savoir s'il a des informations sur l'enlèvement de sa sœur ou s'il connaît la

personne qui a fait ça. Alors, il ne leur prête aucune attention quand ils viennent lui parler et s'éloigne sans un mot. Il ne veut qu'une seule chose : que toute cette histoire se finisse et que sa Princesse soit retrouvée. Mais peut-il compter sur la police ? Il en doute. Pour lui, les enquêteurs ne sont que des incapables.

Des rires viennent interrompre le cours de ses réflexions.

L'adolescent aux cheveux blancs sent alors des regards peser sur lui.

*Bien entendu, il y a toujours des imbéciles pour continuer de se moquer de lui !*

Il serre les lèvres et essaye de penser à autre chose.

Il songe à Manon.

Le lendemain de la disparition d'Iris, le soir, elle l'a appelé, catastrophée.

À côté des cours, sa petite amie travaille. Ce petit boulot lui sert à avoir de l'argent de poche. De plus, elle épargne. Elle aimerait pouvoir louer un petit appartement pour vivre avec Toby dès qu'ils seront majeurs. Un studio proche de l'université où elle poursuivra ses études après le Bac.

L'adolescent ne dit pas non, il aimerait bien habiter avec elle. Comme ça, il vivra loin de ses parents adoptifs et de leurs règles insupportables.

Il soupire.

Faut-il encore que leur couple ait un avenir.

Manon bosse à la boulangerie de Marie-Thérèse Dubois, celle devant laquelle Iris a disparu. Toby n'avait pas fait le rapprochement. Quant à Manon, elle l'a appris aux informations. Ce jour-là, comme elle n'avait pas cours l'après-midi, elle était de service. Elle a alors réalisé qu'Iris avait été

enlevée pas très loin d'elle sans qu'elle ne s'en rende compte.

Manon s'est sentie coupable.

Si elle avait vu la scène, elle aurait pu la sauver ainsi que le petit Louis.

Oui, elle aurait pu empêcher cela !

En pleurs, elle l'a annoncé à Toby, tout en ne cessant de se moucher.

Leur discussion s'est terminée par les sanglots de l'adolescente. Toby l'a réconfortée. Il lui a dit qu'elle n'y pouvait rien. Ce qu'il ne pensait pas. Tout au fond de lui, il était en colère contre elle. Il estime que sa petite amie aurait dû voir Iris se faire enlever.

Quand Manon a insisté, Toby n'a pas réussi à retenir sa colère. Il lui a balancé sèchement « Je ne veux plus en parler, lâche-moi ! » Depuis, il l'évite. Tout comme il évite Hugo. Hugo qui préfère laisser les policiers enquêter. Hugo qui lui a dit qu'ils retrouveront sans problème Iris !

*Ces incapables, rumine Toby. Ils ne chercheront pas longtemps, j'en suis sûr. Ils ne pensent qu'à leur petite personne !*

Hugo leur ressemble. Lui aussi, il ne se soucie pas d'Iris ! L'adolescent se force à se calmer.

Il sait qu'il est injuste envers son ami. Que celui-ci craint pour sa sécurité car l'homme qui a enlevé sa sœur est quelqu'un de dangereux. Mais comme Hugo ne veut pas l'aider, alors, cela l'énerve. Voilà pourquoi Toby l'évite. S'il le croise, il a peur de lui hurler dessus et, ensuite, de se retrouver seul.

Les rires perturbateurs résonnent à nouveau.

Il tourne la tête et aperçoit, au milieu de la salle, leur professeur de sport qui regarde par terre. L'air vide, triste,

visiblement inquiet, il mange ses ongles.

*Il a des problèmes...*, comprend Toby.

— Bon appétit, Monsieur ! se moque-t-on alors. Vous devez être à court de boulettes !

Le groupe d'élèves responsable de cette vacherie ricane.

Monsieur Boulette redresse la tête. Confus, il met ses mains dans ses poches. Un papier en tombe alors. Le professeur se baisse pour le ramasser. Au moment où il se met à genoux, son jogging descend et certains de ses élèves, dont Toby, voient son caleçon. Ils mettent tous à rire sauf l'adolescent aux cheveux blancs. Gêné pour son enseignant, la colère commence à l'envahir.

Ils se prennent pour qui ces imbéciles qui se moquent de leur enseignant !

— Oh, la boulette ! s'exclame un élève, faussement embêté.

Il s'agit d'un garçon plutôt mince, les cheveux noirs plaqués sur son crâne, le genre premier de la classe. Ce qui, en vérité, n'est pas son cas. Sous son allure d'élève gentil, c'est un mec méchant. Une vraie peste qui se moque de tout, surtout quand il est avec ses copains.

Ses camarades avec qui il court se mettent tous à rire. Les autres élèves sont un peu gênés pour leur professeur mais ils ont envie de rigoler. Cela se voit sur leur visage.

Ne comprenant pas ce qu'il se passe, Monsieur Boulette se redresse et hausse la voix :

— Ça suffit ce carnage ! Que se passe-t-il ?

— Votre pantalon est trop petit pour votre poids !  
réplique, avec un rire très exagéré, une jeune fille brune au visage couvert de maquillage.



Tous les élèves explosent de rire.

Un sentiment de honte semble percuter l'enseignant. Il a perdu toute autorité sur ses élèves.

— Arrêtez de vous moquer ! intervient Toby. Sérieux quoi ! Votre vie est tellement nulle que vous n'avez que ça à faire, ruiner celle des autres ? Mais fermez-la ! Vous ne vous rendez pas compte de ce que cela fait d'être humilié !

L'élève aux cheveux noirs réplique aussitôt :

— Mais qu'est-ce qu'il veut lui ! Toi aussi tu portes un caleçon avec des petits canards ?

Ce qui déclenche un nouvel amusement général. Agacé par toutes les humiliations subies durant toutes ces années, Toby se précipite vers le garçon et déverse sa haine sur lui à coups de poing.

Michel Boulette les sépare.

Suite à cette bagarre l'élève aux cheveux noirs se retrouve avec un mot dans son carnet. Ce mot destiné à ses parents explique qu'il se moque de son professeur et de ses camarades. Il y est fait également mention de sa bagarre. Bien sûr, il sera collé.

Quant à Toby, le professeur de sport ne l'a pas sanctionné, il a pris sa défense. Il l'a remercié avant de lui dire qu'il avait eu raison de frapper son camarade malpoli mais qu'il n'en avait pas le droit. Bien sûr, tout cela resterait entre eux. L'adolescent ne s'est pas montré très satisfait de cette décision, cela ne va pas manquer de provoquer de la jalousie.



**Toby Hastings**  
**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 7

Dans une rue du centre-ville de Lille, une petite fille perdue marche lentement, la tête baissée. Ses cheveux sont détachés et sales. De nombreuses pellicules semblent les recouvrir. Elle porte un pull rose avec des traces noires dessus. Son pantalon est déchiré au niveau du genou droit et ses baskets prennent l'eau quand elle marche dans une flaque.

La météo n'a pas été au rendez-vous ce matin. Il était prévu du beau temps mais il a plu sur Lille. Beaucoup. De grandes flaques d'eau se sont formées sur la chaussée et sur le trottoir. De légers rayons de soleil traversent les épais nuages noirs restant de la dernière averse et éclairent la rue. Celle-ci est une artère passante qui ne semble jamais calme ou tranquille. Il y a beaucoup de bruit et d'agitation. Aujourd'hui, l'ambiance est froide, là, où, d'habitude, règne une certaine gaieté. Personne ne se parle.

Les passants marchent, pressés, sans remarquer la fillette. Tête toujours basse, celle-ci s'arrête et s'assoit sur un banc situé devant un grand magasin, juste à côté d'un petit arbre. Elle relève la tête et, à travers les cheveux sales qui lui tombent sur le visage, regarde la route. Il y passe beaucoup de voitures et quelques motos.

Puis ses yeux s'attardent sur un monument, pas très loin, et sur une bouche de métro, un peu plus près. Son nez se plisse en sentant des bonnes comme des mauvaises odeurs.

Les gens, qui sortent d'un magasin portant le nom de *La*

*Colline Café*, ne prêtent pas attention à elle. Ils semblent ne pas la voir. Ceux qui la remarquent la regardent d'un air inquiet mais ne s'approchent pas d'elle, comme s'ils craignaient d'attraper des maladies ou des poux en l'approchant.

Elle se passe une main crasseuse et tremblante sur les tempes. Puis baille.

Elle est tellement fatiguée. Elle a si mal au crâne. Elle se frotte les yeux.

Le vent vole dans ses cheveux et les soulève. Les lèvres de la fillette sont gercées. Son nez est rouge. Des hématomes violacés lui couvrent les joues et le front.

L'enfant fronce les sourcils comme si elle essayait de comprendre ce qu'il se passe. Elle regarde ses vêtements, son corps – ses bras, ses jambes – et les gens autour et devant elle. Elle écoute le bruit des voitures et des grands camions de livraison. Elle se tourne vers le magasin. Elle observe la petite fille seule et fatiguée qu'elle voit dans la vitrine. Elle comprend que c'est son reflet.

Sa bouche s'ouvre sur une drôle de question silencieuse : C'est moi ?

Puis son attention est attirée par une odeur de pains au chocolat qui flotte jusqu'à ses petites narines. Elle passe une langue avide sur ses lèvres sèches. Elle salive de plaisir et repère une boulangerie appelée *Pain Doré*. Une dame en sort et se dirige dans sa direction. À la hauteur du banc où l'enfant est assise, elle manque de tomber. L'une des viennoiseries qu'elle a achetée s'échappe de son sachet en papier et se retrouve sur le trottoir. La dame ne s'en aperçoit pas et continue son chemin.

La fillette se lève et s'approche du petit pain au chocolat pour le récupérer. Elle marche tout doucement. Ses yeux d'un

bleu très clair regardent partout comme si c'était un piège. Comme si la viennoiserie avait été empoisonnée.

D'une main rapide, elle attrape la nourriture et retourne à sa place pour la dévorer.

Au moment où elle le termine, une femme aux cheveux blonds s'approche d'elle. Cette dame ne semble pas sûre de ce qu'elle fait mais elle a un sourire très accueillant.

— Est-ce que ça va, ma petite ? lui demande-t-elle doucement.

— Oui, très bien, lui répond la fillette d'un air absent. Je veux juste rester seule. Ne vous inquiétez pas...

— Où sont tes parents ? insiste la femme en écartant les cheveux de l'enfant.

Elle s'immobilise.

— Eh, mais je te reconnais. Tu es la fillette qui a disparu ! Tu es Iris Hastings !

\* \* \*

*La Bassée – à l'est de Lille*

*Le lendemain, 22 h 38*

La soirée tant attendue par Guillaume Berthelak a lieu, chez Simon, l'un de ses amis, et son épouse, Rachel. Leur maison se situe à côté du stade. Il s'agit d'une belle habitation avec un balcon et un très grand jardin. Nathan et Lisa sont chez leur grand-mère – la maman de Stéphanie – car il s'agit d'une soirée entre adultes. Il y aura de l'alcool et de la fumée de tabac, ce qui n'est pas bon pour les enfants.

Sont présents également Axel et Enzo. Axel, Enzo, Simon et Guillaume se connaissent depuis l'enfance. En effet,

leurs parents se fréquentaient souvent, ce qui a créé des liens d'amitié entre eux. Ils sont comme des frères. Dès leur plus jeune âge, ils sortaient tout le temps à quatre. Les uns comme les autres défendaient celui qui rencontrait un problème. Personne ne pouvait les séparer même pas une fille. La vie, les études et leur travail leur ont fait prendre des chemins différents. Pour autant, ils se voient régulièrement.

Ils se donnent rendez-vous deux fois par semaine à la salle de sport et vont regarder les matchs du L.O.S.C.. La dernière fois, Lille a joué contre le P.S.G. et a gagné, bien sûr.

Continuer de se fréquenter ainsi est important car leur amitié dure depuis toujours et ils ne veulent pas que cela s'arrête. Bien sûr, selon les obligations des uns et des autres, ils ne sont pas toujours réunis dans ces moments-là. Aujourd'hui, c'est l'occasion pour eux de se voir tous ensemble et pouvoir passer une bonne soirée avec les compagnes également.

Guillaume raconte souvent à Stéphanie les bêtises qu'il faisait avec ses trois copains quand ils étaient enfants puis adolescents... Ils allaient se baigner dans la fontaine de leur collège, ils lançaient des pétards en classe, faisaient des batailles d'eau énormes dans la cantine. Les soirs d'Halloween, ils s'amusaient à effrayer les enfants de leur quartier.

Le salon où les quatre couples sont réunis est une pièce colorée aux meubles en chêne très anciens. La maison appartenait aux grands-parents de Simon, Yves et Françoise. Ceux-ci sont décédés et Simon voulait garder leurs meubles. L'odeur de bois ancien flotte agréablement dans la pièce parfois couverte par l'odeur de la viande en train de cuire dans la cuisine. Les quatre hommes se trouvent sur le canapé en train de jouer à *FAFI-Foot 2019* tandis que leurs compagnes



sont en train de parler entre elles. L'ambiance est chaleureuse. Tout le monde discute et rigole. Les garçons crient quand ils marquent un but et les filles débattent en s'amusant. Elles ont parlé de leur enfance, ainsi que du chien d'Enzo et des trois chats de Simon. Deux de ces chats s'amusent, ensemble, près du radiateur, avec un élastique qu'a fait tomber Rachel. Le troisième, un peu plus fainéant, dort sur le canapé.

Seule, Stéphanie est distraite, elle pense à son enquête et regarde régulièrement son mari jouer.

C'est très tendu entre eux.

Guillaume lui fait toujours la tête.

Ils sont arrivés en retard à cause de son enquête. Elle n'a pas vu l'heure. Elle était partie marcher dans le parc situé à deux minutes de chez eux pour s'aérer l'esprit et pouvoir, au calme, établir des hypothèses. Plongée dans ses pensées et dans ses questionnements, elle n'a pas vu le temps passer. Et encore moins son téléphone sonner. Guillaume l'a attendue pendant une demi-heure. Elle était vraiment désolée. Quant à lui, il était très en colère. Furieux, il lui a même reproché d'avoir repris son enquête. Fortement embarrassée, ne voulant pas aggraver la dispute, Stéphanie s'est excusée. Cela a calmé la situation mais elle s'en veut encore beaucoup. Elle est très triste. Elle aurait dû être à l'heure ! Cette soirée est très importante pour son mari.

— Tu as des problèmes, ma chérie ? lui demande alors Eva, la femme d'Axel, qui sent bien que quelque chose ne va pas.

— Il y a quelques jours de cela, j'ai reçu un message anonyme qui m'a chamboulée, explique Stéphanie. Il était adressé à Guillaume et lui demandait de reprendre son enquête

car Mélissa Quion serait bien innocente. J'ai décidé de m'en charger à sa place.

Eva et les deux autres femmes sont surprises. Toutes les trois savent ce qu'il en a coûté à Guillaume.

— Mais pourquoi as-tu fait ça ?

— Parce que c'était important, pour mon amie...

Elle jette un œil vers Guillaume.

— Mais, maintenant, c'est devenu... compliqué.

— À ce propos, intervient Angélique, la femme d'Enzo, j'ai vu aux infos que l'un des deux enfants disparus a été retrouvé, la petite fille.

— Et l'autre enfant ? demande Eva.

Angélique baisse les yeux, émue.

— Espérons qu'il va bien. Sa mère doit être effondrée, la pauvre... Son corps n'a pas été retrouvé. Donc, il reste de l'espoir.

La femme d'Enzo se tourne vers Stéphanie.

— Il y a peut-être un lien avec ton enquête ?

— Dans ce cas, explique Eva, tu aurais une deuxième personne accusée à tort. Puisque qu'une lycéenne de dix-sept ans aurait été arrêtée.

— Ce n'est pas cette adolescente, corrige Angélique. Elle a été relâchée tout de suite après son arrestation. Il n'y avait pas vraiment de preuves contre elle.

— En tous les cas, ajoute Eva, arrêter le coupable permettrait de l'innocenter aux yeux de l'opinion publique.

Angélique et Rachel acquiescent. Les dégâts provoqués par l'opinion publique sont terribles. Celle-ci peut blesser les gens, détruire des amitiés ou une réputation.

— Tu en dis quoi, Stéphanie ? demande Angélique.

Silencieuse jusque-là, l'enquêtrice lui répond, assez embêtée :

— Je ne sais pas vraiment quoi en penser.

— Pourquoi ? veut savoir Angélique.

— Je ne sais pas... Je n'y crois pas trop... Mais j'y réfléchirai...

— En tous cas, leur dit Rachel, la compagne de Simon, depuis leur disparition, je ne laisse plus mes enfants sortir seuls dans la rue... Je ne supporterais pas qu'ils soient enlevés !

— D'autant que ce petit garçon et la fillette ne seraient pas les seuls à avoir disparu, ajoute Eva. À la télévision, ils ont dit d'être prudents.

Angélique secoue la tête :

— La petite doit être traumatisée après tout ça !

— Il faudrait aussi s'inquiéter pour la mère de Louis, ajoute Eva. Elle aussi doit être au plus mal.

— C'est vrai, approuvent les jeunes femmes.

Stéphanie n'écoute plus, elle pense à son enquête.

Elle tourne et retourne sans cesse cette idée de fête organisée par ce Yoni Lefebvre.

*L'avantage, songe-t-elle, c'est que ça fait du bruit. La musique est super forte, les gens chantent et dansent. Donc, les autres voisins, ceux qui ne sont pas venus, n'entendent que ça et pas les cris de Jennyfer...*

Ses yeux s'écarquillent.

*Et si le meurtrier savait que tout ce boucan couvrirait son meurtre ? Et s'il savait que Jennyfer n'irait pas à cette fête !*

Elle se tétanise.

*Et si cette fête avait été organisée juste pour que*

*personne n'entende ce qu'il se passe et qu'on ne puisse pas appeler la police ?*

Elle doit à tout prix interroger ce Yoni Lefebvre !

\* \* \*

Iris Hastings avait besoin de soins. Elle était déshydratée et affamée. Ses hématomes ont été soignés. D'après le médecin, elle a été frappée et ce n'était pas les premiers coups qu'elle avait reçus. Accompagnée des parents – prévenus aussitôt après que la fillette a été retrouvée – et d'un psychologue, la capitaine Mémo a interrogé la fillette. Malheureusement, celle-ci n'a aucun souvenir de ce qu'il lui est arrivé. Elle a perdu la mémoire. Un choc traumatique dû aux événements mais aussi aux coups subis d'après le spécialiste. Heureusement, elle se souvient des membres de sa famille.

Lors des retrouvailles, Monsieur et Madame Hastings ont couru vers elle en pleurant. Ils l'ont serrée dans leurs bras. La voix brouillée par les sanglots, sa mère lui a dit et répété combien elle était désolée.

En larmes également, son père lui a demandé :

— Ma fille ? Est-ce que tu vas bien ?

— Oui, je vais bien, leur a répondu Iris avant de pleurer, à son tour, sous la pression de toute cette histoire.

Elle était heureuse et soulagée de retrouver sa famille, même si, toutefois, elle ne comprenait pas trop ce qui se passait car tout était flou dans sa tête.

En retrait pour laisser passer d'abord ses parents, Benjamin s'est avancé vers sa sœur pour lui faire un câlin.

Toby, lui, était sidéré. Bouche bée, il n'a pas réagi pas tout de suite, comme s'il ne croyait pas ce qu'il voyait. Puis,

tout à coup, il a rejoint sa famille et a pris Iris dans ses bras. Pleurant à chaudes larmes comme tout le monde, il l'a serrée très fort contre lui.

Puis la colère est montée d'un coup.

Fou de rage, il s'est dit qu'il devait retrouver le ravisseur pour le défoncer !

Malgré le désir de recommencer une vie de famille comme avant, tout semble confus chez les Hastings. Alain et Tatiana s'inquiètent sans cesse pour leurs enfants, la peur que cela ne recommence les hante. Ils en cauchemardent la nuit. La fillette a reçu un téléphone portable pour sa sécurité et, évidemment, elle est constamment accompagnée pour aller à l'école. Toby peut désormais prendre son téléphone au lycée.

— C'est mieux pour toi, a justifié sa mère, si tu as un problème tu peux nous appeler ton père ou moi. Tu peux également téléphoner à la police.

Ce qui a exaspéré un peu l'adolescent.

*Tsss, a-t-il pensé. Il a fallu ce malheur pour qu'elle m'autorise à le prendre !*

Bien sûr, il a gardé cette réflexion pour lui, ne voulant pas faire de mal à Tatiana.

Iris a des rendez-vous réguliers chez le psychologue qui l'aide à surmonter cette épreuve.

À l'école, cela se passe assez mal. Elle est nerveuse, elle n'écoute pas sa maîtresse et, dans la cour de récréation, elle se cache avec Marie, sa meilleure copine, car trop d'enfants lui posent des questions.

La famille Demare, elle, est toujours très inquiète : leur petit Louis n'est toujours pas rentré.

Alain et Tatiana Hastings sont tristes pour eux. Ils

prennent conscience de leur propre attitude quand Iris n'avait pas été retrouvée. Ils se disent qu'ils ont eu de la chance, ce qui les fait se sentir coupables.

De leur côté, la capitaine Mémo et son équipe s'interrogent. Pourquoi la petite Hastings marchait-elle libre dans la rue ? Pourquoi Louis Demare est-il toujours introuvable ? Ils se demandent d'abord s'il n'y aurait pas plusieurs ravisseurs avant de se dire qu'Iris s'est peut-être évadée.

\* \* \*

Monsieur et Madame Demare attendent nerveusement dans la ruelle sombre d'un quartier assez triste.

Lui est habillé d'un costume noir. Elle, d'une robe et d'un tailleur, noirs également.

Chauve, petit avec de la barbe et âgé d'une quarantaine d'années, François Demare n'a l'air pas très gentil. Derrière ses lunettes, ses yeux bleus balancent des éclairs.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? maugrée-t-il.

Il a l'air vraiment énervé.

L'homme qui les a contactés leur a donné rendez-vous là, sauf qu'il a du retard !

Maggy Demare, elle, a trente-six ans. Grande aux cheveux blonds, elle a l'air d'une femme très gentille. Impatiente, les yeux rougis d'avoir passé des nuits et des journées à pleurer, elle ne cesse de répéter :

— J'espère qu'il va le retrouver. J'espère que notre petit Louis n'est pas mort.

— Rassurez-vous, déclare une voix très grave, vous n'avez plus à m'attendre !

Un homme sort de l'ombre. Plutôt grand et maigre, il porte un imperméable, un chapeau mou et des lunettes de soleil. Les parents du petit Louis échangent un regard agacé.

— Bon, je suis William Lawk, se présente l'inconnu en imperméable. Comme je vous l'ai promis au téléphone, je vais retrouver votre fils. Attention, je vous préviens, au vu de votre dossier, le prix pourrait grimper facilement !

William Lawk est détective privé. Il les a appelés après l'annonce de la découverte d'Iris Hastings.

Pour lui, la police pédale dans la semoule et il est leur seul recours. Désespérés, les parents de Louis Demare ont accepté de le rencontrer et il leur a donné rendez-vous dans cette ruelle.

— L'argent n'est pas un problème, on veut juste retrouver notre fils ! lui dit Maggy Demare, très émue.

— Bien, c'est parfait. Voici mes coordonnées au cas où.

Il leur tend un papier sur lequel a été écrit rapidement un email : [W.Lawk@orange.fr](mailto:W.Lawk@orange.fr). Puis il poursuit :

— Dites-moi comment il a disparu.

— Eh bien, il rentrait à la maison après l'école, explique François Demare, agacé. Nous vous l'avons déjà expliqué...

— Oui, oui, nous nous en souvenons fort bien, réplique le détective avant de se corriger : Je veux dire, je m'en souviens fort bien. Bref ! Ce n'est jamais inutile de répéter les choses. Il rentrait seul ?

Les parents du petit Louis échangent un nouveau regard malheureux.

— Oui... Nous n'habitons pas très loin..., répond Madame Demare. Mais le jour de l'enlèvement, il... il ne rentrait pas par la maison, il se rendait directement au foot. Son

entraîneur m'a appelé et m'a dit qu'il n'était pas là. J'ai tout de suite su que ça n'allait pas. J'ai prévenu mon mari et nous sommes partis à sa recherche, mais en vain...

Le détective réfléchit.

— J'espère que nous allons le retrouver..., marmonne-t-il.

Il se tourne vers les deux parents.

— Bon, je vais commencer par l'entraîneur, on se revoit quand j'ai du nouveau !

Et il disparaît dans l'ombre de la ruelle.



**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 8

Le lendemain de sa soirée avec les amis de son mari, Stéphanie a donc décidé de rencontrer pour de bon ce Yoni Lefebvre. Il cache des informations, ce qui fait de lui un suspect potentiel.

L'enquêtrice s'imagine ce qui aurait pu se passer pendant cette fête, à laquelle n'a pas participé Jennyfer Puyol, et qui aurait pu entraîner le meurtre de cette dernière. Peut-être Jennyfer est-elle allée le voir car la musique était trop forte et l'a-t-elle menacé d'appeler la police pour tapage nocturne ? Suite à cela, il l'aurait raccompagnée chez elle où il l'aurait tuée...

*Ça pourrait être ça....*, se dit-elle même si elle pense que ce n'est pas aussi simple.

Le meurtre de Jennyfer Puyol cache, à son avis, quelque chose de plus complexe.

Sa rencontre avec le jeune homme a lieu à 13 h 30 dans le café pas loin de chez lui. Elle a choisi un endroit public car sonner directement chez lui n'était pas une bonne idée. Si c'est un meurtrier, il pourrait la piéger et la tuer. Et puis, s'il dit quelque chose d'important ou qu'il tente de lever la main sur elle, il y aura des témoins qui l'entendront ou le verront faire.

Au téléphone, elle s'est présentée comme journaliste et lui a expliqué qu'elle posait des questions à toute personne proche de Jennyfer Puyol. Elle a ajouté qu'il pouvait l'aider pour une enquête. Ce à quoi, très tendu, Yoni Lefebvre a

répondu qu'il avait déjà été cuisiné par les flics et qu'il leur avait déjà tout dit. Il était prêt à raccrocher. Alors, elle lui a expliqué qu'elle avait des doutes sur son innocence, qu'elle le soupçonnait dans l'affaire du meurtre de Jennyfer et que s'il ne venait pas, elle contacterait la police.

Son interlocuteur a laissé passer un blanc durant lequel Stéphanie a compris qu'il pesait le pour et le contre.

— O... OK d'ac', je... je viens, a-t-il fini par accepter en bégayant, pris au piège. Mais, j'vous... j'vous pré... préviens, j'ai rien avoir avec ce meurtre. Vous... vous n'avez pas intérêt à m'accuser dans votre article !

*Il est apeuré...*, a-t-elle aussitôt compris. *Il pense que je le crois coupable...*

Yoni est un jeune homme de 22 ans. Stéphanie a consulté son profil *Facebook*. Celui-ci indique son âge mais aussi qu'il aime faire de l'équitation. D'ailleurs, c'est son domaine. Il travaille comme palefrenier dans une écurie à Villeneuve d'Ascq. Il était déjà dans le café attendant Stéphanie qui était en retard, car, comble de malchance, sa voiture ne démarrait pas. En arrivant, l'enquêtrice l'a observé quelques instants à travers la vitre du café.

Châtain clair de cheveux, Yoni porte une veste en cuir avec des piques, des jeans noirs craqués et des bottes. Sa veste ouvre sur un t-shirt sur lequel est dessinée une moto dont le conducteur tient une pioche. Autour de son cou, il arbore crânement une chaîne avec un cadenas.

Il était en train de jouer à son téléphone. Régulièrement, il levait la tête vers l'entrée du café pour voir si elle arrivait. Sur son visage, Stéphanie pouvait lire clairement qu'il se demandait ce qu'elle faisait et si elle lui avait posé un lapin.

*Finally, il n'est pas si apeuré que ça et m'attend avec impatience, s'est-elle dit, certaine qu'il a bien quelque chose à se reprocher.*

En la voyant pénétrer dans la salle, Yoni Lefebvre a aussitôt rangé son portable en évitant son regard. Ils se sont salués puis elle s'est assise.

Stéphanie sourit de ce tête-à-tête. À présent, son suspect se tient là devant elle, visiblement stressé.

*Il est prêt à avouer, comprend-elle.*

Elle entame la discussion.

— Je veux savoir ce qu'il s'est passé au moment du meurtre de votre voisine d'étage et je vous préviens : je sais reconnaître les menteurs, tout comme je sais que vous n'avez pas tout dit aux enquêteurs de la police judiciaire !

Yoni Lefebvre blêmit. Il hésite puis il se met à table, devant le regard dur et sans pitié que se compose Stéphanie.

— J'avais organisé une fête entre voisins, commence-t-il avant de se taire pour chercher ses mots.

En face de lui, Stéphanie attend la suite, très curieuse de savoir l'histoire en espérant qu'elle l'a assez effrayé comme ça et qu'il va bien lui raconter la vérité.

— Pendant la soirée, j'ai vu quelqu'un qui grimpeait au mur, dehors. Mais je n'étais pas vraiment sûr. Rendez-vous compte, quelqu'un qui monte le long de la façade d'un immeuble ! C'est quand même *chelou* ! Et puis, je n'étais pas moi-même. Il faut dire que j'avais trop picolé. En plus... euh... un pote avait ramené du cana... hum... des substances illicites. Mais je n'ai rien à voir là-dedans, hein ! Et, sans faire exprès, bah, j'ai dû en prendre ! Mais sans faire exprès ! Il ne faudra pas en parler à la police ou dans votre article, d'accord ?

Stéphanie ne serait pas étonnée que ce soit lui qui fournissait ces substances illicites.

*Je mettrais ma main à couper qu'il en cultive chez lui,* songe-t-elle en acquiesçant pour qu'il continue de parler.

— Bref, alcool plus drogue, ça aide pas à y voir clair. Je n'ai parlé à personne de ce que j'avais vu, sinon, on se serait fichu de moi. Un peu après, je suis sorti de mon appartement pour prendre l'air. J'avais mal au crâne. Alors, j'ai entendu des cris chez Jennyfer. La porte était entrouverte. Alors, je me suis approché. Il y avait deux gars qui parlaient. Ça m'a étonné parce qu'elle ne recevait jamais personne. Alors, deux gars, j'ai vraiment trouvé ça *chelou* ! J'étais curieux. J'ai poussé la porte, et, au bout du couloir, j'ai vu deux ombres qui se tenaient devant Jennyfer. Elle était assise sur le sol. L'une des ombres a sorti un couteau. Là, j'ai vraiment flippé. Puis, c'est comme si ma vision s'était adaptée et j'ai vu que le gars au couteau portait un pantalon blanc avec des taches rouges. Je me suis dit que c'était un style. Il a alors sorti un sac plastique de sa poche et, sans comprendre comment, j'ai deviné que ces taches rouges, c'était du sang. Jennyfer a encore crié et il lui a enfoncé le sac en plastique dans la bouche en rigolant.

Il s'interrompt pour déglutir, en sueur.

— Et qu'avez-vous fait ? veut savoir Stéphanie.

— Je... Je suis parti. Je croyais que j'halluciniais. Que l'alcool et la drogue me jouaient des tours. Plus tard, quand j'ai appris le meurtre de ma voisine d'étage, j'ai compris que ce n'était pas le cas. J'ai rien dit aux flics car j'avais peur qu'ils m'arrêtent pour trafic de stupéfiants. S'il vous plaît, ne leur dites rien sinon je serai dans le pétrin !

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais rien leur dire. Sauf

si j'apprends que vous m'avez menti, alors, là, ça bardera !

La rage monte en elle. « Deux gars », ce qui signifierait que Mélissa est hors de cause ! Les enquêteurs sont passés à côté de ces éléments et son amie est en prison parce que Yoni Lefebvre n'a pensé qu'à sa petite personne !

— Euh, je dois y aller... Je peux ? lui demande Yoni Lefebvre.

— Je vous laisse repartir, accepte-t-elle avant de lui répéter : En revanche, si j'apprends que tout ce que vous m'avez dit était faux, là, ça va mal se passer !

Stéphanie quitte à son tour le café.

Une fois seule, dans la rue d'en face, elle réfléchit.

Yoni Lefebvre l'ai aidée, donc, elle ne trahira pas sa parole. Du moins pour l'instant. En effet, à la fin de toute cette histoire, son témoignage sera important pour la police et pour innocenter Mélissa.

Ce jeune homme n'a pas l'air méchant. Dans un autre contexte, ce serait même quelqu'un d'agréable. Elle pense qu'il était sincère, même si elle doute un peu de ses propos. La personne qui grimpe à la façade de son immeuble est clairement une hallucination de sa part. En revanche, les deux gars qui parlaient...

Malgré la colère qu'elle ressent encore, Stéphanie est contente, elle avance dans son enquête.





## Chapitre 9



C'est la nuit, l'homme se trouve dans une rue très étroite devant la maison d'un vieil ami mort depuis longtemps. C'est une ancienne habitation, les fenêtres sont brisées, la porte ne peut plus s'ouvrir. Celle-ci a été condamnée – comme les fenêtres – par des grilles de métal. Un slogan peint sur sa façade proclame :

« Nous Devons Apprendre À Vivre Ensemble  
Comme Des Frères  
Sinon Nous Allons MOURIR TOUS Ensemble  
Comme DES Idiots. »

L'inconnu se tient très droit, la tête baissée. D'un geste tremblotant, il remonte ses petites lunettes rondes aux verres fumés. Il n'aime pas ce qui l'entoure. Pire, il s'en méfie comme de la peste ! Pour lui, l'ambiance qui règne dans cet endroit est mauvaise : la maison et la rue sont plongées dans l'obscurité. Il n'y a pas de lampadaires et il y a tous ces bruits qui lui font peur. Il les entend. Tous ces craquements, ces claquements de porte, ce « Ouh, Ouuuuuh » du vent et ces cris.

Son visage blanchit.

— Ils me donnent envie de pleurer, tous ces bruits..., murmure-t-il en tremblotant, les larmes aux yeux.

De plus, l'endroit est très sale. Des déchets couvrent le trottoir : des canettes vides, des mégots de cigarette, des papiers. En plus, ça colle.

L'homme se tourne vers la maison abandonnée.

— En plus, ça doit être rempli de rats et de toiles d'araignées dedans...

Ce n'est pas tout ! Il y a également beaucoup de personnes bizarres qui marchent dans la rue. Des Alien. Avec plusieurs bras, plusieurs jambes et plein d'yeux. Ces créatures ne sont pas normales, il le voit bien. Elles ont plein de tics bizarres et crient pour rien.

— Concentre-toi, grommelle le détective qui est avec lui.

Il lève les bras vers le cosmos, en désignant le ciel noir plein d'étoiles, et ajoute :

— Rappelle-nous pourquoi on est sorti si tu n'aimes pas la nuit...

Les deux autres personnes qui les accompagnent, un médecin et un fan de *Pirate des Caraïbes* adepte de jeux de déduction, hochent la tête. Elles aussi, elles veulent savoir.

L'homme s'explique. Il parle avec un langage soutenu, faisant attention au moindre de ses mots et discute en faisant des gestes avec ses mains.

— Mes chers amis, je vous dois effectivement des explications. Même si j'ai l'impression que je vous les ai déjà dites. Après tout, cela fait des années que nous nous côtoyons. À mon avis, vous perdez la mémoire. Enfin, bref. Tout à

l'heure, j'ai été réveillé par un bruit. Une fois les yeux ouverts, j'ai pu observer cette vieille et chétive dame. Elle était dans ma chambre, devant mon lit, habillée de vêtements déchirés, bizarres qui, je l'avoue, m'ont effrayé.

— Est-ce que vous êtes en bonne santé ? intervient le médecin. Ce n'est pas normal de craindre des vêtements. Qu'ils soient déchirés ou pas d'ailleurs...

— Il a dû trop jouer aux jeux vidéo cette semaine avec moi, fait remarquer le fan de *Pirate des Caraïbes* avant d'ajouter : Bon, moi aussi j'ai vu cette dame. J'ai voulu jouer avec elle, mais elle ne m'a pas répondu...

Le détective, lui, reste silencieux et se montre très à l'écoute de ce que l'homme raconte. Penché vers l'avant pour mieux l'entendre, il s'en tient toutefois le plus éloigné possible pour ne pas paraître suspect.

L'homme continue son histoire. Stressé, il parle de plus en plus vite et tape en même temps dans les mains.

— Cette vieille dame portait donc des vêtements déchirés. Plus précisément, une robe blanche couverte de taches noires et rouges. Elle tenait également un miroir ébréché dans lequel se reflétait un tas de visages. Elle me parlait en anglais et me disait : « Help me ! I need some help. If you please. Can you help me ? » En vérité, ce n'est pas la première fois que je la vois. Quand elle s'invite ainsi dans ma chambre, elle me raconte toujours des choses dans la langue de Shakespeare. Puis elle me demande mon aide. Alors, je la suis dans la ville et, là,...

Il se tait comme pour ménager le suspense, mais n'en dit pas plus.

— On a dû la tuer..., enchaîne sans transition le

détective. J'ai bien regardé quand elle était là. C'était des taches de sang.

Le médecin secoue la tête.

— Je ne pense pas. Je crois plutôt qu'elle était blessée. J'ai tenté de la soigner mais quand j'ai voulu la toucher, j'ai traversé son corps !

L'homme se montre surpris.

— Mais, mais, se récrie-t-il, vous voyez bien que vous êtes au courant !

— Mais oui, mais oui, confirme le médecin, je suis au courant. Tu ne l'étais pas ? »

— Ouais, ouais, maugrée le détective. Moi aussi, j'étais au courant. Pas toi ?

— Oh, Oh ! Bien sûr que j'étais au courant par toutes les cornes du Diable !, s'exclame le fan de Pirates des Caraïbes. Pas toi, moussaillon ?

— Ah bon ? s'étonne l'homme. J'ai dû mal comprendre, alors...

Il reprend et explique à ses trois comparses qu'il voit la dame en train de flotter en l'air. Elle se dirige vers la fenêtre de sa chambre, traverse le mur et descend par la façade de l'immeuble puis disparaît dans la rue.

— Je suis alors descendu par les escaliers, continue-t-il. Et puis, comme toujours dans ces cas-là, je l'ai cherchée dans toute la ville. Et là...

Il s'interrompt à nouveau, mais, cette fois, il va jusqu'au bout de son histoire.

— Là, j'ai vu une araignée à huit pattes à taille humaine qui montait sur l'immeuble du cuistot...

— Le cuistot ? répète le médecin.

— Oui, la femme qui, quelque temps plus tard, a été retrouvée assassinée, précise le détective. Jennyfer Puyol, qu'elle s'appelait.

— Retourne là-bas pour la combattre et la tuer ! déclare alors le fan de Pirates des Caraïbes.

— Non, retourne là-bas pour trouver des indices qui mèneront au vrai coupable, lui ordonne le détective. Mélissa Quion ne doit pas rester en prison, elle est innocente ! En plus, j'adore ses films ! Comment elle fera pour en tourner si elle est derrière les barreaux !

— Non, n'y va pas, lui conseille le médecin. C'est dangereux ! On ne sait pas de quoi ce monstre est capable !

— Pas faux, maugrée le détective. Si tu te fais manger, on ne pourra pas retrouver le même Demare et encore moins arrêter son ravisseur !

— Mais cessez de risquer vos vies de cette manière ! s'insurge le toubib. De toute manière, vous ne servirez à rien. Il y a déjà cette dame et cet ado qui s'occupent de tout ça !

Inquiet, Willy ne sait ni quoi faire, ni laquelle de ces voix écouter. Il sursaute. Il se sent espionné. Est-ce que cela vient de l'intérieur de lui ou de la ville autour de lui ?

Au même moment, un jeune homme d'une vingtaine d'années passe dans la rue et l'aperçoit.

Willy ne bouge plus.

Le passant tourne la tête vers la maison abandonnée et découvre, contre la façade, un homme en imperméable. Le visage caché derrière de petites lunettes rondes, il se tient raide comme un piquet, serrant contre son torse, un vieux chapeau mou.

Apeuré, le jeune homme hâte le pas.

\* \* \*

Stéphanie et Guillaume se trouvent dans la cuisine en train de préparer un gâteau pour le goûter de toute la famille. Il est 14 heures. Dehors, il fait grand soleil. Malgré le beau temps, Nathan et Lisa se trouvent dans la chambre de l'aîné en train de jouer à la console tout en mangeant des chips au barbecue.

*Ils feraient mieux de sortir dans le jardin pour profiter du beau temps*, songe Guillaume.

Il dit à sa femme ce qu'il pense.

Stéphanie ne lui répond pas. Elle a la tête ailleurs. Elle ne pense qu'à son enquête. Elle n'a pas du tout réussi à prouver que Mélissa est innocente. Pourtant, elle est certaine que son amie n'a pas tué Jennyfer Puyol ! Le témoignage de Yoni Lefebvre est formel : il y avait deux hommes ce soir-là dans l'appartement de la victime, dont l'un était armé d'un couteau. Mais qui peuvent être ces deux hommes ?

Sans grande conviction, elle a pensé au restaurateur.

Elle a vérifié auprès de lui.

Le soir du meurtre, il était en train d'accueillir des personnes qui entraient dans son établissement. Il lui a dit sèchement qu'elle pouvait vérifier auprès de son personnel. Ce qu'elle n'a pas fait. Inutile d'attirer encore plus d'ennuis à cet établissement. Elle a toujours en tête l'erreur de son mari envers leur ancien serveur...

Que faire ? En plus, il y avait cette personne qui grimpait sur la façade de l'immeuble. Était-ce l'un des deux hommes en question ? Un troisième ? Ou est-ce une hallucination ainsi qu'elle le pense. Et si Yoni lefebvre avait tout inventé ? Après tout, il était alcoolisé et drogué.

Elle est perdue, découragée, mais n'a pas envie de baisser les bras.

*Allez, se dit-elle, tu vas la résoudre cette enquête ! Ça va aller, ne t'en fais pas.*

Mais ses propres encouragements sonnent creux, elle le sent.

Elle soupire intérieurement.

*Qu'est-ce que j'ai loupé pour en arriver là ? Ah, j'en ai assez, j'abandonne ! C'est bon, c'est fini, je ne fais plus rien ! M'ouais, mais bon, dans ce cas, j'aurai fait tout ça pour rien. Qu'est-ce que je dois faire !*

— Chérie ? Chérie ? l'appelle son mari. Tu es avec moi ? Allô, la Lune ? Ici, la Terre ! Répondez-moi !

Elle émerge de ses pensées. Elle le regarde sans dire un mot.

Une lueur d'angoisse dans le regard, Guillaume lui demande :

— C'est ton enquête qui te tracasse comme ça ?

Stéphanie lui dit tout ce qu'elle a appris.

— Tu te rends compte ? Si ce que m'a dit ce Lefebvre est réel, alors, nous avons raison, ce n'est pas Mélissa. Elle est innocente. Mais je ne sais pas qui sont ces deux hommes. Je suis bloquée, je n'ai pas l'impression que je vais réellement réussir à résoudre l'enquête.

— Pourquoi n'appelles-tu pas la police pour leur dire ce que tu as découvert ? lui demande son mari.

— Non... Je ne veux pas car ils vont me dire de ne plus m'en occuper et de les laisser faire. Et, bien sûr, ils ne bougeront pas. Je n'ai pas encore de vraies preuves, rien qui tienne vraiment debout.

Il hoche la tête.

— Pas faux, murmure-t-il. En plus, s'ils rattachent ton nom au mien, tu vas te faire remonter les bretelles.

Elle pince les lèvres et acquiesce en silence.

Guillaume la prend dans ses bras.

— Tu ne veux pas que l'on sorte pour te vider la tête. Ou alors on pourrait demander à ta mère de garder les enfants et on se ferait un dîner en tête à tête à la maison. Je peux aussi te faire un massage histoire de te détendre...

— Oui... ou pas. Je ne sais pas, ça ne va rien changer, tu sais...

Suit un nouveau silence. Puis, au bout de quelques secondes, elle lâche :

— Je crois que je vais laisser tomber, je n'arrive même plus à avancer dans l'enquête.

Guillaume la regarde droit dans les yeux.

— Tu ne peux pas. Tu dois continuer. Pense à Mélissa, tu es sur le point de l'innocenter !

*Il a raison...*, se dit Stéphanie.

Son amie qui se trouve en prison pour rien.

La peur la prend aux tripes.

Que se passera-t-il pour Mélissa si elle abandonne ou si elle ne parvient pas à trouver de preuves ?

Angoissée comme jamais, Stéphanie pense à son père.

Un flash-back la renvoie à l'époque où, quand elle était petite, il l'encourageait souvent. « N'abandonne pas, lui disait-il dans ces instants-là, il faut toujours avancer et continuer, même si c'est dur ».

Elle sourit.

C'était des moments merveilleux.



Elle sait qu'il n'aurait pas été content s'il était encore là  
et qu'il la voyait laisser tomber.

Elle redresse la tête et déclare :

— Tu as raison, je vais la résoudre, cette affaire !



# **Toby Hastings**



## Chapitre 10

Toby est adossé contre l'une des barrières qui délimitent le fond de la cour. Il fait froid et gris. Le temps se couvre de gros nuages noirs. Il va bientôt pleuvoir.

L'adolescent contemple les autres élèves.

L'ambiance n'est pas gaie. Beaucoup de personnes restent dans leur coin ou avec leurs camarades. Ils sont tous choqués par ce kidnappeur qui est toujours en liberté. Ils ont peur pour leur petit frère ou leur petite sœur. Les plus peureux d'entre eux craignent même de se faire enlever.

C'est comme si le fait qu'Iris ait été retrouvée les avait fait se rendre compte de la menace. Comme si, d'un seul coup, ils pouvaient être touchés par ce malheur.

Toby pense au retour de sa sœur chez lui. Un jour, elle lui dira tout ce qu'il s'est passé. Pour l'instant, elle n'a pas recouvré la mémoire.

Il songe également au petit Louis Demare, qui est toujours introuvable, et au kidnappeur.

*Je me demande où ils sont ceux-là et ce que fabriquent les enquêteurs de la PJ ! Ils pourraient faire mieux, je suis certain qu'ils ne donnent pas le maximum.*

Son visage se crispe.

*Je ne dois pas baisser les bras, je dois les retrouver !*

Les médias ne cessent de parler du retour de sa sœur, de Louis, du ravisseur et d'autres enfants qui auraient également disparu quelques mois plus tôt.

Les journalistes parlent de tout et de n'importe quoi. Ce qui met l'adolescent en rage. Aucun média n'a le même discours. Certains disent que c'est lié, d'autres non. Ils disent aussi de ne plus laisser ses enfants tout seuls. La psychose gagne la ville. Dans tous les journaux, on retrouve la photo d'Iris.

Toby en a marre des articles sur sa sœur. Il refuse qu'elle soit à la une des journaux et des interviews. Ce passage a déjà été douloureux pour sa famille, il ne veut pas que celle-ci revive ces moments horribles.

L'adolescent aux cheveux blancs plisse les yeux.

N'est-ce pas Manon et Hugo qu'il voit, là-bas, se diriger vers lui ?

Il quitte aussitôt la barrière pour s'éloigner et se mélanger aux autres élèves du lycée. Il ne veut pas les voir, encore moins leur parler. Il n'a le goût ni à la conversation ni aux sentiments. De plus, son camarade et sa copine risqueraient de comprendre ce qu'il a en tête. S'ils savaient, ils tenteraient de l'en empêcher.

Ensuite, il file s'isoler discrètement dans un couloir, non loin de la salle des professeurs.

Il s'adosse au mur. Les mains dans ses poches, le regard rivé sur le sol, il réfléchit. Est-ce une bonne idée ?

Après tout, Iris a été retrouvée, non ?

— Bonjour Toby, lui dit alors une voix familière.

Il relève la tête. C'est Michel Boulette, son professeur de sport. Celui-ci n'est pas très à l'aise. Il lui adresse un sourire hésitant. Ses dents sont un peu jaunes mais l'adolescent ne le remarque pas vraiment. Il n'est pas du genre à s'attarder sur le physique des autres.

Son professeur lui tend la main.

— Je tenais à te remercier pour euh... hum... ce qu'il s'est passé durant mon cours, la dernière fois. C'est très courageux de ta part...

Toby la lui serre, gêné. S'ils aperçoivent cette poignée de mains, les autres élèves vont dire qu'il est son préféré et qu'il veut à tout prix se faire bien voir.

— De rien, M'sieur. Ils ne sont pas marrants, vous savez. Et pas matures ! Faudrait qu'ils grandissent un peu !

Il sent l'énervement le gagner rien qu'à l'évocation de ces idiots. Michel Boulette lui dit, avec un petit rire désinvolte.

— Que veux-tu ? Certains élèves ne grandissent pas. Ne te contrarie pas pour ça, Toby. J'ai l'habitude, tu sais. Ce nom, je le porte depuis ma naissance...

— Et vous n'avez jamais pensé à en changer ? veut savoir l'adolescent, poussé par la curiosité.

Le visage sympathique de son professeur se durcit.

— Non, jamais ! Ce serait admettre auprès de ceux qui se sont toujours moqués de moi, et qui se moquent encore, qu'ils ont réussi à me blesser. Je ne leur donnerai jamais cette satisfaction-là !

Toby hoche la tête comme s'il comprenait.

— Et comment avez-vous fait pour supporter tout ça, quand vous aviez mon âge ? J'imagine que ça doit être plus simple quand on est adulte...

— J'essaye de ne rien dire, de leur montrer que je m'en fiche, mais, parfois, c'est... si méchant.

Michel Boulette soupire avant d'ajouter :

— Parfois, je vois le visage de mes bourreaux sur ces élèves... euh... enfin, je m'égare... hum ! Hum !

Il pose une main amicale sur l'épaule de son élève.

— Ne t'inquiète pas. Tu as raison, c'est plus simple lorsqu'on est adulte. Oui, ça ira mieux plus tard, tu verras. D'ailleurs, prendre conscience que se moquer des autres n'est pas une chose à faire démontre un niveau de maturité qui n'est pas donné à tout le monde. Je te félicite pour ça Toby. Bref. Bon, et ta sœur, dis-moi ? Comment va-t-elle ?

— Iris se rétablit, monsieur. Elle est toujours sous le choc et elle ne se souvient de rien. En plus, elle a reçu des coups. D'après le médecin, elle était battue régulièrement mais elle s'en remet. Elle n'est plus en mauvaise santé. Nous sommes soulagés. En même temps, nous sommes toujours inquiets pour les autres enfants. C'est malheureux ! »

— Je suis heureux que ta sœur ait été retrouvée, en tous cas. Je suis rassuré...

Il met ses mains dans ses poches de jogging et secoue la tête, dégoûté.

— As-tu des informations sur le ravisseur ? C'est horrible ! Comment peut-on faire vivre un enfer à des enfants ?

Tobby pince les lèvres. La colère assombrit son regard.

— Oui, c'est horrible ! Je le sais bien ! Si j'avais ce kidnappeur en face de moi, je ne pourrais pas m'empêcher de lui faire ressentir ce qu'Iris a ressenti quand il la frappait !

L'air triste et confus, son professeur ajoute :

— Je m'inquiète pour mes enfants. Tu les verrais, ils sont jeunes et si naïfs ! Certaines personnes sont vraiment des monstres...

Toby bloque sur ce mot.

Des monstres...

*Oui, ce sont des monstres !* se dit-il, un sourire résolu



sur le visage avant de quitter dans un coup de vent son enseignant.

— Je dois vous laisser, Monsieur !

— Mais quelle mouche l'a piqué ? murmure celui-ci en le regardant remonter le couloir d'un pas ferme.

L'adolescent emprunte le couloir qui mène vers la sortie.

Tant pis pour les cours.

Monsieur Boulette a raison, le kidnappeur est un monstre et un monstre ne peut être laissé en liberté. Il doit faire quelque chose ! Il doit le retrouver !

\* \* \*

Il retourne dans la rue de l'enlèvement. Il a décidé de recommencer son enquête à partir de là.

Il a bien réfléchi. Pour lui, si le ravisseur traînait dans les parages, c'est qu'il savait qu'il trouverait des enfants dans le secteur. D'ailleurs, un jour, Manon lui a expliqué que beaucoup d'entre eux venaient chercher des bonbons dans la boulangerie de sa patronne. Marie-Thérèse Dubois, la boulangère, les adore. Elle fait souvent des promotions sur les bonbons. L'homme au foulard rouge sait certainement cela. Peut-être est-il même l'un de ses clients. Et si tel est le cas, cela signifie qu'il habite dans les environs.

*Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ?* s'interroge-t-il en rentrant dans le commerce.

À l'intérieur, il n'y a pas beaucoup de personnes, c'est assez calme. Les murs blancs sont décorés de dessins de petits pains, de religieuses, de merveilleux et de bonbons. Derrière son comptoir, la boulangère semble avoir la tête ailleurs. Ses

traits sont tirés et ses yeux sont cernés de fatigue.

Toby rejoint la petite file d'attente qui se compose de trois personnes : un collégien avec son sac à dos, qui a l'air de sortir des cours, une dame âgée qui parle beaucoup avec la boulangère et un homme d'à peu près 35 ans qui en a marre d'attendre.

*Certainement des habitués*, se dit l'adolescent.

Il leur demande alors s'ils ne connaîtraient pas dans le quartier un homme aux cheveux roux qui aimerait porter des foulards autour du cou, genre des foulards rouges.

Les trois clients le regardent d'un air songeur, comme s'ils réfléchissaient. Puis l'adolescent répond d'un « non » déterminé donnant l'impression de s'en fiche. La vieille femme, elle, s'excuse, désolée : elle ne voit personne de semblable dans le quartier. Quant au trentenaire, il hoche la tête au bout d'un long temps de réflexion :

— Je pense que oui, il habite deux maisons plus loin, à ma gauche, et il part travailler tous les matins à 7 h 30.

Le cœur de Toby bondit. Il le tient !

Il demande la rue et le numéro, ce que l'autre lui donne sans difficulté. De son côté, en entendant la question, la boulangère s'est figée. Elle sait à qui fait référence l'adolescent. Il recherche le ravisseur. Elle devine même qui il est. Elle l'a reconnu à ses cheveux blancs. Sa petite amie, qui travaille pour elle, parle souvent de lui.

Elle n'a pas le temps de l'appeler.

Content de ce qu'il vient d'entendre, Toby remercie ses clients et quitte en trombe la boulangerie.

\* \* \*

L'adolescent est désespéré.

Il a frappé chez l'homme en question. Celui-ci était présent. Effectivement roux et portant un foulard rouge, il était en fauteuil roulant.

*Il y a des milliers de roux avec des foulards !* crie Toby dans sa tête, réalisant l'ampleur de sa tâche.

Pour autant, il n'abandonne pas. Il s'accroche à l'idée qu'ils ne peuvent pas être autant dans le quartier.

Il frappe aux portes du pâté de maisons puis fait le tour du quartier. Il enchaîne les habitations, entre celles où personne ne répond et les autres où aucun roux ne vit, Toby sent le découragement le gagner.

*C'est impossible !* ne cesse-t-il de se répéter. *Il doit forcément habiter dans le coin !*

Il est sur le point de laisser tomber.

Il se dit qu'il va sonner à une dernière porte. Celle d'une maison assez bruyante. Il ne sait pas pourquoi – son instinct peut-être ? – mais cette maison l'intrigue. Sur la sonnette, il peut apercevoir un nom : « Miqualie ».

Est-ce un nom de famille ? Probablement...

Après deux ou trois minutes d'attente, la porte s'ouvre. Apparaît, dans l'encadrement, un homme de grande taille à l'allure sportive, à la peau basanée et aux cheveux noirs, une cicatrice traversant sa bouche en diagonale. Il semble avoir vingt-cinq ans. Il est probablement père d'un ou deux enfants d'après les éclats de rire que Toby entend. Une voix féminine réclame le calme avec autorité. Leur mère, certainement.

— Excusez-moi de vous déranger, commence Toby d'une voix un peu tremblante. Monsieur Miqualie, je suppose ?

— Oui, c'est bien moi, que puis-je pour vous ?

— J’essaye de recueillir des infos sur l’enlèvement de la fillette prénommée Iris. Vous savez celle de la télévision ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose ? En fait, je cherche un homme roux qui porterait un foulard rouge... Est-ce que vous le connaissez ? Il habite dans ce quartier...

Les yeux du père de famille s’écarchillent. Son visage se crispe. Il commence à avoir l’air angoissé. Ses doigts s’agitent, tremblent. Bégayant, il répond :

— Ah, euh.... non, je n’ai rien vu. Je suis désolé si vous la connaissiez, je dois aller m’occuper de mes enfants. Au revoir.

Et il referme la porte au nez de Toby.

*Louche !* se dit aussitôt l’adolescent, *sinon pourquoi aurait-il cette réaction ?*

Il sort un crayon de son sac et marque le nom de « Miqualie » sur sa main.

*Je tiens un suspect sauf qu’il n’a rien d’un roux !*

\* \* \*



Il est temps de rentrer pour Toby. Fatigué, l’adolescent n’a toutefois pas envie de retourner tout de suite chez lui. Il envoie un SMS à ses parents pour leur dire qu’il aura du retard. Il veut d’abord s’isoler dans son repaire secret et réfléchir à tout ça.

Pour s'y rendre, de là où il se trouve, il doit prendre le métro. Il repère une entrée. Il descend les escaliers et arrive sur le quai. Celui est calme bien qu'il soit rempli de monde. Le sol est sale, contrairement aux trottoirs de la ville qui sont globalement propres.

L'adolescent s'adosse à l'un des murs de la station et patiente, ses écouteurs sur les oreilles. Sur le mur du quai en face de lui, derrière les rails, est dessinée une fresque orientale. Il se perd dans sa contemplation, réfléchissant à l'attitude de ce Miqualie.

Pourquoi cet homme a-t-il eu une telle réaction ? Alors qu'il n'a fait qu'évoquer un homme au foulard rouge ? Serait-il possible qu'il connaisse le ravisseur ?

Il fronce les sourcils. Il a l'impression qu'on le regarde.

Il tourne la tête et voit un homme avec un long manteau molletonné qui l'observe. Toby frissonne.

Un long manteau ? Serait-ce le ravisseur ? Lui aussi, il en avait un, non ?

Il regarde un peu plus l'inconnu. Celui-ci a les cheveux bruns. Il ne porte pas de bonnet noir mais un chapeau qu'il tient contre lui. Sur son nez reposent de petites lunettes rondes.

Toby lève les yeux au ciel.

*Je suis bête, se dit-il, c'est l'hiver ! Des hommes en long manteau ou en imperméable, il n'y a que ça !*

Le métro arrive. Toby monte dans la rame qui s'arrête à son niveau. Quand celle-ci redémarre, l'adolescent se rend compte que l'homme au chapeau est présent parmi les voyageurs. Il s'est installé au fond de la voiture et lit un hebdomadaire gratuit. Au début, l'adolescent pense que cette personne prend la même ligne que lui mais plus les minutes

s'écoulent plus le stress monte en lui. L'inconnu ne cesse de le regarder. Régulièrement, il abaisse son journal et le fixe. Dès que Toby tourne la tête vers lui, il remonte son hebdomadaire. Il ne descend à aucun des arrêts. Pire, à chacun d'entre eux, il se rapproche doucement.

*Mais qui c'est ce type ?* s'inquiète l'adolescent.

Il commence à suer. De grosses gouttes perlent de son front et descendent le long de ses joues comme si elles étaient des voitures en pleine course.

Toby s'éponge le visage avec sa manche.

*Merde ! Qu'est-ce qu'il me veut !*

Par chance, son arrêt est le suivant. Quand celui-ci est enfin là, Toby descend.

L'homme au chapeau se dépêche de sortir en même temps que lui. Voyant cela, l'adolescent se rapproche des militaires qui circulent dans le métro, espérant ainsi lui faire peur.

Malheureusement, cet homme mystérieux ne s'enfuit pas en courant comme l'escomptait Toby. Il reste dans les parages en faisant semblant de s'intéresser aux friandises d'un distributeur automatique.

*Mince !* peste intérieurement Toby.

Il quitte l'environnement des militaires et sort du métro, le mystérieux individu sur les talons.

Une fois dans la rue, il ne va pas tout de suite vers sa cabane. Il prend un autre chemin.

Voulant échapper à l'homme au chapeau, il se met à courir droit devant lui. Au dernier moment, il tourne dans une autre rue et se cache entre deux voitures en stationnement.

Quelques minutes plus tard, son poursuivant passe

devant lui, très essoufflé. Toby se déplace du côté de la chaussée, derrière l'un des véhicules lui servant de cachette.

*Ouf!* soupire de soulagement l'adolescent en le voyant s'éloigner. *Il m'a perdu...*





**Stéphanie Berthelak**  
**Toby Hastings**



## Chapitre 11

Stéphanie rentre chez elle avec Nathan et Lisa.

Avant de reprendre son enquête, elle a décidé de passer la journée avec ses enfants afin de profiter d'eux.

Ils sont allés se promener dans Lille. Ils ont pris le métro. À la gare de Lille-Flandres, ils ont regardé les villes européennes dessinées sur certains murs. Là, son garçon et sa fille sont tombés en admiration devant le lustre géant de la pâtisserie *Aux Merveilleux* avant de se délecter des pâtisseries que les employés réalisent devant les clients. Stéphanie leur a acheté un gâteau chacun, qu'ils ont dégusté assis tranquillement sur un banc, devant la cathédrale Notre-Dame-de-la-Treille. Puis les enfants se sont amusés sur les grandes tulipes juste à côté d'*Euralille*.

Avant de partir, Stéphanie s'est arrêtée avant pour acheter un panda à Lisa au magasin *Ouh là !*, ainsi qu'une nouvelle lampe de chevet pour Nathan.

*C'était vraiment une belle journée*, se dit la mère de famille en rentrant chez elle. *Je reprendrai mon enquête demain.*

Nathan et Lisa courent tout de suite dans la cuisine pour prendre un biscuit puis font un bisou à leur père, qui est d'une humeur surexcitée.

Stéphanie l'embrasse et lui demande ce qu'il se passe.

— J'ai été embauché comme coach sportif ! s'exclame-t-il tout heureux.

Il la prend dans ses bras et lui fait un énorme câlin.

Très contente pour lui, Stéphanie lui rend son étreinte et l'embrasse.

Puis, prenant les clefs de la boîte aux lettres, elle lui dit :

— J'arrive, on va fêter ça ! Mais avant, je vais relever le courrier.

Souriante, elle remonte le couloir et sort de la maison. Elle pense à son mari qui va enfin pouvoir travailler et s'épanouir dans ce qu'il aime. De plus, ils auront un peu plus d'argent, ce qui signifiera plus d'activités pour la famille. Surexcitée, elle se hâte afin de fêter l'événement avec Guillaume.

Elle ouvre la boîte aux lettres. À l'intérieur, elle aperçoit une enveloppe sur laquelle est dessiné un smiley jaune. En rigolant, elle l'ouvre et sort une lettre.

C'est une sorte de carte au trésor sur laquelle est écrit :

« Bonjour Stéphanie

Je vous envoie cette lettre car je sais qui est le coupable, je l'ai vu grimper à un mur et ouvrir la porte de l'intérieur pour un autre homme.

Eh oui, vous avez bien lu. Le coupable est bien un homme et non une femme. J'ai voulu le dénoncer à la police mais personne ne me croit.

En fait, je sais pas mal de choses.

Pour plus d'informations, je vous envoie une autre lettre dans quelques jours.

Je vous supplie de me croire. »

Elle est signée par le même smiley que sur l'enveloppe. En-dessous du rond jaune souriant, elle lit un Post-scriptum : « Au fait, si vous cherchez un homme, allez voir le restaurateur ! »

Quant à la carte au trésor, il s'agit d'une carte, jaunie et marron à certains endroits, d'une partie de Lille. Une croix rouge indique... La Española !

*José García Font !* comprend Stéphanie. *Il... Il m'aurait menti ?*

Ne sachant pas quoi faire, elle regarde autour d'elle au cas où l'auteur de ce message serait encore dans les parages mais elle ne voit personne. Elle range la lettre dans sa poche et retourne dans sa maison.

Elle est perdue mais elle ne doit pas en parler à Guillaume. Ce n'est pas le bon moment. Priorité à son embauche ! De plus, la lettre de ce mystérieux informateur risquerait de l'inquiéter. Elle cache donc sa propre angoisse et ses interrogations par un sourire.

Elle rentre, faisant semblant de rien. Avec un sourire faux et une boule au ventre, elle prépare deux verres de sirop de fraise.

— Ma chérie, pourquoi tu as pris tant de temps ? lui demande alors son mari, très surpris.

— Ah, il y avait la voisine. On s'est parlé un peu, je lui ai annoncé la bonne nouvelle !

Elle lui tend le verre et ajoute avec un clin d'œil complice.

— En attendant de trinquer au champagne ?

Guillaume éclate de rire et cogne doucement son verre contre le sien.

Ce faisant, Stéphanie Berthelak s'interroge, méfiante.

Ce message est-il sérieux ou pas ? Et, dans tous les cas, qui en est l'auteur ? Et que veut-il ?

\* \* \*

Toby arrive devant sa cabane, son refuge secret. Il récupère, sous un vieux pot, la clef du cadenas qui en verrouille la porte. Il ne cesse de penser à l'inconnu au chapeau et aux lunettes rondes qui l'a suivi dans le métro.

Une fois entré dans son refuge, il s'assoit et réfléchit.

*J'ai dû me faire des idées..., se dit-il. N'empêche, il m'a fichu les boules !*

Il se force à se concentrer sur ses recherches. Cette première journée n'a rien donné. Le ravisseur d'Iris court toujours. Que peut-il faire d'autre ?

Soudain, il réalise ! Il essaye de trouver un homme aux cheveux roux portant un foulard rouge, mais si le kidnappeur portait un déguisement le jour de l'enlèvement ?

Il se laisse aller en arrière.

*Ce n'est pas vrai ! J'ai perdu toutes ces heures pour rien !*

Ou pas. Il repense à l'homme du métro.

Que lui voulait-il ? Serait-ce le kidnappeur ?

Oui, ça ne peut être que lui.

*Il a appris que je le recherchais !* comprend-il.

Que faire ? Doit-il laisser tomber sa chasse aux monstres ?

Il secoue la tête, perdu, avant de se ressaisir.

Non !

Il continuera de chercher !

De chercher quelque chose que même lui ignore. Pour autant, il ne laissera pas tomber !

Soudain, il aperçoit une grande et large enveloppe, sur le sol, juste au niveau de sa porte. Trop préoccupé, il ne l'a pas remarquée en entrant.

Il se tétanise.

*Qu'est-ce qu'elle fait là ?*

Il se lève et la récupère. Dessus est dessiné un visage souriant.

Sans réfléchir, il se dépêche de l'ouvrir.

Il trouve à l'intérieur une grande feuille en papier épais, style carte au trésor : elle semble vieille, jaunie par le temps, un peu brûlée sur les côtés et couverte de taches à certains endroits.

Elle représente la ville. Dessus sont collés des dessins de magasins, dont celui d'une boulangerie, et celui d'une usine.

Un mot écrit avec des lettres découpées dans des magazines l'accompagne :

« Bonjour Toby,

Je vous envoie cette lettre car je sais qui est le coupable, je l'ai vu enlever un garçon devant la boulangerie. J'ai voulu le dénoncer mais personne ne me croit.

Je le vois tous les jours en face, là. Il a l'air à l'aise avec les enfants, il donne de l'argent à son complice.

Votre sœur est importante pour lui.

Je vais vous aider à le retrouver en vous révélant à quoi il ressemble : il est grand, il a des poils verts, plusieurs bras et tous ses yeux sont d'un rouge terrifiant. Il est habillé d'un

survêtement et il a un sifflet à la bouche. Attention, c'est un  
monstre agressif !  
Mais j'en sais plus que ça.  
Pour plus de renseignements, je vous envoie une autre lettre  
dans quelques jours.  
Je vous supplie de me croire. »

Et c'est signé du même smiley que sur l'enveloppe.  
Le message tremble entre les mains de Toby.  
*Qu'est-ce que ça signifie... ?* s'interroge-t-il. *Qui a  
déposé cette lettre ici ?*

Est-ce une blague ? Ou un truc sérieux ?

Puis il se fige réalisant ce que signifie la présence de  
cette enveloppe.

*Ma cabane n'est plus un repaire secret... Quelqu'un a  
réussi à rentrer ! Et cette personne sait que je viens ici !*

Il est angoissé, en colère !

Il se calme, se pose et cherche à comprendre. Et il est  
perdu, il ne sait pas si ce message est une méchanceté ou la  
vérité.

— Bah, il suffit de le lire ! se répond-il à lui-même en  
chiffonnant la carte puis en l'arrachant en mille morceaux. Un  
ravisieur aux poils verts avec plusieurs bras et plein d'yeux ?  
Ce sont des conneries ! C'est sûrement quelqu'un du lycée !

Il s'effondre en pleurs.

Il n'a plus rien pour lui ! Même plus son repaire secret !  
Il en a marre... Tout le monde est contre lui.  
En plus, il est incapable de trouver le ravisieur.

— Je ne suis qu'un nul ! sanglote-t-il.



**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 12

*Lille, centre ville.*

*Le lendemain, 12 h 45*

Un peu méfiante, Stéphanie entre dans La Española.

L'aide qu'on lui a apportée par l'intermédiaire du message au smiley l'étonne encore. Elle se demande si c'est un jeu – dans ce cas quelqu'un se moquerait d'elle – ou si c'est un véritable indice. Dans ce cas, qui serait l'informateur et pour quelles raisons agirait-il ainsi ? Pressée de parler au restaurateur, l'enquêtrice se dit qu'elle y réfléchira plus tard.

Dans le restaurant, plusieurs tables sont libres. L'enquêtrice en dénombre une bonne vingtaine de vides.

*Effectivement, depuis que leur cheffe cuisinière est décédée, le restaurant se vide...*

L'ambiance reste sympa et agréable mais Stéphanie sent qu'il y a quand même un petit « truc » qui ne va pas chez les clients.

Ils semblent mal à l'aise. Comme s'ils regrettaient d'être venus...

Quand il la voit entrer, José García Font pousse un juron – « Me cago en Dios ! » – avant de se montrer surpris et inquiet. Il se demande visiblement ce qu'il se passe et pour quelles raisons elle revient. Ce qui a le don d'énerver aussitôt Stéphanie. Son mystérieux informateur a raison : il lui cache quelque chose !

Dégoûtée, elle s'approche de lui et annonce qu'elle connaît une bonne partie de la vérité. S'il ne se met pas à table, c'est à la police qu'elle ira parler. Bien sûr, elle n'a aucune idée de ce qu'est cette vérité, son mystérieux informateur n'a rien dit à ce sujet. Mais, en disant cela, elle espère que le restaurateur paniquera et lui révélera tout ce qu'elle a besoin de savoir.

— Très bien, très bien, je vais parler, lui dit-il en jetant un œil inquiet vers ses employés. Mais pas ici. Suivez-moi.

Il l'entraîne dans son bureau. Il s'agit d'une pièce meublée dans un style espagnol avec du rouge et du jaune partout. Des tableaux représentant des taureaux sont accrochés aux murs. Dans un coin se trouve un canapé.

José s'installe sur son fauteuil qui est placé derrière son bureau. Il lui présente l'une des chaises en bois en face de lui. Stéphanie s'installe, bien droite mais à l'aise, s'efforçant de ne pas lui montrer qu'elle est tendue.

— Que voulez-vous savoir ? demande-t-il.

— Tout ce que vous n'avez pas dit à la police, réplique-t-elle en le fixant droit dans les yeux.

L'autre soupire avant de lui raconter :

— Jennyfer était amoureuse de moi. Un jour, malheureusement, elle m'a surpris en train d'embrasser notre stagiaire dans la réserve. Il est... euh... il aime les hommes. Tout comme moi. Ce qui a déclenché chez elle de la jalousie et de la frustration.

Stéphanie se rappelle Thibault Carlier, le serveur que son mari a accusé à tort et que José Front a licencié.

*Je n'apprécie pas les histoires sentimentales au travail,* lui avait dit le restaurateur car son serveur était amoureux de Jennyfer Puyol. *Cela nuit à la qualité du service.*

Raison pour laquelle – en plus de préserver la réputation de son établissement – José Garcia Front avait licencié Thibault Carlier.

— Donc vous licenciez votre employé pour cause de « situation amoureuse », ne peut s'empêcher de lui faire remarquer Stéphanie, alors que, vous, vous embrassez votre stagiaire, ici même ? C'est injuste.

L'autre soupire une nouvelle fois.

— Oui, je sais et je le regrette, mais, maintenant, il a sûrement retrouvé un emploi. Je ne peux pas aller m'excuser...

Stéphanie ne préfère pas polémiquer. Elle se recentre sur son enquête.

— Et donc ? Entre Stéphanie et Quentin, ça n'en est pas resté là, n'est-ce pas ?

— *Si, exactement.* Quelques semaines plus tard, Jennyfer s'est énervée suite au manque de travail de notre stagiaire. Il travaillait en cuisine sous sa responsabilité. Elle n'avait pas tort. Il avait beaucoup de charme mais ne s'appliquait pas beaucoup dans le boulot. Elle devait souvent corriger ses erreurs. Sa jalousie a refait surface et elle l'a traité de... enfin, elle l'a insulté. Vous imaginez facilement de quoi, n'est-ce pas ?

Stéphanie acquiesce. Toutefois, elle lui signifie qu'elle aimerait savoir exactement quels ont été les propos de sa chef cuistot. Il hésite. Mal à l'aise, tout jouant avec ses mains, il dévoile les insultes en question :

— « Espèce de sale homo ! Tu aimes les garçons, tu ne mérites pas d'être là ! » Voilà ce qu'elle lui a dit.

Il secoue la tête :

— Elle ne s'est pas arrêtée là, elle lui a renvoyé :

« Quentin, tu ne fais rien, t'es nul ! C'est parce que tu es PD que tu me fais ça ? » Ce à quoi, Quentin a répliqué : « Ta gueule toi ! T'as même pas de copain et tu oses m'insulter ! » Ce à quoi, elle a rétorqué : « Vaut mieux être seule qu'être anormale comme toi ! » Et là, notre stagiaire l'a violemment poussée.

— J'ai dû mettre Quentin à la porte, regrette José Garcia Font. Je ne pouvais pas accepter d'agression physique dans mon établissement...

Stéphanie hausse un sourcil, incrédule.

— Mais, et Jennyfer Puyol ? Pourquoi ne l'avez-vous pas licenciée suite à ses propos ? Ils sont également d'une très grande violence. D'autant que vous êtes concerné par ces insultes, non ?

— Je ne pouvais pas la mettre à la porte, répond-il rapidement mais avec une tristesse évidente. Il s'agissait de ma meilleure cuisinière.

Stressé, il joue avec ses mains. Derrière le bureau, son genou tremble.

*C'est pas faux, songe Stéphanie, pour autant, ce n'est pas une raison...*

Toutefois, cette fois, elle ne dit pas ce qu'elle a sur le cœur. Elle reste sérieuse, jouant son rôle.

— Quand a eu lieu cet incident ?

— Oh, il y a de cela deux ans...

Elle lève les yeux au ciel.

Tout ça pour ça ? Elle a perdu son temps en venant ici !

Elle s'apprête à prendre congé du restaurateur mais se ravise à la dernière seconde.

Son mystérieux messenger a l'air de trouver cette

information importante. De plus, le patron semble, lui aussi penser que cette histoire pourrait lui être préjudiciable. Et puis, il ne lui en a pas parlé, la première fois qu'elle est venue. Ni aux policiers, ni à son mari, d'ailleurs...

— Pourquoi avoir gardé cet incident pour vous ? exige-t-elle de savoir.

— Je... Je me suis dit que ce n'était rien de grave.

Elle le fixe, peu convaincue.

— Vous êtes certain ?

L'autre abdiqne.

— Je ne voulais pas être considéré comme le coupable du meurtre de Jennyfer. On aurait pu croire, par exemple, que j'aurais cherché à venger Quentin... Et puis, je ne voulais pas avoir de problèmes. Il faut dire que ce genre d'histoire, ce n'est pas bon pour les affaires. Des gens pourraient ne plus vouloir venir ici. Ou alors, on pourrait me traiter. Ou pire, m'agresser. De plus, j'ai une femme. Je suis marié... Vous imaginez le scandale ?

Je commence à mieux comprendre..., se dit Stéphanie.

*Peut-être a-t-elle un nouveau suspect ? Et s'il avait tué Jennyfer pour que sa femme ne sache pas qu'il a eu une relation extraconjugale avec un homme ?*

Bien sûr, José Garcia Font avait un alibi mais peut-être est-ce Quentin qui aurait fait le sale boulot pour lui ?

\* \* \*

*Lille, rue du Sec Arembault  
Quelques minutes plus tard*

Stéphanie pense à Jennyfer. À la base, elle devait être

une personne gentille mais sa rupture avec son seul petit ami avait dû la détruire et la changer.

En découvrant son patron embrasser son stagiaire, elle a certainement ressenti une frustration terrible. Cela fait de la peine à l'enquêtrice. Elle n'aurait pas voulu être à sa place. Ce n'est jamais évident quand la personne que l'on aime s'intéresse à quelqu'un d'autre et qu'il n'y a pas moyen de le faire changer d'avis. Elle a même de la compassion pour la cheffe cuistot. En revanche, elle n'accepte pas l'homophobie. Pour elle, chacun a le droit d'aimer la personne qu'il souhaite, que ce soit une femme ou un homme.

Concernant l'ancien stagiaire, elle hésite. Elle sait ce que Jennyfer lui a fait mais de là à ce que ce Quentin la tue... Elle n'y croit pas trop. Même s'il est agressif, ça ne fait pas de lui un meurtrier pour autant.

*Bien qu'on se soit acharné sur Jennyfer, médite-t-elle.*

Elle revient à son idée première : et si le coupable n'était autre que le patron du restaurant espagnol ? Et, dans ce cas, il aurait demandé à Quentin de tuer sa cheffe cuisinière... ?

*Pour quelles raisons m'aurait-il raconté tout ça ? s'interroge-t-elle. Pour que je m'intéresse à Quentin à sa place ? Non, ce n'est pas possible. Même si je lui ai mis la pression, il se serait mis en danger en me parlant ainsi. Et puis, cette histoire date... Si Jennyfer avait voulu parler, elle l'aurait fait depuis longtemps.*

Autre hypothèse : son mystérieux informateur la balade.

*Il n'y a qu'une manière de le savoir, c'est d'aller à sa rencontre !* décide-t-elle en passant les portes d'une supérette de quartier,

Cette dernière se situe entre un magasin de sacs et de



maroquinerie – Pentagona – et un fleuriste – Au nom de la tulipe. Plutôt ancienne, son intérieur, aux murs verts, n'est pas très beau.

Quentin, Dubois pour le nom de famille, y travaille comme caissier d'après son ancien patron – et amant ! Le restaurateur le sait car son stagiaire a repris contact avec lui et lui a raconté sa vie. Il voulait renouer avec mais José Garcia Font a refusé. Il était hors de question pour lui d'avoir à nouveau des problèmes !

Stéphanie trouve le jeune homme dans un rayon en train de ranger des boîtes de conserve. Quentin est un grand maigre aux yeux bleus et aux cheveux bruns coiffés en crête.

— Bonjour, je m'appelle Stéphanie Dupont. Je suis journaliste pour un site qui est contre l'homophobie. Et je recherche des témoignages de personnes homosexuelles qui auraient déjà subi des moqueries.

Le garçon se tétanise.

— Eh, mais... mais comment vous savez que je suis homosexuel ?

Embêté, gêné, il commence à s'agiter et à s'énerver.

— Qui vous a dit ça ? gronde-t-il.

Stéphanie recule, bien embarrassée.

— Je ne sais pas, lui répond-elle, gentiment. Je me suis mal exprimée. Je demande juste aux hommes que je croise ce qu'ils pensent de l'homophobie.

Quentin Dubois lui adresse un sourire d'excuse.

— Désolé, Madame Dupont. Je ne voulais pas vous effrayer. Voyez-vous, je suis homosexuel.

Une ombre passe sur son visage.

— Ce n'est pas évident à dire, vous savez. Quand les

gens le savent, certains se moquent. J'ai souvent eu le tour. On a même déjà tenté de me frapper. En plus, mon père m'a mis dehors quand il l'a su.

En l'écoutant, Stéphanie le sent tellement sensible. Elle est très émue par ce qu'il raconte.

— Votre père vous a mis dehors quand vous lui avez annoncé votre homosexualité ?

Elle n'en revient pas. Si Guillaume et elle étaient confrontés à la même situation, ils s'en ficheraient, l'essentiel étant que leurs enfants soient heureux en amour.

Un éclair de colère et de déception passe dans les yeux verts du jeune homme.

— Oui et non. En fait, ce n'est pas moi qui le lui ai révélé. Mais une femme, pour se venger.

Une femme ? Serait-ce Jennyfer Puyol ?

Stéphanie Berthelak comprend qu'elle tient quelque chose.

Elle sort un calepin et commence à prendre des notes.

— Est-ce que vous pourriez m'en dire plus ?

— D'accord mais je veux garder l'anonymat dans votre article. J'ai déjà eu assez de problèmes comme ça.

Elle accepte, volontiers.

— Alors, voilà. Il y a deux ans, lors d'un stage dans un restaurant, j'ai eu une relation amoureuse avec le patron. Il était très beau. Comme il m'a dit qu'il était gay, alors... Bref. On a donc eu une relation secrète mais une personne l'a découverte et il m'a quitté.

— Cette personne, c'était cette femme ?

— Oui.

— Était-ce sa femme ? Une cliente ? Une employée ?

Vous pouvez me le dire, je tairai son nom de toute manière.

Alors, le jeune homme se livre :

— Elle se prénomme Jennyfer. Quand je suis arrivé dans le restaurant, j'ai été accueilli par elle. C'était la cheffe cuistot. Elle allait être ma référente de stage et c'est elle qui me formerait. Elle était stricte et très professionnelle. Elle me parlait souvent du patron. Il était beau, très mature.... Puis un jour, elle m'a confié qu'elle aimerait bien lui demander d'aller boire un verre ensemble. Mais elle n'osait pas. En plus, il était marié. À une femme, soit dit en passant. Il n'a jamais révélé son homosexualité à son épouse... Et puis, elle nous a surpris en train de nous embrasser... Et là, c'était terminé. Elle a commencé à me détester. Ce que j'ai mal vécu.

Stéphanie fait mine de ne plus l'écouter et de réfléchir.

— Attendez, attendez... Une cheffe cuistot dans un restaurant qui se prénomme Jennyfer. Ça me dit quelque chose. Je crois que j'en ai entendu parler aux actualités, il y a quelques semaines de cela.

Elle sort son téléphone et cherche sur Internet.

Quentin Dubois l'interrompt.

— Oui, vous avez dû en entendre parler car elle a été tuée.

— Ah, oui. C'est bien ça ! fait-elle semblant de se rappeler. Jennyfer Puyol !

Le caissier agite les mains devant lui.

— Mais ce n'est pas moi, hein. Ce soir-là, j'étais avec ma mère.

— Votre mère ?

— Oui, on se voit régulièrement. Souvent à sa boulangerie. Sans que mon père ne le sache...

Stéphanie lui adresse un sourire compatissant.

— Je comprends, lui dit-elle avant de le rassurer. Je n'ai pas besoin de savoir où vous étiez le soir du meurtre. Je ne suis pas de la police. Et puis, l'assassin a été arrêté, non ?

— Oui, approuve Quentin Dubois. C'est l'actrice Mélissa Quion. Il paraît qu'elle était venue manger à ce restaurant et qu'elle s'est disputée avec Jennyfer car le plat qu'elle lui avait préparé aurait été infâme. Ce dont je doute. Jennyfer était une très bonne cuisinière. La cliente aurait crié devant tout le monde qu'elle la tuerait. Une personne bizarre cette Mélissa Quion. Enfin...

Il affiche un air peiné.

— Malgré son attitude envers moi et le fait, je dois bien l'avouer, que je ne l'aimais pas, cela me rend triste qu'elle soit morte. Personne ne mérite de finir comme ça.

\* \* \*

Bien décidée à savoir si Quentin a menti ou pas, Stéphanie est partie interroger sa mère.

Celle-ci se prénomme Marie-Thérèse Dubois et tient une boulangerie. Un nom et un lieu qui ne lui sont pas inconnus. C'est devant ce commerce qu'ont disparu Iris Hastings et Louis Demare.

L'enquêtrice se souvient de la question d'Angélique, la compagne du copain d'enfance de Guillaume : « Il n'y a pas longtemps, j'ai vu aux infos que deux enfants avaient disparu à Lille. Il y a peut-être un lien avec ton enquête ? »

Plutôt sceptique sur une éventuelle correspondance entre les deux enquêtes, elle avait répondu à Angélique qu'elle ne savait pas trop quoi en penser. À présent, elle se dit qu'il y

aurait peut-être bien un lien entre ces deux histoires... Mais lequel ? Il lui faudrait avoir plus d'informations sur les enfants enlevés...

En attendant, elle patiente dans la file d'attente des clients qui viennent acheter leur pain ou des viennoiseries. Ce faisant, elle observe la dame qu'elle sait être la mère de Quentin. Celle-ci va-t-elle confirmer ou non l'alibi de son fils ? Stéphanie est bien décidée à le savoir. Après tout, Quentin Dubois est le seul suspect qu'elle a sous la main – avec, bien sûr, José Garcia Font, le restaurateur...

Marie-Thérèse Dubois est une femme d'une quarantaine d'années, assez grande, aux cheveux coupés au carré. Coquette, elle a de grandes boucles d'oreilles et un piercing sur le nez. Elle se montre agréable avec ses clients.

Comme pour Yoni Lefebvre, Stéphanie a consulté le profil *Faceboom* de la boulangère. Ce réseau social est vraiment intéressant selon elle. On peut y voir la vie des gens sans qu'ils le sachent, ce qui aide pour trouver des indices dans une enquête. Là, Stéphanie n'a rien découvert d'intéressant. Marie-Thérèse Dubois n'utilise pas du tout son compte. C'est à se demander pourquoi elle l'a créé.

Une fois son tour arrivé, l'enquêtrice s'approche et lui confie avec discrétion :

— Bonjour, je m'appelle Stéphanie et j'enquête sur le meurtre de Jennyfer Puyol, je peux vous voir en privé ? J'aimerais vous parler de votre fils...

La boulangère s'immobilise, choquée. Pendant quelques secondes, elle a du mal à s'exprimer. Puis elle reprend ses esprits et lui répond tranquillement, en lui indiquant de la main de passer derrière le comptoir.

— Oui ! Oui, bien sûr, suivez-moi...,

Marie Thérèse appelle une jeune fille prénommée Manon pour tenir la caisse.

— Oui, j'arrive ! s'exclame une voix jeune et joyeuse.

Une petite brune aux yeux bleus, âgée apparemment de seize ans, fait son apparition.

— Vous partez ? demande-t-elle.

— Je dois parler à cette dame pour l'amélioration de la boutique, lui répond calmement la boulangère.

— Ah d'accord, j'ai compris, acquiesce Manon avec sérénité.

Voyant des clients entrer, la jeune fille s'occupe aussitôt d'eux. Elle prend leurs commandes tout en tenant la caisse.

Pendant ce temps, Stéphanie fait le tour du comptoir en jetant un œil vers l'adolescente.

*Certainement une stagiaire...*, se dit-elle.

D'un geste de la main assez discret, Marie-Thérèse Dubois lui signifie de la suivre et l'emmène vers l'arrière-salle. Celle-ci est une pièce assez sombre aux murs noirs, au plafond blanc et au sol couvert de carrelage gris. Une petite fenêtre donne sur la rue.

Une fois arrivée, la boulangère change de comportement et demande brusquement :

— Pouvez-vous me dire ce que mon fils a à voir avec cette affaire ?

Assez agitée, elle commence à tourner en rond, bougeant très vite les mains en de grands gestes inquiets.

— D'ailleurs, le coupable n'a-t-il pas déjà été arrêté ? Cette actrice-là, Mélissa Quion, c'est bien elle n'est-ce pas ?

Stéphanie garde son calme et déclare avec fermeté :

— Oui ! Mais je ne suis pas sûre de son innocence. Il y a un doute sur la culpabilité de Mélissa Quion et mon enquête m'a menée jusqu'à votre garçon. Mais avant que je vous en dise plus, merci de changer de ton, je veux juste vous poser quelques questions !

La boulangère se calme et croise les bras.

— Très bien, j'écoute vos questions...

— Madame Dubois, où se trouvait votre fils le soir du meurtre de Jennyfer Puyol ?

— J'ai toujours rêvé d'avoir ma propre boulangerie, lui explique alors Marie-Thérèse Dubois sans répondre à sa question. Je travaille toute la semaine et le week-end, je suis avec ma famille ou mes amies. Malheureusement, sans mon fils...

Stéphanie découvre en elle une grande tristesse ainsi que de la peur. Comme si elle craignait sa réaction parce qu'elle a changé de sujet. Ne voulant pas l'effrayer, elle la laisse parler.

— J'adore donner du bonheur aux autres dans toutes les circonstances. Je prends régulièrement soin de moi sans oublier ma famille et mon mari mais le plus triste c'est que mon fils ne fait malheureusement plus partie de ma vie. Tout ça à cause d'un problème qu'il a eu dans un restaurant quand il était stagiaire. C'était avec la cheffe cuisinière, Jennyfer Puyol. Elle était sa référente de stage...

Elle fait une pause. Son visage devient pâle et se couvre de transpiration. Elle commence à pleurer. Doucement.

Stéphanie veut vite savoir la vérité. Néanmoins, elle reste silencieuse.

Patiente, elle attend que Marie-Thérèse se reprenne. Elle sait que la boulangère n'a pas terminé. De plus, elle se sent

un peu gênée. Elle n'aime pas que des personnes pleurent...

Soudain, l'enquêtrice réalise à ce moment précis qu'elle est venue chez cette mère lui dire que son fils est peut-être un criminel. Cela augmente sa gêne. Elle se sent mal à l'aise, un peu triste, aussi. Si Quentin Dubois s'avérait coupable, ce serait horrible pour la boulangère qui ne veut que du bien pour son enfant. Stéphanie n'aimerait pas que celui lui arrive...

Tremblante, Marie-Thérèse Dubois s'essuie les yeux.

— Un... un jour, continue-t-elle, cette... cette Jennyfer Puyol a appelé à la maison. Elle est tombée sur mon mari. Et c'est comme cela que nous avons appris que notre fils est homosexuel. Mon mari s'est mis à hurler sur Quentin et l'a viré de la maison en lui disant qu'il ne voulait plus jamais le voir chez nous.

Elle secoue la tête, désolée :

— Je me souviens de ses paroles. « Tu sors de ma maison. Ta mère et moi, on n'aime pas les homosexuels ! À cette époque, Quentin vivait encore avec nous. Mon... mon mari l'a chassé de notre vie...

Les larmes lui montent à nouveau aux yeux.

— Heureusement que je vois encore Quentin, sans que mon mari ne le sache, ajoute-t-elle. S'il l'apprenait, il me détesterait... Il m'interdirait de lui rendre visite et me le ferait payer. Il serait capable de me mettre dehors ! Mais si je ne fréquente plus mon fils, je vais en mourir. Quand je ne peux pas le voir, je n'ai goût à rien...

— Et quand le rencontrez-vous ? demande le plus gentiment possible Stéphanie.

— Tous les mercredis et les samedi après-midi ou encore le soir. Quand mon mari est parti ou quand il travaille.



Lui, il n'est pas boulanger et fait des postes de nuit. Il est gardien. Je vais voir Quentin chez lui ou chez son copain. Pour moi, son homosexualité ne me dérange pas, tant que je le vois, tout va bien. Et puis, je m'en fiche. Tant qu'il aime son copain et qu'il est aimé en retour, c'est l'essentiel.

Stupéfaite par cette histoire, Stéphanie ne sait ni quoi faire, ni quoi dire. Elle voudrait consoler la boulangère puis se souvient pourquoi elle est venue ici.

— Où était votre fils, le soir du meurtre de Jennyfer Puyol ? redemande-t-elle alors.

— On était ensemble. Il se trouvait à mes côtés. Il m'avait invitée à manger, chez lui... J'ai passé une bonne partie de la soirée avec lui. Mon mari travaillant de nuit, il n'en a jamais rien su...

Marie-Thérèse Dubois s'interrompt. Elle se raidit. Elle se ferme et regarde l'enquêtrice avec méfiance.

— Mon garçon est innocent, madame... Son père l'a chassé de sa vie car il est homosexuel !

Elle lâche ses mots comme un ninja lancerait des shurikens. Puis, comme chamboulée, elle s'assoit sur un tabouret et se prend la tête entre les mains.

— Voilà le véritable crime de Quentin...

Un long silence plane dans l'arrière-boutique puis la boulangère confie :

— Je pense beaucoup à ce meurtre, vous savez. Cela me stresse. Je redoutais qu'on vienne me parler de Quentin, puisqu'il a eu des problèmes avec la victime. Je suis certaine que ma boulangerie est maudite.

— Maudite ? Comment ça ?

Stéphanie est perdue. Elle ne comprend pas pourquoi

Marie-Thérèse Dubois en est arrivée à cette conclusion.

— Oui, maudite. Vous n'avez pas suivi les informations ? Il y a deux enfants qui ont été enlevés juste à côté...

# **Iris Hastings**



## Chapitre 13

*Lille, domicile des Hastings*

*01 h 33*

C'est la nuit. Chez les Hastings, tout le monde dort sauf Toby. Benjamin, lui, est de sortie. L'adolescent aux cheveux blancs ne parvient pas à trouver le sommeil. Cette histoire de ravisseur d'enfants l'obsède. Il se retourne sans cesse dans son lit. Il sue, sa peau lui gratte. Il se réveille et s'assoit sur le bord de son matelas où il se ronge les ongles.

Sa sœur a disparu puis a été retrouvée mais pas l'enfant qui a été enlevé avec elle.

*Qui est leur ravisseur ? Pourquoi fait-il ça ?* ne cesse-t-il de s'interroger.

Toute cette histoire est devenue une obsession. C'est la seule chose qui lui importe et qui l'intéresse désormais. Il veut se concentrer uniquement sur cela.

Malheureusement, il a échoué à retrouver le kidnappeur.

Il tenait un coupable potentiel, ce Miqualie. Il a passé plusieurs heures à l'observer – à différents moments de la journée –, caché pas très loin de chez lui, mais ça n'a rien donné.

Toby serre les poings et pleure de rage.

*Je suis nul ! Je ne comprends pas comment j'ai pu être si mauvais ? Je n'y arrive pas. Je ne sers à rien, je suis clairement... à chier et inutile...*

À cause de cette impuissance qu'il ressent, au lycée, il ne parle à personne. Ce qui ne change pas vraiment de d'habitude. En revanche, il s'isole de plus en plus. Il ne fait plus ses devoirs et n'apprend plus ses leçons. Son comportement s'en ressent également. Il devient insolent avec ses professeurs. Si bien que ses résultats scolaires chutent et que ses enseignants l'excluent de cours. Du coup, ses parents sont très en colère. Ils le sermonnent et lui interdisent de sortir. Ils lui disent que, s'il continue, il va aller en internat. En attendant, ils pensent à lui faire suivre des cours à la maison.

Seul Michel Boulette, son professeur de sport ne lui tient pas rigueur de son attitude. Quand Toby dépasse les bornes, il passe l'éponge. D'ailleurs, il se préoccupe de lui et cherche à l'aider dans cette épreuve.

Malgré ses réticences – vis-à-vis de ce que l'on pourrait penser de lui –, l'adolescent trouve que c'est gentil et généreux de sa part. Il vit ce soutien comme s'il s'agissait d'une porte de secours.

Des élèves pensent qu'il est devenu le préféré de monsieur Boulette mais beaucoup montrent, au contraire, de l'empathie pour lui. Ce qui l'énerve en plus de le rendre sceptique.

*Je ne peux pas avoir confiance en eux*, ne cesse-t-il de se dire.

Il se méfie de tout le monde au lycée.

Il en a tellement bavé, il a tellement subi !

Ce n'est pas tout. Manon et lui sont en froid parce qu'il l'évite et qu'il n'a pas envie de lui parler. Ils sont au bord de la rupture. Il sait que c'est de sa faute parce qu'il se renferme sur lui-même et qu'il ne pense plus à elle.

Il voudrait tant arranger les choses. Il aime Manon et il a peur de la perdre. Malheureusement, il en est incapable ! Il a besoin de rester seul.

Pareil pour Hugo. Toby est toujours distant avec lui. D'autant que son ami lui a encore rappelé qu'il avait tort de ne pas laisser cette affaire à la police.

Décalant sa couette, l'adolescent se dirige vers sa fenêtre pour essayer de s'aérer la tête. Il l'ouvre. Le coude posé sur l'appui, le menton dans sa paume de main, il oublie tout en regardant les étoiles.

Au bout d'un moment, ses yeux se posent sur la rue et les maisons devant chez lui. Il distingue alors une ombre immobile.

Sans comprendre pourquoi, Toby prend peur.

*On observe la maison, se dit-il avant de comprendre : Iris ! Elle est encore en danger !*

Il se baisse pour ne pas être repéré. Il attend quelques secondes puis se relève et jette un coup d'œil dehors.

Il voit que la silhouette s'est déplacée. Elle s'éloigne dans l'obscurité de la rue.

*C'est le kidnappeur, je dois le suivre !*

Tout à coup, il entend crier dans la chambre de sa petite sœur. Oubliant la silhouette, il court vers celle-ci, manquant même de tomber. Il s'arrête net à l'entrée de la pièce.

Iris est en train de cauchemarder.

Elle est de plus en plus instable. Le jour, elle se sent faible et impuissante. Elle refuse de retourner en ville et ne veut pas rester toute seule à la maison. La nuit, ses mauvais rêves ne cessent de se multiplier.

Le médecin de la famille a dit à ses parents de ne pas

s'inquiéter. Elle va finir par s'en remettre. Quant à ses cauchemars, ce serait une manière pour son cerveau de se débarrasser du traumatisme qu'elle a vécu, et selon lui, ainsi, elle allait peut-être se rappeler certaines choses. Toby ne sait pas quoi en penser. Les paroles du spécialiste le soulagent, mais, en même temps, cela le stresse. Il a peur de ce qu'elle pourrait dévoiler. Ce pourrait être trop dur à supporter pour lui et, surtout, pour elle.

Il entre doucement dans la chambre de sa petite sœur et, s'asseyant sur le bord de son lit, il attend que son cauchemar s'apaise. Ses parents ayant leur chambre en bas, ils ne l'ont peut-être pas entendue. Ce qui ne les inquiète pas. Ils savent que la chambre de Toby est proche de la sienne et qu'il interviendra au moindre problème. S'il le faut, il les réveillera. Celle de son grand-frère est aussi à l'étage, mais, ce soir, il est encore de sortie.



**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 14

*Lille, domicile des Berthelak.*

*16 h 30*

Stéphanie a l'esprit tranquille, elle est décontractée. Elle est en train de faire le ménage, ce qui la détend. Elle en a bien besoin.

La piste Quentin Dubois/José Garcia Font est tombée à l'eau. Le fils de la boulangère avait l'air sincère. Il a été cash avec elle et, en plus, il a un alibi. Il soupait avec sa mère.

Quant au lien avec le kidnapping des enfants, elle n'était plus trop sûre de ça...

Bref, elle est dans une impasse.

Guillaume est sorti, à pied, avec les enfants pour leur acheter des glaces et pour aller au cinéma. Il souhaitait leur faire plaisir et passer une journée avec eux avant de reprendre le travail. De plus, il voulait la laisser tranquille afin qu'elle puisse réfléchir au calme à son enquête.

Ils ne devraient pas tarder à rentrer.

Soudain, une alarme vient briser ce sentiment d'aise. En écoutant mieux, la mère de famille se rend compte que le son vient de très, très près.

*Ça vient du côté de notre garage, comprend-elle avant de réaliser : la voiture !*

Choquée, elle se demande ce qu'il se passe avant de ressentir de la peur.

*Il y a un voleur dans notre garage !*

Elle hésite.

*Est-ce que je dois y aller ou pas ?*

Elle ne s'interroge pas plus. Elle récupère les clefs de sa voiture puis elle ouvre la porte doucement, avec inquiétude. De là où elle se trouve, Stéphanie ne voit pas si quelqu'un a pénétré dans leur garage. Alors, elle marche lentement vers celui-ci. Comme souvent, la porte est restée ouverte. Elle voit les phares avant clignoter. Elle ne voit personne.

Au lieu de disparaître, son inquiétude grandit.

*Peut-être s'est-on caché ?* se dit-elle en frissonnant.

Elle se munit d'un râtelier qui traîne sur leur pelouse, au cas où on tenterait de l'agresser, et avance petits pas par petits pas.

Quand elle pénètre dans le garage, elle commence à trembler et à avoir froid. Elle sait qu'il s'agit de la peur...

Elle ne se démonte pas et regarde derrière la voiture, derrière les cartons, dans les réserves, derrière les armoires, dans tous les recoins... Il n'y a personne.

Rien.

Excepté le bruit assourdissant de l'alarme.

Tendue, Stéphanie pointe la clé de voiture vers sa voiture, clique sur le bouton et fait arrêter le bruit incessant.

Tout à coup, un bruit inquiétant provient de sa maison. Un bruit de verre cassé !

Elle est en panique. Quelqu'un s'est introduit chez elle !

*Mais c'est pas possible, j'ai la poisse aujourd'hui !*

Elle sort du garage et se précipite chez elle,

Elle découvre que l'une des vitres de son salon a été brisée. Aux alentours, il n'y a personne.

Poussée par un étrange pressentiment, elle rentre chez elle. Et, là, dans son salon, au milieu des débris de verre, une grosse pierre autour de laquelle est enroulée une large feuille jaunie, attachée par une cordelette et estampillée d'un smiley jaune souriant.

Stéphanie récupère la pierre.

Elle enlève la cordelette et déplie le message. Dessus est dessinée une carte de la région Nord-Pas-de-Calais. Collée au niveau de la ville de Violaine, dont le nom a été inscrit en rouge et entouré de deux traits très épais, elle voit un petit morceau de tissu noir, de la taille d'une carte de visite, sur lequel est représenté en blanc ce qui ressemble à un logo : la silhouette d'un homme en train de sauter au-dessus du parapet d'un immeuble.

Juste à côté est scotché un morceau de feuille plié en quatre.

Stéphanie l'ouvre à son tour et y lit à haute voix, écrit avec des lettres découpées dans des journaux :

« Vous savez pourquoi je vous ai envoyé le logo de Carl Cury  
en noir et blanc ? »

Comme pour le précédent message qui l'a amenée de nouveau chez l'employeur de Jennyfer Puyol, le message est signé d'un smiley. La réponse se trouve sur un autre morceau de papier plié lui aussi en quatre, toujours signé du même visage jaune souriant :

« Ce Carl Curry ? Bah, il fait du parkour. Donc, il aurait très bien pu atteindre Jennyfer.

Oui, il est complice !

Vous ne voyez pas ? Du parkour, voyons.

Ce n'est pas du hasard, il est complice ! »

— Du parkour..., réfléchit Stéphanie à voix haute.  
Qu'est-ce que c'est ?

— Je sais ce que c'est moi maman, lui dit la voix de son fils qui arrive derrière elle. J'ai déjà regardé des vidéos et des copains de mon école en font ! »

Elle s'agenouille à la hauteur de son garçon et lui demande de lui expliquer de quoi il s'agit.

Alors, Nathan le lui explique. Le parkour est un sport où les gens sautent d'immeuble en immeuble, escaladent des tours ou encore des murs, mais de très hauts murs. Le but étant de réussir à passer des obstacles compliqués.

Stéphanie repense au témoignage de Yoni Lefebvre.

Le jeune homme au look de rocker avait peut-être bien raison : cette personne qui escaladait la façade de son immeuble le soir du meurtre de Jennyfer Puyol n'était pas le fruit de l'alcool et de la drogue. Elle se sent bête de ne pas l'avoir cru, ce n'était pas une idée stupide... Elle fixe la pierre et réfléchit à son mystérieux informateur.

*Pourquoi m'informer de cette manière ? Pourquoi ne pas venir me le dire en face ? Ou glisser son message dans ma boîte aux lettres comme la dernière fois ?*

Elle n'a pas les réponses, mais au moins tient-elle une piste.

Ce Carl Cury.

Son informateur avait bien compris que José Garcia Font cachait quelque chose.

Reste à savoir maintenant quelle histoire va lui raconter l'adepte de parkour. Une partie de son stress disparaît. À chaque fois qu'elle trouve une piste, c'est comme si on lui enlevait un poids. Comme si elle se rapprochait du moment où Mélissa sera innocentée et libre.

Elle remarque alors le visage inquiet de son fils.

— Dis, maman, il s'est passé quoi ? demande-t-il en montrant la fenêtre brisée.

Elle réalise alors seulement maintenant que son mari et leurs deux enfants sont rentrés.

Stéphanie se compose une attitude normale.

— Ce n'est rien, mon grand, rassure-t-elle Nathan. Quelqu'un a joué au football et a cassé le carreau sans faire exprès. Comme la vitre est fine et qu'on n'a pas encore pu installer du double-vitrage...

Guillaume et leur fille sont devant la fenêtre brisée.

Son mari ne sait pas quoi faire. Il semble perdu et angoissé. Perturbée, Lisa se serre contre lui.

Stéphanie contemple à son tour les dégâts. Puis elle fixe la pierre.

Elle ne comprend pas. Si l'informateur voulait l'aider, pourquoi prendrait-il le risque de blesser sa famille ?

*Il ne doit pas avoir toute sa tête...*

La peur revient en elle.

L'enquêtrice se force à ne pas la laisser paraître pour ne pas inquiéter ses enfants.

Guillaume demande aux petits de monter dans leur chambre.

Puis, une fois Nathan et Lisa à l'étage, il se tourne vers sa femme.

— Qui a jeté ça ? s'écrie-t-il, énervé. Et pourquoi ? Et que tiens-tu entre tes mains ?

Il pointe le message.

— C'est ton affaire, n'est-ce pas ?

S'ensuit une dispute comme rarement Stéphanie et lui en ont eu.



# **Iris Hastings**



## Chapitre 15



Iris se voit marcher en fredonnant vers la boulangerie. Devant celle-ci, le petit garçon crie « Au secours ! » de toutes ses forces. Elle sait qu'il s'appelle Louis. Par contre, elle ne comprend pas pourquoi il hurle comme ça, tout comme elle ne comprend pas quel est le danger qui le menace.

Apercevant le monsieur au foulard rouge et au long manteau, elle réalise ! Il va la kidnapper et l'enfermer dans la cage avec Louis. Elle sait aussi qu'il la frappera. Malheureusement, elle ne peut pas s'empêcher d'avancer en chantant vers le danger. Et, petit à petit, ses pieds dans leurs bottines l'amènent vers lui.

Iris est terrifiée. Elle tremble. Elle voudrait cesser de chanter et aimerait courir pour sauver sa peau mais elle en est incapable. Elle arrive devant le monsieur...

... qui la kidnappe !

Il l'enferme dans sa camionnette et, l'instant d'après, elle se retrouve dans la cage avec Louis. Mais elle réussit à s'échapper.

Elle court, elle court, abandonnant le petit garçon derrière elle.

Louis ne comprend pas. Elle avait pourtant juré de le sortir de là, lui et tous les autres enfants.

Il lui crie :

— Iris, reviens ! Ne me laisse pas tout seul, s'il te plaît !

Son cri alerte le kidnappeur. La fillette, elle, continue de se sauver sans se retourner, se sentant coupable et mal à l'aise de laisser ainsi Louis.

Elle court, elle court. Le plus rapidement possible. Elle court tellement vite que le méchant monsieur ne réussit pas à la rattraper.

Elle arrive alors dans la rue de la boulangerie. Il y a sa mère tout au bout. Heureuse, Iris pleure de joie.

Sa mère se précipite vers elle. Au moment de la prendre dans ses bras, Tatiana Hastings disparaît d'un seul coup et, à la place, apparaît l'homme au foulard rouge.

La fillette se retrouve à nouveau dans la cage avec Louis. Cage dont elle parvient à s'enfuir. Et à chaque fois qu'elle s'échappe, son cauchemar recommence. Il est sans fin et elle n'arrive jamais à s'échapper de cette boucle.

Pourtant, aujourd'hui, quelque chose a changé. Une fois qu'elle est dans la cage, le monsieur au foulard rouge lui jette des boules de papier et de viande à la figure.

De petites boules de papier et de viande.

Et, ce faisant, il lui dit d'un ton rassurant : « Je ne te ferai pas de mal, ne t'inquiète pas, car je te connais. Je te connais très bien. En fait, je connais même ton grand frère.... »

Iris se réveille brusquement. Elle est en sueur et elle a très peur. Elle tremble de partout.

Présent à son chevet, attendant qu'elle ne se réveille,

Toby la prend dans ses bras et lui parle doucement :

— Je sais que tu as fait un cauchemar, ne t'inquiète pas, je t'ai surveillée. Tu n'as pas de souci à te faire, je veille sur toi. T'as soif ? Tu veux boire quelque chose ?

Terrifiée, Iris le regarde en secouant la tête.

— Je... je... je me souviens du méchant monsieur, sanglote-t-elle. Il... il fait beaucoup de sport et il a un nom bizarre.

Elle se force à se souvenir.

Dans son rêve, il lui jetait des boules de papier. Des boules de viande. De toutes petites boules. Des...

— Boulette ! s'écrie-t-elle, en écarquillant les yeux, choquée, et en tremblant encore plus. Tu le connais !

Sous le choc lui aussi, Toby n'en croit pas ses oreilles.

*Hein ? Comment se pourrait-il que Monsieur Boulette soit le ravisseur ? Je ne le vois pas faire ça... Il prenait ma défense et il m'a toujours soutenu, ce n'est pas possible...*

Alors, il se souvient du message qu'il a trouvé dans sa cabane.

« Je le vois tous les jours en face, là. Ta sœur était très importante pour le monstre. Je vais t'aider à le retrouver en te révélant à quoi il ressemble : il est grand, il a des poils verts, plusieurs bras et tous ses yeux sont d'un rouge terrifiant. Il est habillé d'un survêtement et il a un sifflet à la bouche. »

Bouleversé, il rigole tellement le stress est à son comble.

*Le survêtement, le sifflet à la bouche, réalise-t-il.*

Michel Boulette correspond à tous ces critères...

*C'était pour me mettre sur la piste de mon professeur de sport...*

Une extrême colère l'envahit.

*Voilà pourquoi il me demandait des informations ! Voilà pourquoi il prenait soin de moi. C'était pour savoir si Iris avait parlé ou pas...*

Il a les nerfs !

Il se tétanise.

Une phrase de son enseignant lui revient en mémoire :  
« Je m'inquiète pour mes enfants. Tu les verrais, ils sont jeunes et si naïfs ! Certaines personnes sont vraiment des monstres... »

*Si ça se trouve, réalise Toby, il n'a pas d'enfants. Et ceux dont il parle, ce sont ceux qu'il a enlevés !*

— Ça va grand frère ? lui demande sa sœur d'une petite voix.

Il se force à se calmer pour ne pas l'effrayer.

— Oui, ne t'inquiète pas, ma princesse, répond-il en lui faisant un câlin. Tout sera bientôt terminé, je te le promets.

Que doit-il faire ? s'interroge-t-il. Doit-il aller voir la police ? En parler à ses parents ? À sa petite amie ?

Il ne sait pas. Il est perdu.

Et tandis qu'il réfléchit, il ne pense plus à la silhouette qu'il a aperçue dehors...

**Toby Hastings**  
**Stéphanie Berthelak**





## Chapitre 16

*Violaine,  
15 h 25*

À cette heure-ci, d'habitude, Stéphanie termine son ménage et saute dans sa voiture pour aller chercher les enfants à l'école. Donc, elle a fait appel à sa mère pour s'occuper de récupérer Nathan et Lisa. L'enquêtrice traverse la petite ville chaleureuse située à 45 minutes de Lille, du moins lorsque la circulation est plutôt bonne. Elle passe à côté de plusieurs parcs puis d'une salle de sport. À proximité se trouve un commerce dont elle n'aperçoit pas l'enseigne de l'endroit où elle se trouve.

Elle continue puis arrive en vue d'un immense parc de jeux situé juste à côté d'une petite plage artificielle et d'un lac où des gens viennent faire du pédalo.

Elle s'arrête. C'est ici qu'elle trouvera le dénommé Carl Cury.

Elle ne sort pas tout de suite de sa voiture.

Elle pense un instant à Guillaume.

L'épisode de la pierre l'a refroidi. Il ne voit plus du tout son enquête d'un bon œil. Derrière sa colère se cache la peur. Quelqu'un aurait pu être blessé ! Il ne peut pas supporter le fait qu'elle mette en danger leur famille pour cette affaire. Elle a essayé de lui expliquer que c'était important pour elle – et pour Mélissa – de la résoudre mais il n'a pas accepté ses explications. Elle le décevait.

Stéphanie soupire.

Elle comprend bien tout ça. Elle non plus ne veut pas mettre en danger leurs enfants. Même si elle pense qu'il n'y a aucun risque. Elle est certaine que son informateur a attendu que Guillaume, Nathan et Lisa s'en aillent avant de lancer la pierre. Ce qui, d'une certaine manière, n'est pas plus rassurant. Car cela signifie qu'il l'observe... Elle a un peu peur de lui mais il l'aide à avancer dans son enquête.

Bref ! Elle coupe court à ses états d'âme et se concentre sur ce Carl Cury.

À cette heure, d'après son site internet, il est au mur d'escalade de Violaines où il s'entraîne tous les jours. Sur les pages consacrées à son activité sportive, elle a appris quelques petites choses sur lui. Après avoir admiré Lille du haut du bâtiment Euralille, il aime bien escalader le grand immeuble rouge et blanc qui se trouve derrière la gare. Là-haut, la vue porte encore plus loin. Sur certaines zones de travaux, la nuit venue, il monte au sommet des grandes grues jaunes qui se trouvent sur ces lieux.

Un véritable casse-cou en somme... et le complice d'un meurtre d'après le mystérieux informateur.

— Reste à savoir pourquoi, déclare Stéphanie en quittant sa voiture.

Elle le découvre au milieu du mur d'escalade en train de fixer le sommet de celui-ci. L'air très serein, complètement concentré sur son objectif, il porte un short long ainsi qu'un tee-shirt blanc basique. Au bout de quelques minutes, il reprend son escalade. Il se déplace comme s'il était un singe et arrive tout en haut sans difficulté.

Stéphanie attend qu'il redescende.

Les lieux autour du mur sont très calmes. Ce dernier est ensoleillé et entouré de verdure. Dans le parc à côté et sur le lac, il y a énormément de monde.

Une fois qu'il est de retour au sol, Stéphanie l'interpelle.

— Eh, toi ! J'ai à te parler !

Il se retourne aussitôt.

— Quoi, moi ?

Arrivée devant lui, elle lâche sans transition :

— Tu as aidé au meurtre de Jennyfer Puyol, je le sais !

Elle ne s'est pas montrée prudente car elle n'a pas peur que Carl Curry lui fasse du mal. Elle a bien choisi son moment, une fin d'après-midi où la plupart des enfants ont fini l'école et viennent se défouler. Sans parler des adultes qui viennent se promener. Avec tous ces gens dans les environs, elle sait très bien que Carl Curry ne tentera rien contre elle.

— Eh, non, non, ce n'est pas moi ! panique aussitôt le sportif en reculant. Je n'ai rien à voir dans cette affaire !

— Je ne te crois pas ! Parle où sinon je dis à tous tes sponsors que tu es complice d'un meurtre ! Et je te préviens, si tu tentes quoi que ce soit contre moi...

Elle montre son téléphone portable.

— Je suis actuellement en conversation avec mon patron. Il entend tout et enregistre tout, alors...

L'autre regarde autour de lui, totalement perdu.

— Mais, mais... vous êtes qui ?

— Je suis détective privée.

Stéphanie baisse d'un ton pour relâcher la pression qu'elle exerce sur lui et, ainsi, mieux le piéger.

— Voilà ce que je te propose. Si tu me dis tout ce que tu sais, je te fais la promesse que je ne dirai rien à la police. Par

contre, si tu ne me dis rien, en plus de tes sponsors, je mets la police dans le coup. Dès lors, ce sera bye ! bye ! ta notoriété ! Les marques qui te financent te lâcheront, ta communauté de fans te lâchera. Bref, ta carrière sera entièrement fichue !

— OK, OK, c'est bon, je vais tout te dire ! abandonne Carl Cury, la voix tremblante. Mais sachez que je risque la vie de toute ma famille en vous parlant !

*Il a clairement très peur, réalise Stéphanie. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire avec sa famille ?*

Elle ressent brusquement une certaine once de pitié envers lui et, sans même encore savoir pourquoi, de la compassion pour sa famille.

— J'ai... j'ai aidé le meurtrier. Mais si je ne l'avais pas aidé, ma famille aurait été en danger. Donc...

Le sportif se tait, comme choqué par ce qu'il a fait. Il repense clairement à son rôle dans le meurtre de Jennyfer Puyol et, certainement, aux conséquences si ce qu'il s'apprête à dire venait à se savoir.

Il prend sa respiration et, après avoir jeté des coups d'œil autour de lui, il lâche le morceau d'un bloc :

— Un mec m'a contacté sur mon site pour qu'on se rencontre. « Je veux absolument être votre sponsor », m'a-t-il dit. J'étais étonné mais très vite j'ai compris ce qui se passait : on s'intéressait enfin à moi ! J'étais très content ! Alors, comme vous vous en doutez, ni une, ni deux, j'ai accepté et on s'est donc rencontré pour discuter de ce partenariat. C'était en fin d'après-midi au rez-de-chaussée d'un bâtiment abandonné. En arrivant, j'ai tiqué. « Ce n'est pas un endroit pour parler de contrat de sponsor, ai-je pensé, Je ne dois pas être ici pour ça... » Et quand j'ai vu le mec, il m'a paru étrange. Il était très

sûr de lui. Je m'suis tout de suite dit : « Qu'est-ce que fais ici, je vais m'attirer des problèmes ! » Mais il était trop tard... Je ne m'étais pas trompé. Le gars m'a expliqué qu'il avait besoin de moi pour se venger d'une femme. Au début, j'ai refusé. Je n'voulais pas aller en prison. Je lui ai dit de partir. J'avais peur. Il faut dire que le gars était perturbant. Et, surtout, très menaçant. En vérité, il m'effrayait. Il avait l'air capable de tout. D'ailleurs, il a tiré un couteau de sa veste et il m'a menacé. Il m'a juré que si je ne l'aidais pas, il tuerait toute ma famille. Il s'était renseigné et connaissait tout de celle-ci. J'ai pris peur et je lui ai répondu : « Ok, c'est bon, je vais t'aider, mais laisse mes proches en dehors de ça ». Il m'a expliqué que je devais pénétrer dans l'immeuble de cette Jennyfer Puyol, la laisser monter dans son appartement et, de là, le faire rentrer.

Apeuré comme jamais, ne voulant pas se faire arrêter ou voir sa réputation salie, Carl continue de parler.

— Le soir venu, pendant qu'il était caché dans la rue, je suis grimpé petit à petit jusqu'en haut du bâtiment et, une fois sur le toit, je me suis introduit dans l'immeuble. Une fois à l'intérieur, je suis descendu jusqu'au parking souterrain pour attendre Jennyfer. Je savais à quelle heure elle rentrait. Il... Il la surveillait tout le temps depuis plusieurs semaines...

Une fois qu'elle est sortie de sa voiture, je l'ai menacée avec un couteau. On a rejoint son appartement et j'ai ouvert la porte de l'immeuble au gars. La femme été affolée. Elle se demandait qui j'étais et ce que je lui voulais. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Elle voulait crier mais je lui ai fait savoir que... que c'était moi le boss et qu'elle avait intérêt à se calmer. Alors, elle a arrêté de crier. Elle m'a supplié de lui laisser la vie sauve, a ajouté que je pouvais prendre tout son argent. J'ai

continué de jouer les durs. « Je m'en fous de ton argent. Je t'emmène chez toi et tu verras bien ensuite ce que je ferai de toi ! »

Il s'interrompt, honteux. Stéphanie voit clairement sur son visage qu'il se demande ce qu'il va advenir de lui et s'il va ou non moisir en prison pour ce qu'il a fait.

— Je me dégoûtais moi-même. C'était médiocre ce que je faisais. J'aurais aimé partir mais je devais rester. C'était affreux, je n'avais pas le choix, sinon toute famille mourait...

*C'est terrible d'être forcé de comploter ainsi avec un meurtrier*, se dit Stéphanie, ne pouvant s'empêcher toutefois d'être en colère à cause de la faiblesse de Carl Cury et d'être dégoûtée par ce qu'il a accepté de faire.

— Et que s'est-il passé quand votre... hum !... gars est arrivé dans l'appartement ? demande-t-elle.

— Jennyfer était sous le choc. Elle s'est rendu compte qu'elle le connaissait. Elle lui a posé des questions du genre « Pourquoi moi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? » Elle était terrifiée. Puis... Il... Il m'a demandé de surveiller le couloir... C'est alors que... que j'ai vraiment compris qu'il allait la tuer. Il la détestait comme pas possible. Ça se voyait dans ses yeux. Il avait la haine ! Et... et pendant que je faisais le guet, il... il... la massacrait. Je me suis senti super mal, je ne m'étais pas rendu compte de ce que j'avais fait. Je me souviens encore de ce que j'ai pensé à cet instant : « Mais... Mais...Mais... Il est vraiment là pour la tuer ? C'est un fou ce mec, pour...pour... pourquoi il fait ça ? » Je n'y croyais pas, je pensais que c'était une blague.

Et puis, j'ai commencé à paniquer. J'ai eu peur que, lorsqu'il en aurait fini avec elle, ce soit mon tour. J'ai pensé à

m'enfuir, mais je ne l'ai pas fait... Puis il m'a rejoint et nous avons quitté l'immeuble. Il... Il m'a dit qu'on ne s'était jamais vu et je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles...

Blanc comme un linge, Carl Cury baisse la tête.

— Je... je suis responsable de la mort de cette femme. Je trouve ça répugnant d'être capable de tuer quelqu'un, et... et voilà que j'ai aidé à... à... à cet acte horrible... Je m'en veux tellement ! Je ne cesse de voir son visage. Je...je me sens tellement mal, je n'arrive plus à dormir, j'ai peur de tout, j'ai peur de lui. Je... je suis en dépression... à chaque fois que quelqu'un me parle, je crois qu'il va me parler de ça... Je voudrais tant que tout cela s'arrête !

Il fond en larmes.

- Ne...Ne...Ne... m'arrêtez pas, je ne veux pas aller en prison, s'il vous plaît ! Je me suis fait manipuler par cet homme... Je n'ai que dix-neuf ans, je suis trop jeune pour aller en prison. En plus, ma carrière de parkour sera finie ! Elle vient de se lancer...

— Que tu aies dix-neuf ans ou pas, ça ne change rien, réplique de manière agressive Stéphanie. Tu as quand même été complice d'un meurtre, ce n'est pas n'importe quoi ! Tu n'as qu'à te poser plus de questions la prochaine fois avant de te lancer dans ces âneries. Il ne te reste plus qu'à aller tout dire à la police !

En vérité, elle a pitié de lui – elle a même peur pour lui ! –, mais elle doit faire son boulot même s'il a été « manipulé » comme il dit.

— S'il vous plaît, il ne faut rien dire à la police ! répète l'autre. Je vous en supplie, sinon il...

— Finis les blablas ! le coupe-t-elle avec sévérité.

D'accord, je ne dirai rien, mais seulement si tu me donnes un coup de pouce et que tu me révèles l'identité du meurtrier. Si tu ne veux pas, je passe un appel et tu resteras en prison, à sa place, jusqu'à la fin de ta vie.

— Je... je... je ne peux pas... Ou il va faire du mal à ma famille. Il l'a menacée, je vous dis !

Paniqué, Carl Cury commence à partir mais elle le retient. Elle doit le convaincre de parler !

— Il faut vraiment que tu me dises qui a tué Stéphanie ! C'est super important. Ce qu'il a fait c'est très grave. Ce criminel est capable de tout, il faut agir ! Il reviendra pour toi, tu t'en doutes, non ?

Le jeune homme la fixe avec tristesse.

— Désolé, commence-t-il à pleurer, je ne peux vraiment pas vous donner son nom, sinon il le saura et il tuera toute ma famille.

— Justement, persiste-t-elle, il va continuer et tuera d'autres personnes !

Ne sachant visiblement pas quoi faire, les larmes ruisselantes sur ses joues, Carl Cury déguerpit en courant.

— Je suis désolé mais ... je ne peux pas, lâche-t-il une dernière fois.

Stéphanie ne cherche plus à le rattraper.

Elle le regarde s'enfuir, triste pour lui mais énervée. Elle tenait le nom du coupable !

En tous les cas, son informateur avait raison : Carl Cury est le complice du meurtrier. Mais comment le savait-il ? D'autant qu'il était au courant du rôle joué par le sportif. Dans le cas contraire, comment aurait-il deviné pour le parkour ?

Autre point important : Jennyfer connaissait celui qui l'a



tuée. La piste Quentin Dubois étant écartée, qui peut être cette personne ?

Stéphanie se rend compte que l'affaire est beaucoup plus compliquée qu'elle ne le pensait. Elle décide de retourner chez elle pour étudier tout ça. Néanmoins, elle est satisfaite des informations qu'elle a récoltées. Cette fois, elle a la preuve irréfutable que Mélissa Quion n'y est pour rien !



## Chapitre 17

*Retour chez les Hastings,*

Après le cauchemar de sa sœur, Toby a demandé à cette dernière de ne rien dire, ni à leurs parents ni au psychologue qui la suit.

— Tu t'es peut-être trompée, lui a-t-il dit. Monsieur Boulette ne pourrait jamais faire ça... Il n'est pas comme ça. Je pense que tu as remplacé ton ravisseur par quelqu'un que tu redoutes.

La voyant très inquiète, il a ajouté :

— Mais je vais me renseigner. Si c'est bien lui, je le dirai aux policiers et ils l'arrêteront, d'accord ?

Iris a accepté sans trop poser de questions.

Toby lui a lu une histoire. Au bout d'un moment, elle s'est retournée contre le mur et s'est rendormie.

Le frère est resté au chevet de sa petite sœur pendant une heure ou deux, la regardant et se disant qu'ils avaient eu de la chance de la revoir. Puis il a réfléchi à la manière de régler son compte à Michel Boulette.

Le lendemain matin, à la première heure, il prend avec lui son téléphone, une bouteille d'eau et un casse-dalle. Puis, il cache dans son sac un couteau. Il n'a pas appelé la police car il compte régler ça lui-même.

Arrivé au lycée, il se rend à la salle de sport où son professeur est en train de faire cours à une classe de

Terminales. La haine tente de prendre le dessus sur l'adolescent.

*Comment on peut faire ça à des enfants ?* se demande-t-il plein de colère et de dégoût.

Il a envie de le défoncer, de le tuer là, sur place.

Il lui en veut d'avoir fait mal à sa sœur et, certainement, aux autres gosses.

Au prix d'un violent effort, il se contient. Puis, ni vu, ni connu, il glisse une feuille pliée en quatre dans le sac de son professeur.

Sur le papier, Toby a écrit qu'il doit parler à son professeur sérieusement à cause de ses problèmes en cours. Il a ajouté qu'il avait un autre souci : il se fait harceler mais il n'ose pas le dire à quelqu'un d'autre que lui. Il lui demande de le rejoindre au parc Jean-Baptiste Lebas dans l'après-midi à 15 h 30. Comme c'est mercredi, il sera forcément disponible.

Puis il quitte le lycée et rejoint sa cabane.

Pendant le reste de la matinée, la colère monte en lui. Il pense au moment où il pourra enfin se venger.

Une heure avant son rendez-vous, Toby arrive au parc. C'est un grand parc avec de grands arbres, beaucoup de fleurs et de buissons, des jeux et un petit lac. À cette heure-là, des parents jouent ou se promènent avec leurs enfants.

Tout à sa vengeance, l'adolescent n'avait pas pensé à ça.

*Ce n'est pas une bonne idée, réalise-t-il. Des personnes peuvent prendre peur et appeler la police !*

Il se demande s'il ne devrait pas annuler le rendez-vous et le reporter en proposant de rencontrer Michel Boulette un soir dans un lieu désert. Pour que personne ne le voie le tuer...

Non, décide-t-il, si je fais ça, il va se douter de quelque

chose. Je n'ai qu'une seule chance, c'est maintenant !

Il réfléchit et trouve la solution.

*Je vais l'entraîner vers le fond du parc derrière les arbres... loin des regards...*

L'heure approche.

Toby tape du pied et se mord la lèvre inférieure à cause du stress. Il va s'asseoir sur un banc où il attend son adversaire.

15 h 30, ça y est, c'est le moment.

Pourtant, son professeur n'est pas là.

*Il se fout de moi ! s'énervé l'adolescent.*

Impatient, il attend, tout en claquant du pied. Il se lève et fait les cent pas. Sa colère disparaît d'un coup. Il laisse tomber sur le banc.

Et si Michel Boulette avait deviné le piège ?

Un long moment s'étire. Angoissant et terrifiant. Toby appréhende l'arrivée de son enseignant.

Après quinze minutes d'attente, le professeur de sport pénètre dans le jardin public. Le regard sérieux, déterminé, il marche normalement vers le lieu de rendez-vous.

L'apercevant, Toby prend une grande inspiration et se lève. Son couteau est caché dans la poche intérieure de son blouson où il a percé la doublure afin d'avoir de la place. Son poing serre le manche de son arme. L'adolescent, avec son fidèle bonnet, est enfin prêt à affronter le responsable des malheurs de sa petite sœur ! Il s'approche de lui. Tous deux échangent un regard amical.

*Il ne se doute de rien*, songe Toby en restant toutefois méfiant.

L'enseignant lance un « bonjour » également amical à son élève puis lui demande avec gravité :

— Alors que t'arrive-t-il, Toby ?

— En fait, lui répond son élève en hésitant, j'ai quelques questions à vous poser... Est-ce que vous auriez des informations sur le ravisseur ? Celui qui a enlevé ma petite sœur...

Michel Boulette s'étonne.

— Je.... je... ne co... connais rien sur cet enlèvement, bégaye-t-il alors comme s'il avait peur de la réaction de Toby. Et... Et j'en suis sincèrement désolé. Tu... tu m'as fait venir ici que... que pour ça ? Et, dans ce cas, pourquoi ne pas m'avoir posé la question au lycée ? En plus, je ne suis pas enquêteur, tu le sais...

Il se reprend. Un éclair de colère passe dans ses yeux. Il se redresse et montre le message en prenant une voix plus grave et en haussant le ton.

— Dans ce cas, peux-tu me dire clairement ce que ça signifie ? Est-ce encore une sale blague de tes camarades ? Tu t'es allié avec eux pour te moquer de moi, afin qu'ils ne t'embêtent plus, pas vrai ? Tu comptes encore plus détruire ma vie...

Toby serre les poings et il finit par cracher tout ce qu'il a sur le cœur :

— Fini ! Je sais que c'est vous qui avez enlevé ma sœur et le petit Louis ! Un homme en survêtement de sport avec un sifflet, c'est vous !

Le professeur de sport fronce les sourcils.

Il regarde autour de lui, comme pour savoir si des gens ont entendu l'accusation.

Les personnes qui fréquentent le parc sont loin. Tout en marchant, Toby et lui s'en sont écartés. Ils ont dépassé les

étangs et le grand espace vert avec des bancs pour rejoindre le fond du parc. Un endroit quasiment caché par des arbres et peu fréquenté par les promeneurs trop pressés par leur vie active.

Une main dans la poche de son blouson, Toby serre la poignée de son couteau. Il attend le bon moment pour le sortir.

Même s'il est peiné par ce visage qu'il connaît si bien, il n'a qu'une envie : venger sa sœur et faire la peau de Michel Boulette. Ce dernier est devenu étrangement calme.

Il s'arrête et, se tournant vers son élève, il secoue la tête.

— C'est grave d'accuser les gens comme ça, tu le sais ? Tu me déçois, Toby...

Confus, Toby lâche son arme avant de la reprendre en main et de froncer les sourcils d'un air sévère.

L'enseignant éclate de rire.

— Pardon, mais non ! Moi, je n'enlève pas les enfants. Ça serait un comble pour un enseignant !

Et il éclate une fois de plus de rire avant de redevenir sérieux :

— As-tu des preuves de ce que tu avances ?

Toby se rappelle le contenu du message avec le smiley.

— Oui, j'en ai ! Quelqu'un vous a vu ! Je sais même que vous avez un complice que vous payez ! Et que ma sœur est importante pour vous.

— Ça ne fait pas des preuves, ça. Tu sais ce que je crois Toby ? Toi non plus, tu ne m'aimes pas. Et pour te moquer de moi, tu as prévu une farce encore plus méchante et mesquine que celles de tes camarades...

L'adolescent se souvient des lieux indiqués sur la carte.

— Et l'usine ? Hein ? Ce n'est pas une preuve peut-être ?

Il ne sait pas de quoi il parle mais cela semble faire son effet. Michel Boulette se fige.

— J'avais raison, vous avez enlevé ma sœur devant la boulangerie ainsi que le petit Louis ! l'accuse Toby.

Il ricane, plein de mépris :

— Un comble, n'est-ce pas ?

Le professeur de sport plisse les paupières et fixe Toby, comme s'il réfléchissait.

Puis ses yeux s'écarquillent et un sourire triste apparaît sur son visage. Il s'avance et pose une main amicale sur l'épaule de l'adolescent qui, surpris par sa réaction des plus calmes, n'a pas bougé.

— Et moi qui te détestais parce que je trouvais ta vie de famille parfaite..., dit-il d'une voix pleine de délicatesse. En fait, tous les deux on se ressemble. Tout le monde se moque de toi et il y a tant de colère chez toi !

Toby ne comprend pas ce revirement de situation. Empli tout à coup de doutes, il se sent étrangement soulagé d'entendre ça.

*Il a raison...*

Il n'est pas le seul à vivre tout ça. La fureur qu'il y a en lui, les moqueries...

Il oublie son couteau et serre les poings.

*Ma vie est vraiment nulle !*

Pensif, il commence à déprimer, au point de pleurer, avant de s'arrêter sur une partie des propos de son professeur de sport : « Et moi qui te détestais parce que je trouvais ta vie de famille parfaite ! »

La vie de Michel Boulette semble avoir été horrible. Et, apparemment, la famille du prof était pire que la sienne...



*Pire ? s'interroge-t-il. Tatiana et Alain ? Ils ne voulaient que mon bien, ils s'inquiétaient pour moi.*

Ils lui ont apporté protection et amour, ce qu'il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre.

*Lui et moi, nous sommes différents !* réalise-t-il en fixant Michel Boulette. *Moi, je ne suis pas méchant. Je n'enlève pas les enfants. Je ne les frappe pas. Je suis une bonne personne !*

Il ouvre grand les yeux.

— Je ne suis pas comme toi ! crie-t-il. Toi, tu es quelqu'un de mauvais ! Tu kidnappes des gosses, des innocents ! Je te hais, sale fou !

Ce faisant, il recule car son professeur pourrait sauter sur lui. Il sort alors son couteau et, le tenant à deux mains, en pointe la lame vers Michel Boulette. Il veut absolument le tuer. Cette envie est si forte que l'adolescent en oublie les conséquences. Son professeur lui a enlevé l'une des choses les plus importantes à ses yeux. Iris ! Iris qu'il a blessée ! En plus, il continue de faire du mal autour de lui.

Le ravisseur éclate de rire.

— Tu as raison, mon cher Toby, nous sommes différents. Toi, tu es un meurtrier en puissance. Tu n'es pas passé à l'acte mais ça ne saurait tarder, n'est-ce pas ?



\* \* \*

## *Chez les Berthelak*

Stéphanie se prépare à aller prendre un bon bain. Elle s'imagine déjà en train de se relaxer dans l'eau bien chaude tout en écoutant la radio. Cela lui fera énormément de bien.

Entrée dans son bain, elle repense aussitôt à son enquête. Carl Cury. L'homme qui l'a entraîné dans le meurtre de Jennyfer Puyol pour se venger. Sans oublier son mystérieux informateur. Qui est-il ? Et pour quelles raisons se cache-t-il sous ce smiley ?

*Et s'il s'agissait d'un gamin ? Les smileys, ça n'intéresse pas les adultes, non ?*

Guillaume voudrait qu'elle le dénonce à la police. Elle a refusé car c'est un allié.

*À moins qu'il ne cache bien son jeu...*

Elle a besoin de savoir qui est cette personne pour pouvoir l'interroger. Cela la turlupine tellement qu'elle en a la chair de poule.

*Mais comment lui mettre la main dessus ?*

Guillaume, lui, est toujours choqué par le jet de pierre.

— C'était dangereux, lui a-t-il répété. Imagine si Nathan ou Lisa avaient été présents ? Ils auraient pu être blessés. Ça peut même tuer ce genre de projectile ! Tu ne te rends pas compte !

À chaque fois qu'il y pense, il se gratte les bras comme s'il avait des araignées dans le bras.

D'après lui, elle devrait passer le relais à la capitaine Mémo. Elle a assez de preuves pour faire innocenter Mélissa. Mais elle ne veut pas. Elle compte aller jusqu'au bout.

Perturbée, Stéphanie soupire. Impossible de se relaxer !

Elle aurait bien besoin d'un gros câlin de la part de son mari et de la présence de ses enfants pour la calmer un peu.

Ou de crêpes au *Cahuètella*. Guillaume en a préparé. Il les a terminées il y a à peine vingt minutes de cela. Elle les mangera après son bain. Ses deux enfants sont dans leur chambre en train de s'amuser calmement. Après avoir fini les crêpes, son mari les a rejoints pour jouer avec eux.

Décidant qu'elle ne parviendra pas à se relaxer, Stéphanie sort de son bain.

Elle se sèche puis se rhabille. Au moment où elle a terminé, elle entend que l'on sonne à la porte d'entrée. Toujours perturbée, elle crie à son mari pour le prévenir qu'elle va s'en occuper puis dévale les escaliers.

Quand elle ouvre, elle découvre, sur le seuil, Marie-Thérèse Dubois. La mère de Quentin est au bord des larmes et n'arrête pas de regarder autour d'elle, angoissée. Immobile, Stéphanie ne comprend pas. Elle pose sur sa visiteuse un regard interrogatif et lui demande pourquoi elle vient la voir.

Anxieuse, tremblante, la boulangère bégaye :

— Il... Il faut que... je ... je vous pa... parle de Jennyfer et de... de mon fils. C'est... c'est important.

Stéphanie, inquiète, la fait donc rentrer et lui propose à boire. Gênée, Marie Thérèse accepte et la suit. Stéphanie l'invite à s'installer dans le grand canapé blanc qui se trouve dans la véranda avec vue sur le jardin. Puis elle va leur chercher un chocolat bien chaud. Elle revient et toutes deux commencent à parler face à face, leur tasse entre leurs mains.

Marie-Thérèse, gênée, lui tend des dessins.

— Un genre de détective est venu à la boulangerie, explique-t-elle, toujours en bégayant. Il m'a ex... expliqué ce

qu'il avait vu... Regardez... Ce sont les dessins qu'il a faits. C'est mon fils... qui attend Jennyfer. Et là, c'est l'immeuble de... de cette pau... pauvre malheureuse... Je ne sais pas pourquoi, mais... je l'ai cru... J'ai... j'ai donc décidé de venir vous voir...

L'enquêtrice consulte les croquis. Ils ont été réalisés avec grand soin. Sur un premier, on y voit très clairement Quentin caché devant un immeuble qui ressemble traits pour traits à celui de Jennyfer Puyol. Sur un autre, le jeune caissier scrute l'entrée du bâtiment. Sur un troisième, Stéphanie le découvre en train de marcher derrière la moto de Jennyfer qui se dirige vers le portail du garage souterrain.

Elle n'en revient pas.

— Est-ce bien votre fils sur ces feuilles ? demande-t-elle, surprise.

Marie-Thérèse Dubois acquiesce en silence.

Puis Stéphanie remarque la signature en bas de chaque feuille : un smiley. Le détective et son mystérieux informateur qui joue avec elle sont une seule et même personne.

*Il était sur les lieux au moment du crime*, réalise-t-elle.

Marie-Thérèse Dubois s'effondre en larmes et dévoile dans un souffle :

— Je savais que mon fils était le meurtrier de Jennyfer. Je l'ai su lorsque Quentin a rencontré Jennyfer, par hasard, devant ma boulangerie et qu'elle l'a encore insulté.

— Encore insulté ?

— Oui. Elle s'en était déjà prise à lui lors d'un stage qu'il avait fait quelques mois auparavant dans le restaurant où elle travaillait. Elle était sa référente de stage. Elle... elle lui a dit des méchancetés homophobes. Elle a recommencé lorsqu'ils

se sont revus. Quentin venait me voir. Elle, elle sortait de ma boulangerie. Quand mon fils est entré, j'ai... j'ai lu une envie de meurtre au fond de ses yeux. Quentin est quelqu'un d'agressif. Il tient ça malheureusement de son père. Plus tard, quand j'ai vu les informations à la télévision, j'ai... j'ai compris que c'était lui. Qu'il était passé à l'acte.

Stéphanie accuse le coup. Elle essaie de rester sereine pendant que Marie Thérèse pleure en tremblant de tout son corps. L'enquêtrice la prend dans ses bras.

— Mon amie a été accusée à tort, lui dit-elle. Elle est en prison à cause de votre fils... Il faut faire quelque chose...

Embarrassée, la boulangère rougit.

— Je... je suis désolée... Je ne pensais pas que la police arrêterait quelqu'un... Ensuite, il était trop tard et je n'osais plus parler...

Stéphanie fronce les sourcils et soupire :

— La place de votre fils est en prison, il doit assumer ses actes...

Marie-Thérèse Dubois baisse la tête et murmure, désespérée :

— Oui, je suis d'accord...

Elle s'interrompt. Elle a encore envie de pleurer. Elle s'essuie les yeux.

— Il doit aller se dénoncer au commissariat de police ! déclare Stéphanie.

La mère de Quentin approuve.

— Mais, il faudrait le convaincre, ajoute-t-elle. Pourriez-vous m'aider ?

— Oui, allons lui parler !

— Est-ce que cela pourrait attendre demain ?

Stéphanie secoue la tête.

— Malheureusement non. Le plus tôt sera le mieux.  
Allons-y !

\* \* \*

*Lille, Parc Jean-Baptiste Lebas*

*15 h 55*

Toby écarquille les yeux avant de regarder fixement son couteau. Il se sent comme piégé par les propos de Michel Boulette : « *Tu as raison, nous sommes différents. Toi, tu es un meurtrier en puissance. Tu n'es pas passé à l'acte mais ça ne saurait tarder...* »

Pour autant, il ne baisse pas sa garde et reporte son attention sur son enseignant. Celui-ci n'a aucun geste menaçant. Il a cessé de rire et affiche une moue méprisante.

— En vérité, tu n'es qu'un môme pourri gâté. Ta famille est parfaite et je suis certain que tu oses te plaindre ! J'imagine même que tu ne leur fais pas confiance. Sinon pourquoi ne leur as-tu rien dit ? Pourquoi est-ce que ce ne sont pas les flics qui m'ont attendu ici ? Ou alors ton père ? Ou même ton frère aîné ? Pauvre petite chose fragile, tu veux que je t'explique ma vie ?

L'adolescent resta figé en écoutant Michel parler.

— Quand j'étais enfant, se confie l'enseignant, de la peine dans la voix, ça n'a pas été facile. Mon père m'a abandonné dès la naissance. Il ne voulait pas avoir d'enfant car il était trop jeune. Il avait peur d'être père. Toutefois, il m'a reconnu comme étant son enfant. C'est la raison pour laquelle je porte son nom... J'ai très mal vécu cet abandon, je n'arrêtais

pas de pleurer et de me dire que c'était de ma faute. Que je devais être trop bizarre pour qu'il ait envie de rester avec moi. Ma mère n'aurait jamais dû me raconter tout ça. En même temps, c'était de ma faute. Je lui avais demandé pourquoi je n'avais pas de père. La première fois qu'elle m'en a parlé, elle semblait encore sous le choc de cet événement. Elle pleurait... Et c'est comme si ma question avait ouvert une vanne. Elle s'est mise souvent à me raconter les circonstances de notre abandon. Dans ces cas-là, elle pleurait et ne me regardait pas. Comme si elle avait honte de moi. Comme si j'étais à l'origine de tous ses problèmes.

Maman était souvent déprimée et me donnait peu d'amour. Elle était trop malheureuse pour ça... J'étais souvent seul et je n'avais personne pour moi. Elle m'a laissé faire ma vie sans aucun repère... Malgré cela, je ne lui en veux pas. C'est à moi que j'en veux. Énormément. Maman, elle a vraiment connu mon père. Pas comme moi, en fait. C'était elle la plus triste dans cette histoire, et je n'ai rien fait pour la faire sourire...

Il s'interrompt. En face de lui, Toby garde son arme toujours pointée en avant, bien qu'il soit touché par ces propos.

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de retrouver votre père ? ne peut-il s'empêcher de demander.

Michel Boulette a un rire mauvais.

— J'ai souvent rêvé de le retrouver. Mais maman a appris qu'il s'était marié et qu'il avait eu des enfants. Je me suis mis à le détester profondément et j'ai tiré un trait sur lui. Je ne voulais plus le rencontrer et je n'ai jamais cherché à le faire... Ma mère ne pouvait pas travailler. Après ma naissance, elle est devenue malade du cœur. Elle se rassurait en se disant

que ça lui permettait d'être présente pour moi, mais bon, ça ne ramenait pas d'argent à la maison. Elle n'avait que le RSA, c'est-à-dire environ 550 euros par mois pour tout payer. On restait à deux sans télé, ni rien. C'était triste et morne. Il n'y avait pas beaucoup à manger dans les placards et dans le frigo...

Parfois, dans la rue, quand on se promenait, je me souviens que je regardais les autres manger dans les restaurants. Ça me rendait fou de colère. Tout était la faute de mon connard de géniteur ! J'étais triste aussi. Pour maman. Si elle avait eu plus d'argent, elle aurait pu y aller...

À l'école, ce n'était pas évident. Dans la cour de récréation, les filles et les garçons se moquaient de moi à cause de mon nom. « Boulette, on va te manger à la cantine, ce midi ! », chantaient-ils dès qu'ils en avaient l'occasion. Et je ne te raconte même pas ce qu'il se passait quand il y avait vraiment des boulettes de viande au déjeuner... Comme nous étions pauvres, je ne mangeais pas correctement. J'avalais tout et n'importe quoi. J'étais en surpoids. Ce qui n'arrangeait pas mon cas. On me traitait de « bouboule » et souvent on me disait « Tu sais pourquoi tu es gros ? C'est parce que tu manges trop de boulettes ! ». Je me suis senti mal dans ma peau. Je voulais arrêter d'aller à l'école et ce qu'ils me disaient me donnait envie de mourir... Je ne suis jamais passé à l'acte. À la place, je ressentais de la haine envers eux. Je me suis battu pour ne pas sombrer. Pour ne pas leur donner ce plaisir-là ! J'ai suivi des régimes et j'ai fait du sport. C'est de là qu'est venue ma vocation. Oui, je voulais en faire mon métier. Malgré mon surpoids, j'étais très fort et c'était la seule matière où je pouvais me défouler.



Puis, j'ai eu un petit frère, Bart. Ma mère l'a eu avec un gars qu'elle n'aimait pas. Mais il était dentiste, il avait donc de l'argent... Sauf qu'il l'a quittée pour son assistante qui avait vingt ans... Quelques jours plus tard, ma mère a appris qu'elle attendait mon frère... Il n'a jamais voulu le reconnaître. Il faut dire qu'en vérité il était marié.

Maman aurait pu l'obliger à nous aider. Elle ne l'a jamais fait. Je ne comprendrai jamais pourquoi... La vie a continué. D'horrible, elle s'est transformée en cauchemar car ma mère devait élever seule, sans moyens, ses deux enfants. D'autant que Bart était handicapé. Il était trisomique... Il n'était pas vraiment difficile à vivre. En fait, il rigolait tout le temps et nous donnait beaucoup d'affection. Mais, moi, j'avais de la peine pour lui et pour ce qu'il allait vivre...

Au collège, les moqueries envers moi ne se sont pas arrêtées. Au contraire, elles ont empiré. Tout le monde s'acharnait, les quolibets fusaient de toutes parts. Je n'en pouvais plus. À nouveau, j'ai pensé au suicide. Plusieurs fois. Là non plus, je n'ai pas craqué. Je suis passé au-dessus de tout ça. Il y avait mon petit frère handicapé et maman qui était malade du cœur. Je ne pouvais pas les abandonner...

Mon nom posait toujours autant problème. Quand je demandais aux filles si elles voulaient sortir avec moi, elles me répondaient que j'étais trop moche. En vérité, je savais qu'elles avaient honte de moi à cause de mon patronyme... Je les détestais, je voulais toutes les tuer, ainsi que tous ceux qui se moquaient de moi ! J'étais également en colère contre mon père et ma mère. Quelle idée de me donner ce nom ! Pour autant, je me suis accroché à celui-ci...

Je ne t'ai pas menti : je ne l'ai pas remplacé. Je voulais

faire croire que cela ne lui faisait rien. C'était à mes harceleurs de changer, pas à moi !

Et puis, mon frère aussi a été victime d'insultes, de moqueries et même de discrimination. Il était rejeté par les autres. Personne ne voulait lui parler, ni le regarder, ni devenir ami avec. C'était un petit frère en or. Il mettait de la joie chez nous et il était gentil. Lui, il n'aurait jamais fait de mal à quelqu'un... À cause des moqueries et de cette discrimination, il s'est suicidé...

Michel Boulette s'interrompt.

Les larmes qu'il retenait roulent sur ses joues.

— Mon... mon petit frère et moi..., sanglote-t-il, nous... nous n'avons pas connu notre géniteur. Nous voulions une vie meilleure. Je me suis battu pour. Bart n'a pas réussi, lui... Il me manquait l'amour et la protection d'un père... À la place, j'ai eu le malheur et la colère.

Toby baisse son arme. Il ne peut s'empêcher de compatir. La peine et la pitié remplacent la colère qu'il pouvait ressentir envers son professeur. D'autant plus qu'il se met facilement à la place de celui-ci.

Leurs passés se ressemblent. On y retrouve les moqueries, les insultes. De plus, aucun d'eux n'a connu son père.

*Lui et moi, on est pareil...*, se répète l'adolescent, mal à l'aise, désarçonné.

Il n'a plus envie de lui faire la peau.

Ça ne servirait à rien, car, dans ce cas, c'est lui qui irait en prison et pas le coupable des enlèvements. De plus, il veut profiter de sa famille. Ce qui n'est pas possible quand on est enfermé dans une cellule.

Michel Boulette recule et s'assoit sur un banc, situé à proximité. Il se prend la tête dans les mains et continue de se livrer.

— Quand je suis devenu prof de sport au lycée, le cauchemar a continué. Les élèves ne m'écoutaient pas et criaient tout le temps « Boulette ». J'étais à bout de force. Même mes collègues le disaient. Je les entendais le murmurer dans mon dos. J'ai voulu démissionner mais j'aime ce métier. Comme tu le sais, je voulais faire ça depuis tout petit. Et puis, j'adore enseigner le sport aux autres. C'est bête à dire, j'aime être en contact avec les gens et j'aime mes élèves. J'adore leur transmettre mes connaissances. Ainsi, j'ai l'impression d'être utile, d'être devenu une bonne personne qui donne son savoir aux autres. Je suis fait pour ce métier... Donc, je suis resté et j'ai appris à me faire respecter. Malheureusement, ces dernières années, parfois, je n'y parviens plus.

Le ton de sa voix devient méchant, rancunier.

— Ou alors, les élèves se taisent, mais je sais qu'ils se fichent de moi derrière mon dos !

Toby recule en brandissant son couteau devant lui. Non pas pour attaquer mais pour se défendre.

Son professeur le terrifie. Il a deux visages.

La hargne disparaît de la figure de Michel Boulette.

De nouvelles larmes roulent sur ses joues.

— Je suis seul, trop seul, confesse-t-il. J'ai besoin d'une famille, tu comprends ? Alors, je la crée moi-même. J'enlève ces enfants. Dont ta sœur... Je vais mieux ainsi, tu sais... Je suis désormais père. Un papa très affectueux, qui donne beaucoup de câlins. Je couvre mes enfants de bisous. Avec moi, ils ne manquent de rien.

Devant l'aveu, Toby écarquille les yeux.

Ses craintes disparaissent d'un coup et il fixe Michel Boulette avec colère :

— Quoi ? Moi aussi j'ai subi des insultes de tout le monde car je suis albinos mais je ne kidnappe pas des enfants pour ça !

Énerve, il a très envie de pleurer, mais il retient ses larmes. Il voudrait tant le frapper !

*Je devrais lui faire la peau !* pense-t-il, le temps d'une seconde avant de réaliser que s'il arrive à le tuer, il ne saura jamais où sont retenus prisonniers Louis et les autres enfants.

*À moins qu'ils ne se trouvent dans l'usine qui est indiquée sur la carte ?*

Il ne sait pas quoi faire. En face de lui, son professeur sèche ses pleurs et fronce les sourcils. Il donne deux claques sur ses genoux en annonçant :

— Bon, je vais devoir faire taire le détenteur de la vérité ! Finalement, on va encore plus se ressembler : je vais devenir un tueur comme toi !

Sur ces mots, Michel Boulette bondit du banc et se jette sur Toby !

\* \* \*

Marie-Thérèse Dubois et Stéphanie frappent à la porte de Quentin. Celui-ci leur ouvre très rapidement. Il est très surpris de voir sa mère accompagnée de la journaliste qui réalisait un reportage sur l'homophobie.

La boulangère ne lui laisse pas le temps de répondre.

— Mon chéri, on doit te parler de choses importantes ! annonce-t-elle. Peut-on entrer ?

Alors, sans un mot, l'air soupçonneux, il les invite à l'intérieur de son appartement.

Tous trois sont maintenant assis dans la pièce qui sert de salon au jeune caissier. Une table et ses quatre chaises, un canapé, une table basse entre la télévision et un fauteuil meublent l'endroit.

Sur la table basse s'alignent des bouteilles d'alcool vides au milieu de paquets de chips éventrés. Des miettes traînent sur le tapis. De la cuisine provient le bruit de la cafetière que Quentin a mise en route. Les murs n'étant pas très isolés, on entend les cris de la voisine ainsi que le cliquetis des griffes de son chien sur le sol.

Les mains sur les genoux, Stéphanie est assise dans le canapé avec Marie-Thérèse qui, elle, se tient légèrement penchée, les épaules basses. Curieux de connaître l'objet d'une telle visite, un peu inquiet, Quentin, lui, a pris une chaise et s'est installé en face d'elles. Il a attendu que sa mère parle. Celle-ci lui tend en tremblotant les dessins réalisés par le détective privé et qu'elle cachait derrière son dos.

— Tiens, Quentin !

Puis, le visage fermé, le ton sérieux, elle va droit au but.

— Mon fils, je sais ce que tu as fait !

Quentin agrippe les dessins et les scanne de ses yeux bleus. Il s'aperçoit avec stupeur que c'est bien lui dessus. Il devient tout pâle et commence à trembler, tapant des pieds sur le sol comme pour évacuer son stress.

Les paumes moites, il déchire les dessins avant de se lever et d'attraper le premier objet à sa portée qu'il jette vers sa mère en criant :

— Ce n'est pas possible !

Marie-Thérèse l'esquive de justesse.

Ni une, ni deux, Stéphanie se lève et prend le jeune homme par les épaules.

— Quentin, calme-toi ! hurle-t-elle à son visage rouge de fureur. Arrête tout de suite. Tu aggraves ton cas. Regarde le mal que tu fais !

Il se dégage de son emprise et tourne sur lui-même. Il voit alors sa mère recroquevillée au sol, les yeux gonflées de larmes. Il se calme aussitôt.

Stéphanie s'approche doucement de lui et murmure :

— Je suis désolée de t'annoncer ça, mais, pour ta mère, c'est bientôt fini. Pendant que tu cachais tous tes secrets, elle est tombée gravement malade...

Il s'agit en vérité d'un stratagème mis au point entre elle et la boulangère afin d'amadouer Quentin et de faire en sorte qu'il se livre à la police sans faire d'histoires. L'enquêtrice croise les doigts pour que cela fonctionne.

— Quoi ? se récrie le jeune homme.

Il passe par plusieurs émotions. De la colère. De la tristesse. De la culpabilité. Les larmes aux yeux, il s'agenouille au niveau de sa mère.

— Ma... maman. Je suis vraiment désolé. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. Et encore moins que tu étais malade...

Marie-Thérèse Dubois se relève et le regarde son fils.

— Mon chéri, il est temps que tu ailles à la police pour tout avouer. Pour le bien de tout le monde...

— Fais-le pour ta mère, ajoute Stéphanie en priant intérieurement pour que leur stratagème fonctionne.

Elles ont eu raison de venir. C'était la bonne décision. Si elles avaient prévenu la police, Quentin aurait pris peur et se

serait sauvé. Ou pire. Peut-être se serait-il attaqué aux forces de l'ordre.

— Va à la police, répète la boulangère.

L'air perdu, il se remet debout et la prend dans ses bras.

— Je suis désolé, maman, répète-t-il. Tellement désolé...

Il se tait. Un silence pesant envahi la pièce pendant de longues secondes puis Quentin lâche en serrant sa mère, fort, contre lui :

— Je suis d'accord pour parler aux policiers... Si j'y vais, c'est pour toi car tu ne m'as jamais laissé tomber, contrairement à mon père...

Puis il se met à pleurer dans ses bras.

— Pardon... Pardon, maman...

Sa mère déglutit et étouffe un long sanglot.

— A... alors, c'est... c'est toi..., dit-elle comme si, jusque-là, elle croyait qu'elle pouvait se tromper.

Sans la lâcher, Quentin s'écarte un peu d'elle.

— Euh... oui... je l'ai tuée, murmure-t-il en regardant le sol avant d'ajouter, comme effrayé par ses propres paroles : Voilà, c'est dit.

— Oh, mon enfant, non ! s'écrie sa mère aussi effrayée que lui.

Le jeune homme se dégage de son étreinte et se rassoit sur sa chaise, se prenant la tête dans les mains.

— Ado, je n'osais pas dire que j'aimais les garçons, révèle-t-il en pensant ses mots. J'avais peur du regard des autres et des insultes. D'ailleurs, dans mon club de boxe, ça n'a pas loupé... Quand ils ont découvert ça, les autres se sont moqués de moi. Même mon entraîneur s'y est mis. Je n'étais

qu'un môme, je n'arrivais pas vraiment à me défendre... Même par la suite, je n'y parvenais pas. Alors, je prenais sur moi. Tout ça parce que j'aime les hommes... J'en avais marre qu'on m'insulte ! Plus tard, il y a eu ce stage...

Il lève la tête vers sa mère.

— Tu te souviens quand j'étais stagiaire à La Española ? lui dit-il doucement. Bah, il y a eu une histoire d'amour entre José, le patron, et moi. Ça n'a pas plu à ma référente de stage. Elle était amoureuse de José... Elle nous a vus nous embrasser. Qu'un gars aime un autre gars, elle ne trouvait pas ça logique. Pour elle, une fille devait aller avec un garçon et un garçon avec une fille. Jennyfer prétendait ne pas être homophobe, alors qu'au fond d'elle, elle l'est. Quand je le lui ai fait remarquer, elle a ri et m'a dit que ce n'était pas vrai. Et puis, un jour où j'avais mal fait mon travail, elle m'a ordonné de mieux me tenir et d'arrêter de regarder le patron avant de me traiter de sale PD. Je me suis senti mal à l'aise et tellement triste. Puis la colère est montée en moi. J'ai violemment poussé Jennyfer. Le plus fort possible. Elle a crié que je l'agressais et José est arrivé. À cause de mon comportement, il m'a viré. Du coup, j'ai juré de me venger. Je voulais faire payer Jennyfer ! Mais je ne l'ai pas fait... J'aimais José, je ne voulais pas lui attirer d'ennuis car ça se serait retourné contre lui...

À son tour, Stéphanie ressent de la colère. Elle n'apprécie pas les insultes de Jennyfer Puyol. De plus, si la cheffe cuistot ne l'avait pas traité, si elle avait respecté son orientation sexuelle, il ne l'aurait pas poussée et ne se serait pas fait virer.

Quentin serre les poings. Ses yeux s'enflamment.

— En vérité, c'est elle qui s'est vengée. Puisqu'elle a



appelé papa et cette saleté lui a révélé mon homosexualité... Et puis, un jour que je te rendais visite à la boulangerie, elle en sortait. Une rencontre due au hasard. On aurait pu en rester là : simplement se croiser en se jetant un sale regard. Mais, elle m'a de nouveau insulté. « Sale homosexuel, tu ne devrais pas être venu au monde ! » m'a-t-elle dit. Alors, cette fois, j'ai décidé de vraiment me venger. Je n'en pouvais plus, j'en avais trop marre. C'est la goutte qui a fait déborder le vase...

Marie-Thérèse s'accroupit devant lui et pose des mains rassurantes sur les genoux de son fils

— Mon pauvre garçon, mais pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?

— Car j'avais la trouille. J'avais peur de ta réaction et de celle de papa. En plus, j'étais envahi de haine. Si vous m'aviez fait des reproches, je ne sais pas quel acte j'aurais pu commettre. Je ne voulais pas vous faire de mal donc je me suis tu.

Il ricane.

— Finalement, je n'ai même pas été capable de mettre mon poing dans le nez de papa quand il m'a fichu dehors...

— Mais...mais... pourquoi avoir tué cette femme ? réplique sa mère en pleurant.

Quentin porte un regard d'incompréhension sur elle.

— Tu ne le devines vraiment pas ? rétorque-t-il acerbe. Tous les jours, ces moqueries ! Ces insultes ! Puis papa qui me met dehors, qui ne me reconnaît plus comme son fils ! Tout ça parce que j'aime les garçons !

Marie-Thérèse secoue la tête.

— Mon chéri, tu sais que tu pourras toujours compter sur moi. Maintenant, il faut que tu te rendes et que tu avoues.

Son fils ne fait pas un geste. Sa voix devient glaciale.

— J'ai préparé mon plan. J'ai surveillé cette pourriture de Jennyfer pendant plusieurs semaines. Elle avait vraiment une vie nulle de chez nulle ! Pas étonnant si elle m'insultait sans cesse et si elle était toujours de mauvaise humeur. Une nuit, j'ai réussi à m'introduire chez elle.

Un sourire sinistre étire alors ses lèvres.

— Quand elle m'a vu, elle eut très peur et m'a jeté un regard noir. Un regard noir d'homophobe. Je m'en moquais, Je tenais ma vengeance ! Alors, je lui ai craché à la figure. « Ça, c'est pour tout ce que tu m'as dit, pour la douleur que j'ai ressentie à chacune de tes insultes ! » Puis je l'ai frappée avec mon couteau. Dans le ventre, dans la tête. J'ai donné au moins dix coups. Après, je ne les ai plus comptés.

Alors, il se lève d'un bond repoussant violemment sa mère et s'enfuit en courant de l'appartement.

Choquée, sa mère ne sait que crier :

— Quentin, qu'est-ce que tu fais ? Reviens !

Stéphanie réagit aussitôt.

— Il faut le rattraper !

Et elle se lance à sa poursuite.

Prête à s'effondrer, Marie-Thérèse n'en revient pas. Elle se ressaisit et décide de suivre Stéphanie malgré tout.

\* \* \*

En cette après-midi, le soleil brille de mille feux. Il réchauffe la petite rue bordée de vieux bâtiments, pleine de la passants et engorgée par la circulation. Les gens voient deux femmes qui poursuivent un gars. Certains les ignorent, d'autres les regardent sans rien faire, intrigués. Quelques-uns sortent

leur téléphone pour filmer ou passent des appels, certainement à la police.

Marie-Thérèse Dubois rattrape Stéphanie qui court après Quentin. Autour d'elles, les gens se demandent ce qu'il se passe. Le jeune homme n'est plus très loin des deux femmes. Tout à coup, au lieu de continuer tout droit, il tourne à droite dans ce qui ressemble à une petite ruelle.

Stéphanie augmente l'allure, tourne à son tour et retrouve Quentin bloqué au fond d'une impasse. C'est un coin de la ville très pollué, déserté par les passants. Ça sent l'essence. Des odeurs désagréables semblent provenir de sacs poubelles abandonnés sur les trottoirs. Visiblement l'endroit est utilisé la nuit par les SDF.

Épuisées, les deux femmes s'arrêtent. De derrière elles leur proviennent les bruits de circulation de l'avenue. Stéphanie sourit. Quentin est piégé. Il n'a nulle part où aller.

Elle s'apprête à dire à Marie-Thérèse de téléphoner à la police tandis qu'elle le fera parler. Hors de question d'attendre, cette fois, qu'il se rende de lui-même. Il a eu sa chance, il ne l'a pas saisie. Tant pis pour lui ! L'enquêtrice ouvre la bouche mais ne dit rien. En face d'elles, Quentin rigole. Les deux femmes épuisées se demandent ce qui lui prend.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce qu'il t'arrive? veut savoir sa mère qui s'approche de lui, suivie par Stéphanie.

Cette dernière interpelle Quentin :

— Rends-toi et viens avec nous. On va aller voir la police et tout se passera bien.

Il ne les écoute pas. Il s'avance vers elles. Le stress prend le dessus. Il commence à trembler, puis sort un couteau de sa poche.

— Oh, ce n'est pas vrai ! s'écrie Marie-Thérèse.

Stéphanie et elle, choquées, s'arrêtent puis reculent tandis que Quentin continue de s'approcher à grands pas. Il commence à les contourner. Lui faisant face, les deux femmes se décalent et continuent de reculer au même rythme que les pas de Quentin.

Elles reculent, reculent. Marie-Thérèse crie, crie, crie !

Stéphanie réfléchit rapidement à la situation dans laquelle elle se trouve, puis elle réalise.

— Non ! s'exclame-t-elle. Il nous a piégées !

*Voilà pourquoi on l'a rattrapé si facilement. Il nous a amenées là volontairement !*

Et tout se chamboule dans sa tête.

## Chapitre 18

*Lille, Parc Jean-Baptiste Lebas*

Quand Michel Boulette saute sur lui pour le tuer, Toby parvient à l'éviter de justesse.

L'adolescent s'enfuit aussitôt.

*Il faut que je cavale jusqu'à la gendarmerie, il est beaucoup trop fort pour moi !*

Étonné, le professeur ne bouge d'abord pas. Puis, fou de rage, il court après Toby.

L'albinos a réussi à lui échapper ! Il doit le rattraper. Absolument !

Toby se cache derrière un buisson mais Michel Boulette le retrouve sans difficulté.

Il l'attrape par le col de sa veste et le soulève. Il secoue dans tous les sens en pleurant et en criant de rage :

— Je vais te tuer, sale petite enflure de bâtard !

Ses mains se referment autour du cou de l'adolescent. Toby essaye de les retirer en le griffant et en lui mettant des coups de poing mais il n'y parvient pas. Autour d'eux, les gens dans le parc s'enfuient avec leurs enfants de peur que ce fou ne s'en prenne à eux.

Toby n'arrive plus à respirer.

Il ne peut rien faire. Michel Boulette le tient.

*Pourquoi est-ce que je lui ai donné ce rendez-vous ? regrette-t-il. Je n'aurais jamais dû !*

Se sentant mal, il commence à paniquer et à s'énerver.

*À la place de ça, je vais crever et Michel Boulette sera en liberté, tranquillement !*

L'air quitte peu à peu ses poumons.

*Comment ai-je pu croire que je pouvais sauver Iris ? Je ne suis qu'un lycéen, je suis trop faible face à lui...*

Ses dernières pensées vont vers sa famille. Il pense à sa sœur, à son grand frère. À tous ces moments passés avec eux et avec ses parents.

*Je... Je vous aime très... très fort... Merci de m'avoir donné tant... tant d'affection... Adieu Iris, adieu tout le monde. Je vais mourir ici...*

Il cesse de se débattre.

Soudain, une silhouette surgit et frappe Michel Boulette à la tête avec une grosse branche, ce qui le pousse à lâcher Toby. Elle attrape Michel par les cheveux et le met à terre. Elle lui claque alors la tête sur le sol en ordonnant :

— Enfuis-toi, Toby, et appelle la police ! Je me charge de lui !

Recroquevillé au sol, l'adolescent aux cheveux blancs ne bouge pas.

Il respire un grand coup et fixe l'homme qui vient de lui sauver la vie. Celui-ci porte un long manteau. De grande taille, mince, il présente un visage assez féminin à la peau très pâle. Son chapeau a glissé de sa tête, laissant découvrir des cheveux noirs coiffés en arrière.

Toby comprend qu'il s'agit de cet inconnu qui l'a guidé jusqu'à son professeur de sport.

— Vas-y, bouge-toi ! lui ordonne son mystérieux informateur, tout en continuant de cogner la tête de l'enseignant

au sol. Enfuis-toi et appelle la police.

— Ne le tue pas ! hurle Toby. On doit savoir où il retient les enfants qu'il a kidnappés.

L'inconnu s'immobilise.

— Mais je le sais moi... Ils sont chez lui et dans l'usine abandonnée.

L'adolescent se relève.

Au même moment, il entend des sirènes. Au loin, vers l'entrée, il entrevoit des voitures de police qui arrivent à toute vitesse.

— Peut-être, mais ne le tue pas. Il doit payer pour tout ce qu'il a fait ! Il faut qu'il aille en prison. Si tu le tues, ça va se retourner contre toi !

L'autre le fixe à travers ses lunettes fumées. Toby ne voit pas ses yeux mais il devine qu'il hésite.

— Ne deviens pas comme lui. Pour l'instant tu es mon sauveur, ne deviens pas un meurtrier, s'il te plaît.

Alors, l'inconnu relève Michel Boulette et avec l'aide de l'adolescent, il le ligote à un arbre avec son propre pantalon. Toby en profite pour glisser le couteau dans la poche de veste de son enseignant. Puis l'homme en imperméable récupère son chapeau et saute au plus vite dans un buisson où il disparaît après une dernière information :

— Surtout, dis-leur d'aller chez lui !

— Plus un geste ! hurlent deux policiers, la seconde d'après.

Toby ne bouge pas.

— Pourquoi l'avez-vous attaché à un arbre ?

— Parce que c'est lui le ravisseur d'enfants. Je suis Toby Hastings, le frère de la petite fille qu'il a enlevée. Il garde les

autres enfants dans une usine. Et je crois aussi que vous devriez foncer chez lui.

Tandis que les policiers interpellent Toby Hastings et Michel Boulette, l'homme qui a sauvé l'adolescent marche tranquillement vers la sortie en se parlant à lui-même.

— Détective William Lawk, se dit-il avec fierté, vous avez eu raison de surveiller ce garçon et de le suivre.

— Tout le mérite vous revient, Willy Walk, se répond-il. Si vous ne m'aviez pas cru quand je vous ai expliqué que ce garçon ferait une bêtise, ce cher enfant serait en train de manger les pissenlits par la racine.

— Pourquoi mangerait-il des pissenlits ? veut savoir le fan de *Pirate des Caraïbes* qui ne comprend pas cette expression. Michel Boulette ne comptait pas l'inviter à un restaurant végétarien. Si ?

Le médecin intervient.

— Cela signifie qu'il serait mort. Willy Walk, mon ami, vous êtes un héros !

\* \* \*

*Lille, dans l'impasse,*

*Non loin du domicile de Quentin Dubois*

Stéphanie recule, recule. Elle commence à sentir une bouffée de chaleur et à suer de partout. Elle tremble. Puis elle se fige. Il y a un mur juste derrière elle.

Tout a un sens. Tout prend forme.

Le meurtrier de Jennyfer Puyol les a attirées là et va les tuer.

Interdite, Marie-Thérèse s'est tue. Elle ne pensait pas



que son fils, même agressif, pourrait faire une chose pareille. Elle ne le pensait pas comme ça.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il me fasse ça ? dit-elle à Stéphanie, la voix tremblante. Je ne l'ai pas élevé comme ça !

Elle regarde son fils dans les yeux en pleurant et lui dit :

— Réfléchis à ce que tu fais, s'il te plaît !

Sincèrement peiné, Quentin garde quand même son couteau dans sa main.

— Je suis désolé, leur dit-il, je suis obligé...

Il se jette sur sa mère, l'attrape, la retourne et lui met un couteau sous la gorge. Stéphanie ne sait pas quoi faire. Il lui ordonne de ne pas bouger. Dans le cas contraire, il tue sa mère.

— Oh non, ne fais pas ça, mon chéri, le supplie celle-ci, désespérée.

— Quentin qu'est ce qui te prend ? l'apostrophe Stéphanie. On ne te veut pas de mal. Ne fais pas ça, s'il te plaît. Ou tu vas le regretter !

— Je fais ce que je veux, maintenant, ricane-t-il, obsédé par leur mort. Mes problèmes ne te regardent plus, maman ! Elle et toi, vous allez crever !

Sa voix s'adoucit et il ajoute, rempli de culpabilité :

— Je ne veux pas vous tuer, maman... Mais je n'ai pas le choix. Tu sais, tu devrais plutôt t'en prendre à elle. Si elle s'était mêlée de ses affaires, je n'aurais pas à faire ça ! Il est hors de question que je me retrouve en prison.

Choquée, Marie-Thérèse Dubois ne sait que dire. Elle n'aurait jamais pensé qu'il pouvait la tuer pour sauver sa peau.

Son visage devient pâle. À deux doigts du malaise, elle se rend à l'évidence. Son fils n'est plus lui-même. Alors, elle

fond en larmes et les mots parviennent à sortir de sa bouche. Elle ne cesse de répéter qu'il est en train de gâcher sa vie.

Quentin presse la lame de son couteau contre sa gorge.

Impuissante, Stéphanie fixe le sang qui perle. La peur lui noue les tripes. Quentin est déterminé à les tuer et rien ne le fera changer d'avis.

Tout à coup, ils entendent un hurlement qui se rapproche d'eux :

— ATTENTION, IL Y A LA POLICE !

Ils se retournent tous vers l'entrée de l'impasse.

Un homme en long manteau court vers eux avant de faire demi-tour et de se sauver.

Quentin réfléchit à toute vitesse.

Cet inconnu l'a vu, alors...

... alors, il doit le tuer lui aussi !

Il s'occupera des deux femmes après !

Il repousse sa mère et poursuit l'homme.

Au même moment, au bout de l'impasse, monte une sirène de police.

Quentin se tétanise.

Il commence à tourner sur place, ne sachant que faire. Son cœur bat de plus en plus fort. Il voit flou et sue à grosses gouttes. Pendant ce temps-là, Marie-Thérèse Dubois et Stéphanie restent figées sur place, terrifiées par ce que pourrait faire le meurtrier de Jennyfer Puyol avant d'être pris par la police.

Alors Quentin se met à courir. Mais l'inconnu fait volte-face et lui balance une brique dans la jambe.

Quentin s'écroule, l'inconnu prend la fuite.

Il monte sur un vélo qui est posé à l'entrée de l'impasse,

sur l'un des murs. Il récupère au passage, posé devant le pneu arrière, un téléphone portable.

La sirène de police s'arrête et Stéphanie comprend qu'il s'agissait d'une mise en scène destinée à effrayer Quentin. Interdite, elle regarde l'inconnu monter sur son engin et disparaître dans la circulation de la petite rue.

Pendant ce temps, le meurtrier de Jennyfer Puyol se relève et essaye de partir mais il hurle de douleur. Le projectile l'a atteint en plein genou. Sa jambe cède sous lui et il s'écroule. Il tente de se relever mais Stéphanie surgit derrière lui et lui donne sur le sommet du crâne un violent coup de planche – qu'elle a trouvée près d'une poubelle.

Il s'effondre. Avant de perdre connaissance, il tend la main vers elle et vers sa mère, en murmurant :

— Ne dites rien à la police, je vous en supplie...

Stéphanie et Marie-Thérèse Dubois se regardent comme si elles hésitaient et ne savaient pas quoi faire. Puis, en larmes, la boulangère lui répond :

— Désolée, Quentin... Nous sommes obligées... Nous devons te livrer à la police, ce que tu as fait est horrible... Tu dois aller en prison pour ton crime...

Au même moment, deux agents surgissent au bout de la ruelle. Ils ont été alertés par les passants et par les voisins de Quentin qui ont entendu ses cris dans son appartement lorsqu'il s'est énervé.

Stéphanie et Marie-Thérèse sont vivantes.

Le SAMU arrive sur les lieux et Quentin est soigné. Les policiers sont obligés de le maîtriser car il ne veut pas monter dans l'ambulance dans laquelle il va être emmené à l'hôpital sous bonne escorte.

Marie-Thérèse est effondrée. Stéphanie la réconforte.  
Entre deux sanglots, la boulangère lâche :  
— Qu'il assume ses bêtises, qu'il se débrouille !

# **Toby Hastings**



## Chapitre 19



Après l'arrestation par les gendarmes de Michel Boulette, tout s'est déroulé très rapidement.

Les policiers du RAID ont enfoncé avec un bélier la porte de la maison du professeur de sport. À l'intérieur se trouvait le jeune homme habitant le quartier où se situe la boulangerie de Marie-Thérèse Dubois. Il s'agit de l'homme à qui Toby a parlé lorsqu'il recherchait le ravisseur. Mohamed Miqualie.

Tout s'est déroulé très rapidement

Le jeune homme de vingt-cinq ans s'est rendu sans broncher. La capitaine Céline Mémé, présente avec les forces d'intervention, lui a mis les menottes. Puis ses hommes l'ont amené dans une de leurs voitures.

Puis l'officière et le RAID ont fouillé de fond en comble la maison.

Lors de cette recherche, la capitaine Mémé a entendu le bruit d'un enfant en pleurs puis des chuchotements provenant de la cave. Elle s'y est rendue et y a découvert une fillette et deux petits garçons, dont le petit Louis Demare. Ils s'y étaient cachés lorsque la porte a été défoncée. Tous les trois étaient

bien habillés – la fillette en robe et les deux garçonnetts en jeans et tee-shirt. Ils semblaient en bonne santé et avoir été bien traités. Leurs yeux ont brillé quand ils ont compris que c'était la police qui venait les libérer. Heureux, ils se sont mis à pleurer de joie.

Pendant ce temps, dans la voiture de police, Mohamed Miqualie a eu tellement peur qu'il a balancé le lieu de l'usine désaffectée.

Les forces de l'ordre qui étaient déjà à la recherche de celle-ci l'ont trouvée sans difficulté. Elle se situait à vingt-trois kilomètres de Lille, non loin de Douvrin et de la *Française de Mécanique*. C'était une usine de transport logistique mais une entreprise étrangère l'avait rachetée avant de l'abandonner, ce qui avait mis les ouvriers sans emploi.

Très vite, la capitaine Mémo a reçu un appel de l'équipe de recherche :

— Cheffe, au rapport ! Nous sommes rentrés et avons découvert huit enfants : trois filles et cinq garçons. Nous avons leur identité. Nous les avons sortis et les avons confiés aux services médicaux d'urgence. Ils sont en route pour le centre hospitalier. Nous avons prévenu les parents. Certains des enfants ont pu répondre à nos questions. Ils disent avoir vu Iris Hastings et Louis Demare. Ce sont bien les mêmes qui ont été enlevés par notre homme ! D'après eux, ils étaient enfermés dans cette usine avant de rejoindre sa maison où il s'occupait d'eux comme s'il était leur père. Quand l'un d'entre eux n'était pas sage ou qu'il le décevait, l'homme le renvoyait dans cette usine et l'échangeait avec l'un des autres qui attendaient là.

Quand l'équipe de recherche les a trouvés dans l'usine, les enfants étaient tellement fatigués et avaient tellement pleuré



qu'ils n'avaient même plus de voix pour parler. Ça ne les a pas empêchés d'essayer de crier quand ils ont vu les policiers. Sales, leurs vêtements déchirés et les cheveux mal peignés, ils étaient comme paniqués. Ils étaient enfermés dans des cages, quatre au total, où ils dormaient sur un matelas au milieu de couvertures et de jouets. Dans l'usine, les enquêteurs ont trouvé plusieurs packs de lait et d'eau avec une armoire remplie uniquement de chocolats et de gâteaux. À côté se trouvait une vieille cuisinière alimentée par une bouteille de gaz. Devant, un canapé aux accoudoirs arrachés. Les yeux des enfants semblaient envoyer un message aux policiers : « On veut retrouver nos parents ! »

En garde-à-vue, Mohamed Miqualie a tout déballé.

— J'avoue tout ! C'est moi qui l'aidait, qui conduisait la camionnette, je faisais aussi le guet quand il kidnappait les enfants et parfois je les gardais quand il s'absentait et qu'il n'avait pas confiance en eux. C'est pour ça que vous m'avez trouvé chez lui.

Honteux, il a des difficultés à prononcer ces mots sans être mal à l'aise. Puis il s'est expliqué.

Il est chômeur. Ce qui est difficile dans ces conditions, c'est de bien vivre et d'offrir des cadeaux à sa famille.

— Parfois, a-t-il expliqué, ma femme et moi ne mangions même pas le soir. On préférerait donner notre part aux enfants... Nous en avons deux. Un garçon et une fille... Ils dorment dans la même chambre.

Dominé par la tristesse, Mohamed Miqualie en était arrivé à un point où il était capable de tout, juste pour avoir de l'argent qu'il utiliserait pour le bien de ses êtres chers : ses enfants.

Un jour, avec sa femme, il s'est rendu en boîte de nuit. C'était une soirée gratuite, alors ils en ont profité. Aucun loisir n'était vraiment possible au quotidien. Leurs enfants, eux, étaient chez des copains. C'est à cette soirée qu'il a rencontré Michel Boulette. Celui-ci était venu là pour rencontrer une fille afin d'avoir enfin une petite copine qui ne se moquerait pas de son nom.

Tous deux ont aussitôt sympathisé et Mohamed a commencé à lui parler de ses problèmes financiers. Des problèmes qui le tourmentaient d'autant plus que l'anniversaire de son épouse approchait et qu'il avait le loyer à payer. Il lui a dit qu'il serait prêt à tout pour gagner de l'argent. Michel Boulette a semblé réfléchir puis il lui a demandé : « Vous seriez vraiment prêt à tout ? Même s'il s'agit de quelque chose d'illégal ? » Et le jeune homme a accepté.

— Mais, je ne voulais pas conduire cette camionnette. Je ne voulais pas faire le guet ! Je ne voulais pas, non plus garder les enfants ! Non, non, non, non !

Il a alors expliqué que Michel Boulette a pris une photo de lui en train de porter un enfant en pleurs lors du premier enlèvement. Suite à ça, il l'a menacé de le dénoncer s'il ne continuait pas de l'aider.

À chaque fois qu'il faisait appel à lui, le professeur lui donnait de l'argent. Argent que ne refusait pas Mohamed Miqualie parce qu'il en avait tellement besoin ! En plus, quand il voyait les regards heureux des membres de sa famille dont chacun avait sa part de nourriture, il était vraiment content. Il s'est mis à vouloir plus d'argent pour pouvoir économiser. Alors, il a accepté tout ce que lui demandait de faire Michel Boulette.

— C'est effectivement du chantage, a concédé Céline Mémo, mais ce n'est pas comme ça que vous vous en sortirez, Monsieur Miqualie. Vous avez aidé un criminel. Je comprends que c'est parfois dur de gagner de l'argent mais vous auriez dû faire autre chose pour en avoir et ne pas accepter ça !

— Je sais que c'est mal, Capitaine ! s'énerve-t-il, les larmes aux yeux. Cela me faisait beaucoup de mal, mais vu que je réussissais à gagner de l'argent, j'essayais de ne pas y penser...

Il baisse la tête, honteux, se rendant compte des choses horribles dont il a été le complice.

— Vous avez deux enfants, non ? lui a demandé Céline Mémo. Comment s'arrangeait votre conscience avec ça ?

— Oui, j'ai deux enfants ! Je faisais tout ça pour eux. Je vis pour eux ! Ils sont au-dessus de mes actes ! Ils me demandaient des vêtements, des jouets, à manger ! Ça me faisait mal au cœur de ne pas pouvoir acheter ce qu'ils voulaient. Ne croyez pas pour autant que j'étais insensible au sort des gosses kidnappés. Quand je devais les garder, même s'ils étaient bien traités, ça m'énervait. Je me montrais gentil et sympa avec eux, mais, vu qu'ils pleuraient souvent ou qu'ils me demandaient pour les libérer, je devenais agressif. Pas contre eux bien sûr, contre Michel...

Paniqué, se sentant mal, il se met à pleurer.

— J'en ai marre de cette histoire, arrêtez de m'en parler ! Je... Je veux un avocat.

Une fois Mohamed Miqualie dans une cellule, la capitaine a fait son propre état de conscience. Depuis le début, elle tenait le ravisseur d'enfants. En effet, Willy Walk était venu la voir et il s'avérait que ce voisin aux multiples bras qu'il

dénonçait était ce Michel Boulette. Sauf qu'elle ne l'avait pas cru.

*C'est pas vrai, se dit-elle souvent, comment ai-je pu faire cette faute ? Si tout cela a traîné, c'est à cause de moi ! J'aurais dû l'écouter et ne pas le juger parce qu'il a des problèmes psychologiques.*

Bon, il y a tout de même un bon point. Elle n'avait pas diffusé le portrait du kidnappeur car elle ne voulait que des gens s'en mêlent. En effet, à son avis, certaines personnes auraient tenté de se charger elles-mêmes de retrouver le ravisseur et elles s'en seraient prises à des innocents. Elle a eu raison car le signalement qu'elle a eu n'était pas le bon. Michel Boulette portait un déguisement.

\* \* \*

Le petit Louis a été le premier à pouvoir parler à l'enquêtrice.

— Je rentre souvent seul à la maison, a-t-il expliqué. Mes parents me laissent rentrer seul car je n'habite pas très loin de mon école. Là, je devais aller à l'entraînement. Le stade n'est pas loin de la maison. Mais avant, je voulais passer par la boulangerie... Michel nous prenait pour ses enfants. Il nous emmenait chez lui, mais pas tous en même temps. Par exemple, quand il prenait Iris et moi, il laissait les autres dans l'usine. Il nous donnait des biscuits et du lait pour toute la journée. Ou alors, c'était quand on n'était pas sage qu'on retournait dans les cages. Ou parce qu'il en avait marre de nous. Chez lui, c'était comme si on était ses enfants. Il nous faisait à manger. Il jouait avec nous. Il nous donnait des coloriages, nous achetait des jouets ou nous passait des dessins-animés à la télé... Ce n'était

pas comme ça pour Iris. Iris, elle l'énervait. Elle ne se laissait jamais faire. Quand c'était son tour d'aller à la maison, elle lui tenait tête. Elle lui donnait même des coups de poings !

Un jour qu'il était en colère, Michel lui a dit qu'il avait été bien content de la voir quand il m'a enlevé. Il la connaissait. Il l'avait déjà vue au lycée avec son grand frère quand ses parents et elle venaient pour la réunion des parents avec les professeurs. Il lui a dit qu'il voulait se venger de son grand frère car il a une super famille. Il nous avait dit que, lui, il n'avait pas eu une vraie famille.

Au bout d'un moment, Iris est restée à la maison. Elle n'est plus retournée dans l'usine. Quand Michel passait une mauvaise journée à son travail, il la tapait. Comme je l'ai dit, Iris se défendait, mais elle prenait, quand même, de sacrés coups. Parfois, elle était en sang, et elle avait plein de bleus. Je vivais ça très mal. Je voyais qu'elle était très malheureuse. Et puis, elle criait, elle criait. Elle criait beaucoup. Elle essayait même de partir. Les autres enfants et moi, nous avons eu une idée pour que Iris puisse se sauver car c'était la plus courageuse. Comme ça, elle pourrait aller chercher la police. C'était à l'usine. Une fois où Iris avait vraiment mis en colère Michel. C'est Alexandre qui a fait diversion pour qu'Iris se sauve.

Alexandre était le préféré de Michel, donc il parlait beaucoup avec lui. Cette fois-là, Michel l'avait pris avec lui pour se rendre à l'usine... Iris n'avait pas été sage et elle devait être punie. Moi aussi, je m'étais mal comporté. Bien sûr, on avait fait exprès. On avait un plan... Il l'a fait entrer dans la cage. À ce moment-là, Alexandre a posé des questions au méchant monsieur sur la famille de celui. Michel aimait se

confier à Alexandre, ce qui a pris du temps. Pendant ce temps-là, Iris est sortie de sa cage, le cadenas n'avait pas été fermé. Elle a traversé toute l'usine sans qu'il s'en rende compte.

Michel a cherché Iris partout et il a demandé à tous les enfants où elle était. On a tous répondu la même chose « Désolé, je ne l'ai pas vue ». Ce qui a énervé Boulette. Il était tellement en colère qu'il s'arrachait les cheveux ! Après, il avait tout le temps peur de voir arriver la police. Il l'avait confié à Alexandre un soir, au moment du coucher. Boulette ne savait pas comment réagir. Il lui a dit que tout ce stress, c'était de sa faute. Étant dans la même chambre que lui, j'ai tout entendu... Après ça, il avait encore plus souvent les sourcils froncés. Il avait une attitude plus sérieuse, une façon de marcher plus déterminée et il faisait très attention à sa façon de fermer les cages. Il n'a plus parlé à Alexandre pour la plus grande peine de notre copain. Je crois qu'Alexandre appréciait bien Michel Boulette.

Iris devait appeler la police. Personne n'est venu nous délivrer. Au début, on gardait espoir. On se disait que les policiers allaient arriver. Au bout d'un moment, puisque personne n'est arrivé, on s'est dit qu'il était arrivé un problème à Iris. Et puis Michel nous a dit qu'elle avait été retrouvée mais qu'elle avait perdu la mémoire... Alors, il s'est détendu. Mais il nous a juré que si la police devait sonner à sa porte, il nous tuerait car il ne laisserait jamais personne lui enlever ses enfants...

\* \* \*

Au début de son procès, Michel Boulette s'est montré violent. En colère, il ne cessait de hurler qu'on lui avait enlevé

ses enfants. Plusieurs fois, le juge a dû interrompre le cours du jugement et faire sortir de la salle les gens qui se montraient outrés par son attitude.

Toby et sa famille ont assisté à ce procès. L'adolescent ayant trouvé le coupable, il était donc entendu comme témoin. Tout au long des questions qui lui ont été posées, il n'a jamais évoqué son mystérieux informateur, pour le protéger et éviter que le juge ne doute de la culpabilité de Michel Boulette. Durant les différentes séances, il n'a pas arrêté de fixer Michel Boulette pour l'intimider. Avec le recul, l'adolescent s'est dit que son enseignant ne pensait qu'à lui et qu'il se moquait des répercussions sur les autres. Ce qu'il avait fait était mal, quelles que soient ses excuses.

Iris aussi a été entendue comme témoin.

Elle a raconté tout ce qu'il lui était arrivé. Désormais, elle se souvient de tout, et elle se sent beaucoup mieux. Ayant enfin recouvré la mémoire, tous ses souvenirs lui sont revenus, donc elle a enfin réussi à s'exprimer.

Elle a dit aux jurés qu'il était violent et méchant avec elle, mais, qu'avec les autres enfants, il était gentil et ne leur faisait pas de mal.

Pour les autres enfants, appelés également à la barre, c'était difficile de s'exprimer pour certains. Beaucoup ont pleuré. Louis Demare a été de ceux qui ont réussi à parler sans difficulté. Alexandre, lui, a pris la défense du professeur.

Leur famille était présente. Tout comme les parents et le grand frère de Toby, elles voulaient voir Michel Boulette puni pour ses actes. En colère, elles n'ont pas manqué de dire aux journalistes que le professeur de sport devait être emprisonné et qu'il ne devait plus jamais revoir la lumière du jour.

Les témoignages des enfants et les réactions de leurs parents ont amené Michel Boulette à réfléchir, pendant son procès, à ses actes. Alors, il a changé d'attitude. Il a exprimé clairement qu'enlever les enfants était une erreur et il s'est excusé. Il regrettait ce qu'il avait fait. Était-ce vrai ? Les observateurs et les familles des victimes sont restés sceptiques.

\* \* \*

Alors qu'il le faisait chanter et avait prévu de tout mettre sur son dos en cas de problème, Michel Boulette n'a pas dénoncé Mohamed Miqualie. Il a eu pitié. Il sait qu'il l'a manipulé et s'en veut de l'avoir impliqué là-dedans. Aux questions qui lui ont été posées à son sujet, le professeur a dit que c'était son plan et que si le jeune homme ne l'avait pas aidé, il en aurait payé les conséquences.

Lors de son procès, Mohamed Miqualie avait honte pour sa famille. Il a plaidé non coupable. Sa défense reposait sur l'idée qu'il avait agi contre son gré. Mais son premier témoignage lors de sa garde-à-vue a joué contre lui. Il a donc écopé d'une peine de prison pour laquelle, au bout d'un moment, il pourrait peut-être bénéficier d'une libération conditionnelle.

De son côté, Michel Boulette a fait deux années de prison avant de rejoindre un hôpital psychiatrique où il est soigné sous haute surveillance. Au début de son incarcération, malgré ses regrets, il a vécu très mal le fait d'avoir été séparé des enfants kidnappés. Il aurait voulu s'en occuper plus longtemps et continuer à être un père modèle pour eux. Il les considérait comme les siens. Il les a nourris, endormis et surtout aimés.



Oui, il les aimait plus que tout !

Il en devenait fou. D'où son internement en hôpital psychiatrique.

Petit à petit, il a commencé à réaliser.

Désormais, il regrette réellement d'avoir kidnappé Iris, Louis et les autres car il leur a fait du mal. Il sent coupable d'avoir frappé régulièrement Iris. Les enfants sont des êtres fragiles et il s'en est rendu compte. Si bien qu'il n'en veut pas à Toby. L'adolescent lui a rendu une partie de sa raison.

Désormais, il aimerait passer à autre chose mais il sait que cela n'est pas possible. Son arrestation et sa condamnation lui ont fermé les portes de son avenir car, le jour où il sera libéré, on se souviendra de ce qu'il a fait. Les gens le jugeront et ne l'approcheront pas car ils auront très peur de lui. Cela même s'il passe à autre chose. Et, bien entendu, il ne pourra plus exercer ce métier qu'il aimait tant.

Il vit tout cela très mal. La seule chose qui l'empêche de sombrer, c'est le sport. Il continue à en faire. D'abord en prison, puis en hôpital psychiatrique. Parfois, il se dit que toute cette histoire lui a permis de voir à quoi cela ressemblait de s'occuper d'un enfant. Il ne veut plus en kidnapper, il compte en adopter pour que plus personne ne le lui retire.

Un jour, sa mère est venue lui rendre visite.

Elle lui a expliqué qu'elle avait été choquée de découvrir ses crimes.

Déboussolée, elle pleurait chaque jour, refusant d'aller le voir en prison. Elle ne voulait plus entendre parler de lui. Il la dégoûtait car il avait kidnappé des enfants et avait frappé certains d'entre eux. Il les avait enlevés à leurs parents. Elle se mettait à leur place et ne pouvait pas supporter leur tristesse.

Au bout de sa vie, elle n'en pouvait plus. Elle a même voulu prendre des médicaments pour mettre fin à ses jours mais elle ne l'a pas fait. Puis elle a changé d'avis et a demandé une rencontre. Ses premiers mots ont été les suivants : « Je t'ai toujours aimé, tu es mon fils et tu le resteras toujours mais explique-moi pourquoi tu as fait ça. Dis-moi, parle-moi, je ne comprends pas. Je ne savais pas que tu voulais avoir des enfants. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? »

À ses premières questions, il lui a répondu simplement qu'il était désolé. À la dernière, il a répliqué que si elle avait pris des nouvelles de lui, elle l'aurait su. Elle a lui a dit qu'elle l'avait fait mais que c'était lui qui s'était éloigné d'elle... Leur échange a continué dans la tristesse, la colère et la joie de se retrouver.

\* \* \*

Flavie Dujardin, l'ex-copine de Toby, a été soulagée d'apprendre l'arrestation du coupable. Même si elle n'avait pas été poursuivie, elle craignait toujours de finir sa vie en prison. D'autant que la police avait toujours un œil sur elle.

Puis elle a réalisé qui était le ravisseur. Elle en a été choquée. Elle aimait bien son professeur de sport. Elle ne pensait pas qu'il était capable d'enlever des enfants.

Elle regrette tout ce qu'elle a raconté au sujet de Toby et de sa sœur. Se vanter de sa satisfaction a été la phrase de trop. Elle est toujours autant fâchée contre lui de l'avoir larguée mais ni lui ni sa sœur ne méritaient ça. D'autant que tout cela lui a attiré pas mal d'ennuis !

Le jour où il a repris les cours, elle est allée vers lui et s'est excusée.

— J'ai eu une attitude d'enfant, lui a-t-elle dit.

Toby a été surpris de sa réaction.

Content et soulagé pour elle car son calvaire à elle aussi était enfin fini, il lui a répondu :

— C'est gentil, merci. Je suis désolé que l'on t'ait accusée.

Depuis, comme pour se rattraper, Flavie intervient dès que des lycéens se moquent de lui.

À moins que ce ne soit pour reconquérir son cœur ?

Ce qui n'est pas du goût de Manon.

Même si elle n'a rien à craindre.

Pendant son enquête, en proie à ses tourments, son petit ami s'est éloigné d'elle. Tous deux étaient au bord de la rupture. Ils ont fini par se retrouver et par se réconcilier. Le lendemain de l'arrestation de Michel Boulette, Toby est allé sonner chez elle. Il lui a raconté son enquête et son impuissance.

Manon a été impressionnée par sa bravoure.

Il a haussé les épaules.

— Bah, tout le monde aurait fait pareil. Il faut rester courageux en toutes circonstances.

L'adolescente lui a fait remarquer que non, tout le monde n'aurait pas agi de cette manière.

— Tu aurais dû me le dire, a-t-elle ajouté. Je t'aurais soutenu ou même aidé. En tous les cas, je t'aurais compris...

— Oui, je sais, je suis désolé..., a-t-il approuvé. Sur ce coup, j'ai peut-être manqué de courage...

Elle a ri et l'a pris dans ses bras pour l'embrasser.

Tous deux sont plus soudés qu'avant et beaucoup plus heureux, Toby se rend compte qu'il aime toujours Manon.

Au lycée Montebello de Lille, les enseignants ont été

outrés. Leur collègue était un ravisseur d'enfants ? Ils n'en revenaient pas. Aucun d'entre eux ne l'aurait cru capable de ça.

Les élèves ont été choqués et effrayés. Tout le monde a trouvé cela méchant et monstrueux. Michel Boulette a bien mérité sa peine ! Celles et ceux qui n'aimaient pas leur professeur de sport et qui l'insultaient ont blêmi en apprenant la nouvelle. Que se serait-il passé s'il s'en était pris à eux ?

Une cellule psychologique a été mise en place pour tout le monde.

Des parents ont même peur de laisser leurs enfants se rendre au lycée.

Désormais, tout son lycée se montre gentil avec Toby et compréhensif face à ses malheurs. Les élèves le respectent et ne l'insultent plus. Toby est devenu un héros. Ce qu'il a fait était très courageux. Il est admiré par tout le monde, aimé par tous ces gens qui le détestaient. C'est le comble pour lui ! Certains lui ont même dit : « Toby, on t'a sous-estimé. Ton physique ne représente pas ton caractère. » C'est du racisme, il ne voit pas pourquoi un albinos n'aurait pas bon caractère.

Néanmoins, on ne se moque plus de lui, ce qui le rend heureux. De plus, il réalise que si on ne l'insulte plus, c'est aussi parce qu'on n'ose plus. On le redoute. Il en est fier et cela le fait même rire. Même si, en y réfléchissant bien, à nouveau, à cause de cette crainte, il ne se sent pas comme les autres.

D'autres élèves le trouvent même super sympa et veulent devenir ses amis. Il ne les repousse pas. Néanmoins, il instaure une certaine distance avec eux. Il n'est pas dupe, il sait que la plupart sont de faux amis. Si Iris n'avait pas été kidnappée, on continuerait à l'insulter et rien n'aurait changé dans sa vie. Il trouve ça moche, d'ailleurs...

Le seul camarade sur qui il peut vraiment compter est Hugo. Celui-ci est fier de lui et le traite comme un héros, même s'il continue de dire qu'il aurait dû laisser la police s'occuper de cette affaire. Toby ne lui en veut plus car un ami c'est aussi quelqu'un avec qui l'on n'est pas toujours d'accord et qui a le courage de vous dire quand vous prenez le mauvais chemin.

Les médias le présentent également comme un héros. « Toby, un lycéen pas comme les autres, arrête Michel Boulette, le kidnappeur d'enfants. », titrent-ils, ou encore : « Toby, un lycéen de 16 ans, courageux et héroïque ! »

Il a vécu cela un peu mal parce que trop de journalistes voulaient lui poser des questions. Une fois ce fléau passé, il s'est senti mieux, appréciant le fait d'avoir été une star aux yeux de l'opinion publique.

Bien sûr, cet acte de bravoure est tout à fait normal à ses yeux. Iris est sa sœur, il est son grand frère, il devait la sauver.

Sur les réseaux sociaux, ç'a été le déchaînement total.

D'abord vis-à-vis de lui. « Toby Hastings est un héros, il a sauvé des enfants. Vive Toby !! » pouvait-il lire. Ou encore : « Toby Hastings a vraiment été courageux, il mériterait d'être récompensé. »

Certains ont même commencé à se teindre les cheveux en blanc pour lui ressembler. Ce qui, pour lui, va beaucoup trop loin. Mais tous les petits messages qu'il a reçus lui ont fait extrêmement plaisir. Et bien sûr, il y a eu les commentaires sur Michel Boulette.

« Comment un enseignant a-t-il fait pour enlever ces enfants innocents ? Ça fait peur », « Comment ont-ils fait pour embaucher ce taré sans cœur ? », « C'est vraiment dégueulasse ! », « Qu'il finisse sa vie en prison ! » « C'est

honteux de faire ça à des gosses, en plus, c'est un adulte ! » Des internautes ont même expliqué que Michel Boulette était également un pervers et qu'il violait les enfants dans ses cours.

Quant à Mohamed Miqualie, il est détesté. « Comment sa femme a-t-elle pu épouser un type pareil ? », écrit-on. « Ses pauvres enfants ! Quand ils comprendront la vérité, le dégoût pour leur père les hantera ! » Sa famille aussi est insultée. On dit de sa femme qu'elle est une prostituée et de ses enfants qu'ils sont irrespectueux ou que ce sont des voleurs.

Même s'il ne comprend pas vraiment pourquoi Mohammed Miqualie a accepté d'être le complice de Michel Boulette, Toby pense que c'est mal de dire ces choses-là. Sa femme et ses enfants ne méritent pas un tel traitement. D'autant plus que tout cela est faux.

Avec cette histoire, l'adolescent a changé. Il est devenu beaucoup plus fort. Il se sait désormais armé contre les insultes ou les remarques sur sa différence qui lui seraient destinées. Il a plus confiance en lui. Il a évolué en maturité et sait qu'il sera toujours présent pour se battre afin de protéger ses proches.

Toutefois, une part de lui-même restera traumatisée par les événements qui se sont produits. Il lui faudra du temps pour les digérer.

Lors de son face à face avec Michel Boulette, quand celui-ci l'étranglait, il a vu sa vie défiler. Son cœur, qui battait si vite en attendant son professeur, s'est mis à ralentir.

Lui qui voulait aller jusqu'au bout pour sa sœur, pour Louis et les autres enfants, s'est rendu compte qu'il était impuissant. Il voyait, dans sa tête, ses proches disparaître. Ils s'évanouissaient les uns après les autres et cela lui a fait très mal. Il s'est rendu compte qu'il tenait à eux.

Sans l'intervention de l'homme au chapeau, il serait mort.

Cet inconnu a un problème psychiatrique, il l'a remarqué.

Il devrait avoir peur de cette personne mentalement touchée, pour autant il la voit comme le véritable héros de cette histoire. Ce mec aide les gens et il l'a sauvé.

Restent des questions pour lesquelles il n'aura jamais de réponse : Qui était-ce gars et comment savait-il pour Michel Boulette ?

\* \* \*

En apprenant que leur fils adoptif séchait pour retrouver le ravisseur, Tatiana et Alain Hastings ont été sous le choc. Puis ils se sont montrés fiers de lui. Ils l'ont pris dans leurs bras et le lui ont dit quand même qu'il ne devait surtout plus se mêler, à l'avenir, des histoires de la police. Serré contre eux, Toby s'est découvert heureux, ressentant enfin de nouveau de l'amour pour ses parents adoptifs. Puis ils lui ont expliqué qu'ils ne voulaient pas qu'il lui arrive quelque chose. Il est leur enfant et ils l'aiment. Et s'ils sont aussi sévères avec lui, c'est qu'ils veulent le voir réussir dans sa vie. Toby était si heureux d'entendre ça. Une joie intense l'a envahi. Lui qui croyait qu'ils le détestaient. Quelle joie incroyable ! Le sentiment d'être ainsi aimé l'a rendu très fier de la personne qu'il est maintenant.

À présent, ça y est. Il comprend ses parents et ne leur en veut pas pour toutes les fois où ils se sont fâchés. Et il les aime même s'ils se montrent sévères.

Ses parents et lui se sont donc rapprochés, même s'il a toujours du mal à leur dévoiler ce qu'il ressent. Son grand frère

a également été abasourdi puis lui a témoigné toute son admiration.

Il est devenu le héros d'Iris. À ses yeux, c'est lui qui l'a sauvée. Désormais, elle se reconstruit peu à peu. Elle rencontre régulièrement un psychologue, une assistante à l'école l'aide et sa famille la soutient du mieux possible.

Quant à la colère qui était en Toby, cette histoire lui a permis de mieux la cerner. C'était une colère haineuse. Il était dépressif et énervé contre les autres. Tout cela provenait du harcèlement des autres avec leurs moqueries.

Il ressentait également une profonde tristesse car ses parents étaient durs envers lui et ne montraient pas qu'ils l'aimaient. Quant à lui, il était un adolescent dont les pensées se mélangeaient, de moins en moins attentif en classe et toujours sur la défensive envers tout le monde – sa famille y compris. Son père et sa mère ne pouvaient pas l'aider à faire face à ses problèmes puisqu'il gardait tout en lui. Il lui faut se reconstruire intérieurement. Tatiana et Alain Hastings l'aident et prennent rendez-vous avec le CPE et le Principal afin de punir les responsables de son harcèlement.

\* \* \*

Dans Lille et les environs, tout le monde se sent mieux. Les habitants n'ont plus cette peur pour leurs enfants. Ils n'ont plus à se demander s'ils vont être enlevés dès qu'ils mettent un pied dehors. Ils sont rassurés que tout cela soit terminé. Le kidnappeur a été arrêté. La métropole lilloise est tranquille. Tout est redevenu normal. Plus aucun enfant ne disparaît. Tout le monde se promène comme avant l'enlèvement.

Certains habitants ont encore peur. D'autres, désormais,



se méfient. « On n'est pas à l'abri d'un autre malheur », comme ils disent. Mais ils ne sont pas nombreux.

Les gens continuent de parler du ravisseur, puis, peu à peu, ils discutent d'autre chose et tout le monde oublie...



**Stéphanie Berthelak**



## Chapitre 20

Après son arrestation, Quentin Dubois a passé quarante-huit heures en garde-à-vue. Durant l'interrogatoire, il a avoué son crime. Puis, quand la capitaine Mémo lui a demandé pourquoi il avait tué Jennyfer Puyol, il a tout raconté. Jennyfer Puyol l'a traité. C'était l'insulte de trop. Du coup il s'est vengé.

Après sa déposition, il a été emmené directement en prison où il a attendu son procès et le verdict du juge. Dans sa cellule, il a parfois des pulsions de colère. Il trouve injuste ce qu'il lui arrive ! D'autres fois, il tombe dans un état dépressif et nourrit des envies suicidaires. Il est perdu et ne trouve pas ses repères. Il est surveillé 24 heures sur 24 et n'a plus de liberté. Il se sent enfermé, ce qu'il vit très mal. De plus, il ne se sent pas en sécurité. Il a très peur. Peur pour sa vie, peur de ce que les autres détenus pourraient lui faire. Parfois, il s'énerve contre eux et leur crie qu'ils l'énervent, qu'il les déteste tous.

Il n'a pas de remords pour avoir assassiné Jennyfer. S'il le pouvait, il prendrait un couteau et la tuerait à nouveau. Pour lui, elle avait mérité de mourir à cause de ce qu'elle lui avait dit. Ses insultes homophobes étaient injustes et hors-la-loi. Tout le monde est libre de faire ce qu'il veut ! Pour lui, Jennyfer a payé ! La seule chose qu'il regrette, c'est de s'être fait prendre. Jamais il ne se serait imaginé aller en prison,

Quant à sa mère, il ressent de la haine envers elle ! Elle l'a dénoncé ! Ce qui est injuste, car c'est sa mère ! Elle n'aurait dû ne rien dire, le protéger. Elle aurait dû dire qu'elle ne savait

rien. Elle aurait dû brûler ces dessins ! Lui qui pensait qu'elle était de son côté, mais non ! Après avoir été jeté dehors par son père parce qu'il est homosexuel, voilà qu'il est envoyé par sa propre mère en détention !

De son côté, Marie-Thérèse Dubois vit très mal le fait que son fils soit un meurtrier. Elle culpabilise car c'est quand même son fils. De ce fait, elle ne pourra jamais lui en vouloir, quoi qu'il fasse. Même quand il a tenté de lui ôter la vie. De plus, elle l'a dénoncé à la police, ce qui la remplit de honte. Elle sait aussi que ce qu'il a fait est mal. Son fils est un meurtrier. Il aurait encore pu tuer...

Elle se met à la place de la mère de Jennyfer qui a perdu son enfant à cause du sien. Quel terrible malheur ! Même si elle est allée trop loin, sa fille n'aurait jamais dû mourir...

Marie-Thérèse Dubois ne dort quasiment plus. Parfois, elle se dit que la prison va aider son garçon à se remettre dans le droit chemin et que le jour où il sortira tout redeviendra comme avant. Malheureusement, elle sait qu'il ne lui pardonnera jamais. Elle, sa mère, restera celle qui l'a envoyé en prison. De son côté, elle ne le verra plus jamais comme avant...

Quand elle marche dans la rue, on la reconnaît et on la regarde de travers. Sans parler des répercussions sur sa boulangerie. La plupart de ses clients habituels ne viennent plus. Elle ne leur donne pas tort. La mère d'un assassin, ça fait peur... Il y a même eu des personnes qui sont venues taguer des insultes sur sa vitrine pendant la nuit.

Et puis, il y a eu la réaction de son mari quand il a appris la nouvelle de l'inculpation de Quentin. Il avait déjà honte de lui mais, en apprenant qu'il était un meurtrier, il a déclaré que, pour lui, il n'avait plus de fils. Que sa femme le

dénonce ne l'a pas dérangé. « Bien fait pour lui, a-t-il déclaré. Tu as eu raison. On ne tue pas les gens ! » À ses yeux, Quentin n'est plus rien. Il a vu le vrai visage de son garçon et ne veut plus rien avoir à faire avec lui.

Marie-Thérèse est effondrée. Elle ne mange plus, pleure tous les soirs et reste seule.

\* \* \*

Pendant son procès, c'est un tout autre visage que Quentin Dubois a montré. Son attitude était bizarre. Calme, la tête baissée, il ne disait pas à mot pour plaider son innocence.

En vérité, il pensait à son acte.

Une bonne partie de lui s'en fichait complètement. Une autre, plus petite, était bouleversée par l'acte qu'il avait commis. Puis, il a relevé la tête pour parler.

— Elle le méritait car elle m'a fait mal.

C'est la seule chose qu'il a dite.

Appelée à la barre pour témoigner, Marie-Thérèse n'arrêtait pas de pleurer. Elle ne cessait de dire que son fils était une bonne personne et qu'il ne méritait pas tout ça. Puis sous la pression de l'avocat général, elle a expliqué :

— Le jour où je... où... où Quentin a été arrêté, un inconnu est venu me voir à ma boulangerie pour accuser mon fils de la mort de Jennyfer Puyol, mais je ne pouvais pas le croire... Il m'a montré des dessins. Mon fils était dessus... Après cette nouvelle, j'étais plus que bouleversée. J'ai donc décidé de contacter Madame Berthelak car je savais qu'elle enquêtait sur cette affaire. Elle était déjà venue me poser des questions au sujet de Quentin. D'ailleurs, cette fois-là, elle m'avait demandée où était mon fils le soir du meurtre. J'ai

menti, je lui ai dit que nous avons passé la soirée ensemble. Là, après la visite de cet homme, je voulais des réponses ! Je refusais de croire que mon fils était capable de commettre une telle chose... Malheureusement, c'était l'évidence même. Quentin était coupable. Alors, nous avons monté un plan pour l'obliger à se rendre mais il a tout découvert et il s'en est pris à nous...

À la question « Comment saviez-vous que cet inconnu disait vrai ? », Marie-Thérèse a répondu :

— J'ai toujours eu peur que cela arrive... Voyez-vous, Quentin est quelqu'un de très agressif. Le jour où Jennyfer Puyol l'a insulté, c'était devant mon commerce, comme vous le savez. Après cet échange, quand il est entré dans ma boulangerie, j'ai vu dans son regard qu'il n'allait pas en rester là. Il y avait tant de haine. Plus tard, quand j'ai entendu le meurtre aux informations, j'ai compris... Je... Je n'ai rien dit. Je n'ai pas prévenu la police car je n'étais pas totalement sûre. Au fond, j'espérais me tromper sur toute la ligne. J'osais croire que Quentin n'y était pour rien... Et puis, comprenez-moi, c'est mon fils. Jamais il ne m'aurait pardonné que je l'accuse et que je le dénonce. Moi-même, je ne l'aurais pas supporté... Au bout du compte, c'est ce que j'ai fini par faire.

Et, sur ces mots, la boulangère s'est effondrée en larmes.

Ne cherchant pas à nier les faits, Quentin Dubois a été jugé pour meurtre et tentative de meurtre. Ce qui lui a valu la prison pour de très nombreuses années ! Marie-Thérèse n'a écopé d'aucune peine. Certes elle n'a rien dit mais elle a tout de même essayé de raisonner son fils et de le convaincre de se rendre.



\* \* \*

Contre toute attente, le père de Quentin était présent au procès. La honte qu'il ressentait pour son garçon avait laissé place à d'autres sentiments. C'était tout de même son fils ! Il nourrissait des remords pour l'avoir mis à la porte. Il n'aurait pas dû le rejeter mais plutôt le soutenir dans ce moment compliqué de sa vie et l'accepter. Il culpabilise et se dit que Quentin est devenu agressif à cause de lui. De plus, voir sa femme témoigner contre leur garçon l'a bouleversé. Lui qui était déjà sous l'emprise de la culpabilité ressent en plus une profonde tristesse ainsi que de l'humiliation.

Maria Puyol López était présente également, n'arrétant pas de fusiller Quentin du regard.

Lorsque Quentin a lâché « Elle le méritait, car elle m'a fait mal. », elle s'est mise en colère puis elle a pleuré et voulu en savoir plus. C'est la capitaine de police qui a révélé aux jurés et au public la raison pour laquelle Quentin Dubois a tué Jennyfer Puyol.

En apprenant le pourquoi du comment, le public a éprouvé une certaine stupéfaction. Stéphanie, qui savait déjà tout cela, a ressenti une once de pitié pour Quentin à l'idée de toutes ces nombreuses moqueries qu'il a dû vivre et subir.

Maria Puyol López, la mère de Jennyfer, est restée muette sous le choc de cette révélation. Elle s'en est atrocement voulu d'avoir quitté l'Espagne. Elle pensait mettre sa famille à l'abri et, en fin de compte, la mort l'a rattrapée en lui prenant sa fille...Elle a été soulagée d'entendre que Quentin a été reconnu coupable et de le savoir condamné à de nombreuses années de prison. Elle voulait que justice soit faite pour sa fille.

\* \* \*

Stéphanie a parlé aux policiers du rôle que Carl Cury a joué dans cette affaire. Dans le cas contraire, elle aurait pu être considérée comme complice. Ou du moins aurait-elle été poursuivie pour l'avoir couvert et pour faux témoignage. Et puis elle savait. Donc se taire aurait pu lui coûter cher.

Elle lui avait pourtant promis de ne pas le dénoncer s'il parlait. Toutefois, elle se dit qu'elle a fait le bon choix. Ce sera à la justice de décider s'il a été ou non complice du meurtre, même si, d'un point de vue personnel, Stéphanie pense qu'il ne lui a pas menti.

D'ailleurs, Quentin Dubois a dénoncé son complice. Il ne voulait pas être tout seul à moisir en prison. Alors il l'a accusé de choses qu'il n'a pas faites. Lors de ses aveux, voici ce qu'il a dit : « Carl Cury m'a aidé à m'introduire dans l'appartement de Jennyfer. » Son ton était désespéré. Puis il a ajouté que Carl avait mis un cachet dans le verre de la victime pour qu'elle ne soit pas bien et qu'il puisse ainsi la tuer plus facilement. Voyant que les enquêteurs étaient sceptiques, il s'est énervé et a conclu par un « Carl est aussi coupable que moi ! » agressif.

Pendant son procès, Carl Cury était très stressé. Il avait peur que sa carrière de parkour ne s'arrête à cause de toute cette affaire et de sa mise en accusation. Il a plaidé non coupable. « Je ne savais pas que Quentin Dubois allait la tuer, s'est-il défendu. Il m'a dit qu'il voulait juste lui faire peur pour une histoire qu'il y a eu entre elle et lui. Puis il m'a menacé. Il m'a annoncé que si je ne l'aidais pas, il tuerait ma famille. »

À la question « Pourquoi n'avez-vous pas réagi quand vous avez compris qu'il la tuait ? Vous auriez pu l'en

empêcher », les yeux de Carl Cury se sont écarquillés de peur.

Les mains tremblantes, le sportif a répondu :

— J'avais peur qu'il ne s'énerve contre moi et qu'il me mette un coup de couteau.

Puis l'avocat général lui a demandé pour quelle raison il ne l'avait pas dénoncé ensuite. Ce à quoi le sportif a répondu :

— Après être sorti de l'appartement, il m'a promis que si je donnais son nom aux condés, il tuerait ma famille.

Carl Cury a manifesté des remords car il a aidé, sans le vouloir, à tuer une personne.

L'avocat général lui a alors demandé :

— Et la télécommande d'ouverture du garage appartenant à la victime que vous avez dérobée, puis revendue à l'une de vos connaissances, ce jeune homme de vingt-deux ans ? Télécommande qui a entraîné dans l'immeuble où vivait Jennyfer Puyol toute une série de cambriolages. Comment justifiez-vous cela ?

— Je ne le justifie pas, a-t-il avoué. Je l'ai bien prise. Le cambrioleur était un pote. Je lui ai donné la télécommande. J'ai pensé à lui parce qu'il est pauvre. Comme ça, il pouvait se faire un peu d'argent...

Puis le verdict est tombé. En plus du meurtre de Jennyfer Puyol, Quentin Dubois a été condamné pour chantage. En ce qui concerne Carl Cury, celui-ci a été mis également en prison, mais pour complicité de vol, non pas pour complicité de meurtre. On en parle beaucoup dans les médias. Si bien qu'il est devenu plus célèbre qu'il ne l'était avec le parkour.

Ses fans ont été déçus et ne regardent plus ses vidéos. Si bien que même s'il est devenu célèbre avec cette affaire, sa côte de popularité a beaucoup baissé. De célèbre pour le parkour,

Carl Cury est désormais connu pour avoir aidé un meurtrier.

Ses comptes *Tweester* et *Faceboom* ont été envahis par énormément de messages du genre « Pourquoi as-tu fait ça ? On ne te suivra plus ! », « Ça ne se fait pas de profiter du meurtre d'une personne pour cambrioler les autres ! », « Désolé pour toi, je ne te suivrai plus ». Certains disent aussi qu'il a une tête de psychopathe et qu'il aurait dû aller en prison pour le meurtre de Jennyfer.

Des montages pour se moquer de lui sont réalisés. Par exemple, on montre un meurtre et, lui, il attend et le regarde sans rien faire ou encore une belle voiture qui écrase quelqu'un sans qu'il ne prévienne le piéton.

Certaines personnes le soutiennent et prennent sa défense. D'après elles, il a sacrifié sa vie pour sa famille sinon celle-ci aurait été tuée. Elles disent qu'il a été courageux de garder tout ça pour lui. D'autres soutiennent qu'il a été vraiment égoïste. La police aurait pu l'aider et protéger sa famille. À cause de lui, une innocente a été tuée.

Quant à Yony Lefebvre, il continue sa vie comme quelqu'un de normal. Il a été convoqué pour de nouveau être interrogé et pour savoir s'il reconnaissait ou pas Quentin Dubois et Carl Cury. Il a également été présenté comme témoin au procès. Durant celui-ci, il a montré qu'il ne s'en faisait pas, mais, au fond de lui-même, il était mal. Traumatisé, il se voit comme un coupable dans cette affaire. À cause de lui, une innocente a été enfermée en prison. Pour se rassurer, il se dit que les policiers ne l'auraient pas forcément cru.

Finalement, un groupe pour rendre hommage à Jennyfer a été créé sur *Tweester* et sur *Faceboom*. Le visuel de ce groupe est une fleur avec écrit dessus R.I.P. Jennyfer.

\* \* \*

Le temps passe. Peu à peu, en prison, Quentin commence à regretter son acte. Même s'il ne pourra jamais lui pardonner qu'elle lui a dit, il se rend compte qu'il n'aurait jamais dû tuer Jennyfer Puyol. Il en veut toujours à sa mère, se répétant sans cesse que c'est de sa faute s'il est dans cette situation. Elle a balancé son propre fils. Pour lui, cela reste inimaginable et tellement injuste !

Parfois, il repense à ce qu'il s'est passé dans la ruelle. Il se dit alors qu'il a très certainement déçu sa mère. Il n'aurait jamais dû s'en prendre ainsi à elle.

Marie-Thérèse ne se rend pas au parloir de peur que son fils ne s'énerve contre elle et ne l'accable de reproches. Pour autant, elle lui écrit tous les jours. Mais, sans lui, sa vie est trop triste. Alors, elle finit par demander à le voir au parloir. Ce qu'il refuse. Même si sa mère lui manque, il est toujours en colère contre elle. Il n'est pas encore prêt à lui parler.

Malgré la relation difficile qu'ils entretiennent, le père de Quentin décide d'aller voir son fils. Une fois devant lui, au parloir, il dit tout de suite :

— Je suis désolé de n'avoir jamais accepté ton homosexualité !

— Pas grave papa, lui répond Quentin. Je te demande juste de m'aider à m'en sortir. De me rassurer...

Monsieur Dubois acquiesce. Il fera tout son possible...

Stéphanie Berthelak a été remerciée pour son aide par la police et la maire de Lille. Une grande fierté pour elle, même si mener cette enquête n'a pas été toujours simple. Elle a très mal vécu cette aventure car c'était difficile. Elle n'en dormait presque plus la nuit. Sans parler des conflits que cela a

entraînés avec son mari, même si celui-ci l'a soutenue. Elle est passée par plusieurs émotions : l'excitation et la joie d'enquêter, la colère et le désespoir d'être impuissante à aider son amie, ainsi que la peur de mourir.

Effectivement, elle a risqué sa vie et son face-à-face avec Quentin Dubois l'a un peu traumatisée. Elle ne pouvait pas mourir pour une enquête ! Si elle avait été tuée, elle aurait laissé son mari veuf et des enfants sans mère. Ce qui aurait été terrible ! Pour autant, même en sachant cela, elle n'aurait jamais abandonné. Si elle devait recommencer, elle recommencerait. La liberté de Mélissa en dépendait !

Il faut dire aussi qu'elle a beaucoup aimé enquêter. Cela l'a rendue fière d'elle et lui a permis de sortir de chez elle, de casser ses habitudes. C'était pour la bonne cause... Cela a entraîné beaucoup de stress mais elle est heureuse d'avoir mené cette enquête jusqu'au bout.

Elle s'en veut pour Guillaume.

Toute cette histoire a été difficile pour lui. Il s'est montré fier d'elle mais elle sait qu'il s'inquiétait constamment pour elle. Lorsqu'il a appris qu'elle avait failli mourir, il s'est énervé : Qu'est-ce qu'il aurait dit à leurs enfants ? Elle avait mis en péril sa vie et sa famille !

Il y a eu quelques tensions entre eux. Ils ont même fait chambre à part. Guillaume dormait sur le canapé. Stéphanie a fini par comprendre qu'il s'en voulait. Il ne cessait de répéter qu'il aurait dû se charger de cette enquête à sa place. Ce à quoi elle lui a répondu qu'elle ne voulait pas « C'était mon amie et tu ne devais pas perdre ton travail à nouveau. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes. »

Et puis, un jour, il a reçu un appel de son journal – *Nord*

*Infos* – qui lui proposait de le reprendre car il avait vu juste. Il a refusé. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec ses anciens employeurs. Il ne les appréciait plus parce qu'ils ne l'ont pas cru et qu'ils l'ont licencié. Il leur a ensuite expliqué que si quelqu'un devait être employé, c'était bien sa femme. Lui, il n'avait rien fait. La vérité avait éclaté grâce à elle.

*Nord Infos* a proposé à Stéphanie Berthelak un poste de journaliste.

Heureuse de cette proposition, elle a toutefois d'abord refusé. Elle ne voulait pas que son mari s'inquiète et s'énerve si elle devait à nouveau prendre des risques. Mais, finalement, elle a accepté. Elle qui souhaitait tant travailler tenait là une occasion en or.

Guillaume s'est montré content de son choix. Elle et lui sont allés au restaurant et ils ont beaucoup parlé. Ils se sont réconciliés. Pour leurs enfants et parce qu'ils s'aiment.

Parfois, Stéphanie pense à Marie-Thérèse Dubois. Elle ressent de la peine pour elle parce que ça doit être très dur pour une mère de vivre ça. Elle-même, en tant que maman, elle comprend quelle chose terrible se doit être de voir son fils en prison, de savoir qu'il est un meurtrier et, pire, d'avoir dû l'arrêter pour le livrer aux autorités... Si l'un de ses enfants devait faire pareil que Quentin, elle serait effondrée.

Marie-Thérèse Dubois n'a pas eu de chance d'avoir un garçon comme ça...

En regardant son fils et sa fille grandir, Stéphanie ne peut s'empêcher de penser à Quentin. Plus tard, ils vont partir et se confronter, avec le caractère qui est le leur, à la vie réelle. Elle espère qu'ils ne deviendront jamais comme le caissier.

En ce qui concerne Mélissa, Stéphanie est très heureuse

de la savoir libre. En l'innocentant, elle s'est sentie utile et héroïque. Elle voudrait bien revoir son amie. Elle aurait aimé être présente à sa sortie de prison pour l'accueillir et lui sauter dans les bras. Mais la présence des micros et des caméras l'en a dissuadé. Toutefois, elle ne doute pas un instant que Mélissa va reprendre contact avec elle pour la remercier.

Quant au mystérieux Willy, au début, elle le voyait comme quelqu'un de fou. À présent, elle le considère comme un héros et comme quelqu'un de profondément gentil même si son attitude pose questions. Elle aimerait pouvoir le remercier de leur avoir sauvé la vie à elle et à Marie-Thérèse Dubois, tout comme elle a envie de lui crier dessus pour avoir lancé une brique à travers sa fenêtre de maison. Bien sûr, si elle l'avait en face d'elle, elle choisirait plutôt la discussion. Elle lui demanderait pourquoi il a lancé la pierre dans sa fenêtre.



# Willy Walk



## Chapitre 21

Dans son salon plongé dans l'obscurité, assis au bord de son canapé, Willy Walk regarde en boucle à la télévision les informations concernant le meurtre de Jennyfer Puyol et la découverte du véritable meurtrier. Ces infos proviennent de journaux télévisés qu'il enregistre à chaque fois qu'ils passent sur une chaîne.

L'homme de trente-cinq ans fait un point sur le traitement de l'affaire du Psychopathe homosexuel. Les médias se sont immédiatement jetés dessus dès l'annonce de l'arrestation de Quentin Dubois. Il est clair que ça ferait un très, très gros buzz qui boostera leur journal !

Très vite, les chaînes d'information, les radios, la presse papier et les journaux en ligne ont titré : « Une mère de famille arrête un tueur ! », « L'innocence de Melissa Quion prouvée par une mère de famille ! », « Une mère de famille prouve l'innocence de sa meilleure amie ! », « L'actrice Mélissa Quion libre ! » Sur tous les plateaux de télévision, à tous les micros et dans de nombreux articles, les spécialistes ont décrit Quentin Dubois tantôt comme un psychopathe, tantôt comme un manipulateur narcissique. Une personne sans cœur et sans pitié qui n'a pas hésité une seconde à vouloir tuer sa propre mère.

Willy réfléchit. Un vide sombre envahit ses yeux.

— Les mamans ne sont pas gentilles..., murmure-t-il. La sienne a dû être très méchante pour le pousser à tuer Jennyfer Puyol.

Un éclat revient dans ses prunelles.

— Madame Dubois est très gentille, se fait-il la remarque. Et elle ne lui a jamais dit d'assassiner la cheffe cuistot.

Au fond de lui-même, il le sait bien. N'empêche, Willy a un mal de chien à éprouver de l'empathie pour la boulangère.

Puis tout revient à la normal. Il recouvre la lucidité qui a été la sienne pendant toute cette histoire. Il secoue la tête.

— Ce qu'a vécu Madame Dubois, déclare-t-il, ce n'est pas juste ! Et ce n'est pas bien de tuer des gens.

Le sort de Jennyfer Puyol n'est guère étonnant pour Willy Walk : Quentin est une personne très dangereuse.

*Il ne pensait qu'à sa petite personne !* se dit-il avec dégoût.

Il ne l'aime pas du tout. C'est à se demander comment il a pu avoir de l'empathie pour lui quelques secondes plus tôt.

Il met la télévision sur pause. Il se lève, se dirige dans son salon, s'assoit devant son ordinateur et l'allume pour écouter l'un de ses enregistrements radio de l'affaire.

— Aujourd'hui, annonce l'animateur, nous allons vous parler de l'affaire Jennyfer Puyol et de l'erreur judiciaire qui en a découlé. Stéphanie Berthelak, une mère de famille, femme du journaliste Guillaume Berthelak qui, lui-même, avait enquêté au début de l'affaire, nous a prouvé que celle qui était derrière les verrous n'était pas le véritable coupable ! Celui-ci se nomme Quentin Dubois, un jeune caissier de vingt-cinq ans sans histoires.

Même s'il a déjà entendu cet enregistrement des dizaines et des dizaines, Willy Walk exulte.

— Bravo Stéphanie, tu as fait du bon boulot !

— C'est donc Stéphanie Berthelak, continue le journaliste, cette mère de famille, qui a arrêté le coupable grâce à la propre mère du meurtrier, Marie-Thérèse Dubois. Nous avons cherché à interviewer cette dernière mais elle refuse de répondre à nos questions. Elle est, effet, trop faible pour nous en parler maintenant. Marie-Thérèse Dubois est prise en pitié par les gens. Du côté de nos confrères journalistes, elle est décrite comme une personne dépressive et hyper sensible. Son image a été fortement salie à cause de la réputation de son fils, et son commerce en souffrirait.

Le sourire de Willy se fige.

— Pauvre Marie-Thérèse, soupire-t-il. En plus, elle est sensible...

Cette fois, il a de l'empathie à son égard. Il ressent de la pitié pour elle, ainsi que de la souffrance. Ce qui ne le fait pas se sentir bien pour autant. Il a du mal à contenir ses propres émotions. Et ressentir celles des autres est tout aussi insupportable !

Néanmoins, il se force à garder la tête froide.

Il va sur le site officiel de la boulangerie et regarde les horaires tout en réfléchissant. Comment pourrait-il faire pour que la boulangerie de Madame Dubois aille mieux ?

— Allons dans sa boutique ! déclare le détective qui est en lui. Si on y achète notre pain, ça lui fera de l'argent.

— Oui, allons-y, let's go ! scande le fan de *Pirate des Caraïbes*.

Le médecin approuve.

— Je suis sûr et certain que son pain est délicieux et frais.

Dans l'enregistrement, l'animateur continue de parler.

Willy Walk chasse ses voix et se concentre sur la sienne.

« L'enquêtrice Stéphanie Berthelak, qui est mère au foyer, a prouvé qu'elle possédait un courage à toute épreuve ! Faisant preuve d'un sang-froid incroyable, elle n'a pas hésité à mettre sa propre vie en péril pour innocenter son amie, l'actrice Mélissa Quion... »

Willy stoppe le screen live puis en lance un autre, un micro-trottoir sur cette affaire:

« Quelle horreur ! Devoir dénoncer ainsi son fils !

« Une mère de famille qui arrête un criminel ? Moi, j'dis *Waouh* ! C'est une héroïne ! »

« Mettre en prison, Mélissa Quion, l'actrice, quoi ! On ne parle pas de n'importe qui ! Mais bon, son petit séjour a vite été écourté. »

Les voix reviennent aussitôt chez Willy Walk, leurs remarques se mélangeant à ses propres réflexions.

— C'était injuste d'avoir accusé Mélissa Quion !

— C'est vrai que Stéphanie est une femme très courageuse.

— Pauvre Marie-Thérèse, je la plains...

— Oui ! Autant je trouve le sort du jeune Quentin Dubois mérité, autant, en ce que concerne sa mère, je trouve ça complètement injuste. Je n'imagine même pas ce qu'elle a vécu.

— Elle a découvert jusqu'où son fils pouvait aller.

Son regard s'obscurcit à nouveau. Il est terriblement mitigé. Il ne parvient plus à faire la part des choses. Il voudrait vraiment aider cette femme. Ou pas ! Finalement, il a peur. Il se met en colère avant d'accepter qu'il doive voler à son secours.

Il y a tant de personnes qui lui ont fait vivre de mauvaises choses étant enfant qu'aujourd'hui encore, parfois, tout se brouille en lui...

Willy Walk revient au présent. Il passe à un autre protagoniste de cette affaire.

— Ainsi, murmure-t-il, Mélissa Quion est sortie de prison.

— Eh oui ! lui fait écho l'animateur en enchaînant. N'oublions pas la malheureuse Mélissa Quion qui a été arrêtée et incarcérée. L'enquête a démontré que l'actrice n'y était pour rien. Elle est désormais libre et sa réputation remonte peu à peu. Son innocence sème la zizanie entre les différents médias et nos confrères qui, après sa sortie remarquée de prison, ont tous cherché un moyen pour obtenir en premier une interview d'elle. L'actrice n'a accepté de parler qu'à un seul journal, *Nord Infos*. Nous sommes allés à la rencontre de ses fans. Rappelez-vous, lors de son procès, ils avaient très mal réagi. Ils étaient très remontés contre les enquêteurs, les journalistes et les médias car ils ne croyaient pas un instant à la culpabilité de Mélissa Quion. Jamais, au grand jamais, elle n'aurait été capable d'une chose pareille ! Ils leur reprochent d'avoir emprisonné leur idole.

— Tout cela est tellement injuste, murmure Willy Walk.

— Heureusement, nous l'avons sauvée ! s'exclame le fan de *Pirate des Caraïbes*. Nous sommes des héros !

L'homme acquiesce, soulagé. Il se sent fort.

— Oui, j'avais raison depuis le début. Je suis un héros... Enfin, nous sommes des héros !

Tous approuvent. Le fruit de leurs efforts est récompensé car ils ont sorti une personne innocente de prison.

Le détective privé esquisse un sourire énigmatique.

— Mieux que cela. Nous sommes des héros masqués puisque personne ne nous connaît !

Quant au médecin, il est heureux que son idole ne soit plus emprisonnée car il aime beaucoup ses films. Et puis, ne pas pouvoir sortir d'un endroit n'est pas évident.

Willy Walk est d'accord. Il se souvient de son passage en asile psychiatrique avant d'être suivi en hôpital de jour. C'était horrible. Le fait d'être enfermé et si seul...

— Il faisait froid, se souvient-il. Et les autres patients me faisaient peur. Avec la prise des médicaments, je devenais fou. Je voyais des flashs horribles. J'avais des migraines insupportables et j'étais si fatigué.

Il secoue la tête et tape des deux mains sur ses cuisses.

— Bon, j'arrête d'y penser, décrète-t-il. Je retourne écouter la télé.

Mais il ne bouge pas. Il songe à ce qu'il a lu et relu sur les réseaux sociaux.

Tous les commentaires se bousculent dans sa tête.

« La victime n'aurait pas dû dire ces propos-là, c'est de la méchanceté gratuite. »

« Stéphanie Berthelak, c'est une héroïne ! En plus, elle a pris de gros risques car elle avait des enfants. Quentin Dubois aurait pu vouloir se venger sur eux ! »

« Un grand merci à Stéphanie Berthelak sans qui on aurait laissé un criminel dans la nature. »

« Stéphanie Berthelak, l'héroïne de Lille, prouve au monde que ce n'est pas parce qu'on est une femme que l'on ne sert à rien ! »

Des personnes la remercient également d'avoir prouvé



l'innocence de l'actrice. Ainsi elle a sauvé le cinéma français !

Concernant, Marie-Thérèse Dubois, les internautes l'ont plainte : « La pauvre ! Son propre fils, dur, dur, pour elle ! » « Quelle vie, avoir un fils aussi pitoyable ! »

D'autres ont été moins tendre avec elle. Ils expliquent qu'elle exagère et en fait trop. « Si son fils a voulu la tuer, écrit-on, c'est sûrement parce qu'il a eu une mauvaise éducation. Moi, je dis bien fait pour elle ! ». Quelques-uns l'ont même considérée comme étant complice de son fils. Par la suite, les avis ont évolué et elle a été considérée comme une personne remarquablement courageuse. En revanche, les gens n'ont pas mis de gants avec Quentin Dubois. Ils ont sali encore plus sa réputation et l'ont insulté de tous les noms. Ils sont allés jusqu'à créer une page – *Le véritable Quentin Dubois* – sur lui relatant tous les avancements de l'enquête puis de son procès. Il a même été surnommé : « Le psychopathe homosexuel ».

Concernant Mélissa Quion, même si elle a été innocentée, les réseaux sociaux n'ont pour autant pas lâché l'affaire. On a continué de parler d'elle et certains ont affirmé qu'elle avait quelque chose à voir dans ce meurtre. D'autant qu'elle ne s'était pas vraiment expliquée sur les raisons de sa présence chez la victime le jour de son meurtre. Ils ont demandé à la police de relancer l'enquête mais leurs exigences n'ont mené à rien. Si bien que différentes théories ont commencé à surgir : Quentin et elle seraient de très bons amis ou elle aurait une relation amoureuse avec lui ; ou encore elle aurait basculé du côté de son petit ami meurtrier et de ses parents terroristes, son père et sa mère auraient tout préparé pour qu'elle tue Jennyfer Puyol – son copain, toujours emprisonné, ayant été son complice.

Willy Walk est toujours aussi stupéfait par la réaction des internautes.

— C'est injuste et bête de commettre de si grosses erreurs !

La vérité était, bien sûr, celle qu'avait clamée Mélissa Quion durant tout le procès l'ayant menée en prison. Oui, elle s'était emportée contre Jennyfer Puyol. Oui, elle avait menacé de la tuer. Mais non, elle ne l'avait pas assassinée. En revanche, le jour du meurtre, elle était bien présente à son appartement. Elle avait cherché son adresse, l'avait notée sur un papier – celui-là même ayant été retrouvé dans sa villa – puis s'était rendue chez la cheffe cuisinier pour s'expliquer et, surtout, pour s'excuser. Leur échange s'était très bien passé. Jennyfer Puyol avait même accepté ses excuses, ainsi que les boucles d'oreilles de l'actrice offertes sur un coup de tête pour réparer l'incident.

Il soupire. Il sait qu'il n'y peut pas grand-chose...

Il coupe l'enregistrement radio et revient s'installer devant son téléviseur.

Il appuie sur sa télécommande et sur l'écran apparaissent les premières images de la sortie de prison de Mélissa Quion.

Cette dernière est libre. Lors de sa libération, les caméras de télévision étaient nombreuses. L'actrice semblait à la fois émue et triste.

— Mélissa ! Mélissa ! l'interpelle un journaliste dans le reportage. Comment allez-vous ?

— Bien, bien, répond-elle. Très bien même. Je suis heureuse de retourner à l'air libre, de sentir le vent sur ma peau et de ne plus voir les gardiens qui me regardent de travers. Mais je reste encore choquée par le sort qui a été le mien.

Rendez-vous compte, je suis allée en prison pour rien !

Elle explique alors qu'elle a mal vécu son passage en prison. Elle devait y partager sa cellule avec trois prisonnières plutôt dangereuses et n'appréciait pas du tout ses conditions de vie.

Puis elle pleure de joie et ajoute que si elle est libérée, c'est que le véritable coupable est, enfin, arrêté.

La voix Off du reportage explique que l'actrice a fait des tonnes d'interviews pour expliquer ce qu'il lui est arrivé avant de reprendre une vie normale. Elle ajoute que l'actrice a décidé d'aller remercier en personne sa sauveuse : Stéphanie Berthelak.

— C'est ça que je dois faire ! s'exclame soudain Willy Walk.

Il quitte aussitôt son canapé.

Il s'approche de la patère sur laquelle pend un long manteau. Il ignore ce dernier. Il se coiffe de son chapeau noir avant d'enfiler une veste kaki. Veste sur laquelle est cousu un visage jaune souriant.



# Épilogue



*Lille, Domicile des Berthelak*  
*Quelques semaines plus tard*  
*Mercredi, 15 heures*

C'est le jour de repos de Stéphanie. La journaliste, nouvellement embauchée à *Nord Infos*, s'occupe de ses enfants. Elle joue avec eux aux cubes dans la chambre de son aîné lorsqu'elle entend sonner à la porte. Guillaume intervient chez une cliente à qui il fait faire du sport. Tous deux travaillent désormais. Leur vie a changé. Ils sont bien occupés. Ils ont plus d'argent, ce qui leur permet de faire, entre autres, plus de sorties. Ils peuvent également payer une baby-sitter pour garder Lisa et Nathan quand tous deux partent à la journée.

Pour Stéphanie, tout va bien dans son métier de journaliste, celui-ci la passionne. Elle laisse Lisa et Nathan continuer de s'amuser sans elle et descend les escaliers jusqu'à l'entrée. Dans son dos, ses deux enfants se chamaillent déjà.

*Heureusement, il y a des choses qui ne changent pas,* sourit-elle en ouvrant la porte.

Elle ne voit personne. Dans la rue non plus.

Regardant vers le sol, elle découvre une enveloppe sur son tapis de dehors.

Étonnée, Stéphanie la prend et referme la porte.

Ses enfants accourent vers elle au même moment et demandent ce qu'elle a dans les mains.

Stéphanie pense deviner qui lui adresse ce courrier.

L'inconnu au smiley. Celui qui leur a sauvé la vie à Marie-Thérèse et à elle. Il ne s'est plus manifesté depuis.

*Qu'est-ce qu'il me veut ?* s'interroge-t-elle, plus curieuse qu'angoissée.

Son garçon et sa fille insistant, ne sachant pas quoi dire, elle leur répond qu'il s'agit d'une facture que le facteur lui a donnée en main propre. Puis elle leur demande de retourner à l'étage jouer.

Impatiente et angoissée, elle ouvre l'enveloppe.

Cette fois, par de carte au trésor mais une belle feuille blanche, sur laquelle elle peut lire, écrit en italique à l'aide d'un feutre bleu :

« Bonjour Madame Berthelak,

Vous vous en souvenez, c'est moi, l'informateur qui vous a aidée à retrouver le coupable et qui vous a sauvé la vie ?

J'aimerais vous parler sérieusement. De choses importantes, en fait. Pourrait-on se rencontrer ? Si vous êtes d'accord, venez tout à l'heure, à 16h30, au parc Barbieux à Roubaix. J'espère que vous accepterez.

Ça n'est pas grave si vous ne venez pas, mais, bon, tant pis, vous louperiez quelque chose. En tous cas, moi, ça me ferait très plaisir de vous voir. Si vous êtes d'accord dites le moi (Je vous laisse mon adresse derrière la lettre).

Je vous remercie,  
Cordialement. »

Et c'est signé de l'habituel smiley et de deux lettres majuscules : W.W. En dessous un Post-scriptum : « Surtout,



n'oubliez pas : je vous ai sauvé la vie. Alors, venez rien que pour ça. »

Un peu perturbée, Stéphanie retourne la lettre : il n'y a pas d'adresse. À la place, un plan du parc en question sur lequel une croix rouge indique leur lieu de rendez-vous.

*Bon, l'adresse aurait été inutile puisqu'il me donne rendez-vous cet après-midi, se dit-elle, perplexe. Cet homme est décidément bizarre.*

Au moins, cette fois-ci, a-t-il signé de ses initiales.

W. W. Qui cela peut-il être ?

Elle réfléchit. Doit-elle y aller ? Elle voudrait vraiment rencontrer ce W.W. pour le remercier de son aide et comprendre également pour quelles raisons il a joué ainsi avec elle. Néanmoins, elle pense à ses enfants et à son mari. Doit-elle parler de ce message à Guillaume ?

Enfin, après un long temps de réflexion, elle cache la lettre dans l'une de ses poches pour que son mari ne la voie pas et décide de se rendre à ce rendez-vous sans lui en parler. Elle le connaît bien, il s'inquiétera pour rien. Elle téléphonera avant à sa mère pour qu'elle vienne s'occuper de leurs enfants le temps de son absence.

\* \* \*

*Roubaix, parc Barbieux,  
16 h 30*

Stéphanie arrive dans le parc. Très peu de personnes s'y promènent. Il ne fait pas froid mais il ne fait pas très chaud non

plus, même si l'après-midi est ensoleillée. Des enfants s'amuse sur la petite aire de jeux qui se trouve au milieu du grand espace vert. Assis dans l'herbe, au calme, leurs parents les surveillent. On entend les oiseaux chanter dans les branches des arbres qui poussent le long du chemin traversant l'endroit. Un peu plus loin se trouve un étang ainsi qu'une forêt.

Stéphanie ne cesse de se demander qui est ce W.W. Et puis, contrairement à ce qu'elle croyait, elle a un peu peur. Elle doit bien se l'avouer. Elle est encore traumatisée à cause de ce qu'il s'est passé avec Quentin dans la petite impasse,

Elle se raisonne.

*Je n'ai rien à craindre. S'il m'a sauvé la vie, ce n'est pas pour me tuer ici. Du moins, je l'espère.*

Une fois au point de rendez-vous, elle attend donc le mystérieux Willy, impatiente à l'idée de ce qu'il va lui dire. Elle commence à faire les cent pas, regardant au loin pour voir s'il arrive.

C'est alors qu'elle aperçoit un adolescent de seize ans assis sur un banc. Habillé tout en noir, il porte un bonnet sombre sur des cheveux blancs. Tout comme elle, il semble attendre quelqu'un avec impatience.

*Est-ce mon informateur ?* se demande-t-elle. *Non, je ne pense pas. Il est bien trop jeune.*

Stéphanie s'immobilise. Elle reconnaît ce garçon.

Elle plisse les yeux et réfléchit.

Voilà, elle se souvient ! C'est lui qui a permis l'arrestation du professeur de sport ravisseur d'enfants ! Elle a vu un reportage le concernant.

*Pourquoi est-ce qu'il attend comme moi, ici ?*

Elle trouve ça étrange.

Une idée bizarre lui vient en tête. Poussée par l'intuition, elle décide d'aller à sa rencontre et s'approche de lui.

— Je vous reconnais, lui dit-elle une fois à son niveau. Vous êtes Toby, Toby Hastings n'est-ce pas ?

Surpris, il fait un petit bond et tourne la tête vers elle.

Il la regarde bizarrement, semblant se demander d'où elle le connaît.

— Euh, oui... Et vous ? Vous êtes qui ? Votre visage me semble familier.

Elle lui sourit gentiment.

— Je m'appelle...

— Ah, mais oui ! s'exclame-t-il, en se passant la main dans ses cheveux blancs. Je me rappelle ! Que je suis bête, vous êtes la mère de famille qui est passée à la télévision !

— Oui, voilà, c'est ça ! Je suis la courageuse mère de famille, comme ils disent dans les médias. Celle qui a résolu une affaire de meurtre et arrêté le coupable. Et toi tu es le garçon qui a permis de retrouver un ravisseur d'enfants !

La courageuse mère de famille lui tend la main.

— Je m'appelle Stéphanie Berthelak...

Il se lève et la lui serre.

— C'est bien moi. Bonjour, Madame. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Disons que je suis curieuse. Je voudrais savoir ce que vous faites ici ? J'attends-moi aussi quelqu'un. Un certain W.W. Ça vous dit quelque chose ?

— Moi aussi ! s'exclame-t-il en souriant. C'est pour discuter de l'arrestation du ravisseur d'enfants.

— Il vous a aidé dans votre enquête, comprend Stéphanie.

Toby la fixe avec surprise. Il plisse les yeux.

— Exactement... Comment l'avez-vous deviné ?

— Eh bien, par simple déduction. Voyez-vous, ce mystérieux W.W. m'a aidée également dans mon enquête. Et tout comme vous, il m'a sauvé la vie...

\* \* \*

*Roubaix, parc Barbieux,*

*17 h*

Toby Hastings et Stéphanie Berthelak attendent leur sauveur et informateur qui n'est toujours pas là.

— Je me demande bien qui il est..., murmure la journaliste. Et ce qu'il va nous dire...

L'adolescent ne lui répond pas. Il s'impatiente. Il marche dans tous les sens, regarde sa montre toutes les deux minutes.

Au bout de dix minutes, il décide de partir.

— Non, ne bougez pas, l'arrête Stéphanie. Regardez !

Un homme arrive au loin, vêtu d'une veste kaki et d'un chapeau noir, une mallette à la main. Le col de son manteau recouvre le bas de son visage. Il porte des lunettes rondes légèrement fumées qui lui donnent un style vintage. À ses pieds, une paire de mocassins marron. Semblant un peu perdu, il se dirige droit vers eux.

Stéphanie Berthelak sent monter l'angoisse en elle. À son côté, Toby, lui, tente de montrer qu'il est beaucoup plus serein mais elle le voit frissonner. Tous deux se regardent, lisant l'inquiétude chez l'autre à travers ce coup d'œil.

Leur sauveur s'approche d'eux.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps..., commence-t-il.

Toby Hastings se précipite vers lui.

— Bonjour ! Te voilà enfin, je ne sais comment te remercier ! Grâce à toi, le ravisseur a été arrêté et les enfants ont été libérés ! En plus, tu m'as sauvé la vie. Merci, merci et encore merci !

Le mystérieux W.W. ne lui répond pas. Derrière ses lunettes, ses yeux bleus transperçant sont très agités. Ils observent chacun des promeneurs du parc. L'inconnu au chapeau semble stressé, comme si tous les regards de ces gens étaient rivés sur lui.

Stéphanie les rejoint. Elle hausse un sourcil sévère.

— Bonjour, pourquoi vous nous avez donné rendez-vous ici ? demande-t-elle d'un ton dur.

Malgré la fermeté de sa voix, elle a la gorge serrée. Elle se rappelle la brique jetée à travers sa fenêtre de maison. Elle aimerait qu'il s'explique à ce sujet. Néanmoins, elle se retient pour l'instant de poser cette question.

— Oui, approuve Toby. Pourquoi voulais-tu nous rencontrer, Madame Berthelak et moi ? Je ne comprends pas...

L'adolescent, lui, a le sourire. Même si au fond de lui, depuis sa confrontation avec Michel Boulette, il ne cesse de se poser une question : son informateur savait où étaient les enfants ! Pourquoi ne pas avoir averti la police ? Ou pourquoi ne pas le lui avoir dit clairement au lieu de lui adresser cette carte au trésor au sens obscur ?

Toutefois, Toby ne lui en tient pas rigueur. Il a fait beaucoup de choses pour lui. Il lui a même sauvé la vie. De plus, il l'a quand même aidé alors qu'il aurait pu garder pour lui

tout ce qu'il savait. Et puis, maintenant, tout est rentré dans l'ordre. Tout est bien qui finit bien. Alors...

— Je m'appelle Willy Walk. Vous êtes Stéphanie et Toby ? leur demande leur mystérieux informateur.

Les deux enquêteurs en restent bouche bée. Ils rencontrent enfin leur mystérieux informateur et celui-ci ne les reconnaît pas ? À moins que ce ne soit pas lui ? L'espace de quelques secondes, ils ne comprennent plus rien et ne savent pas quoi répondre.

Souriant de gêne, bougeant ses jambes sur place, Willy Walk attend leur réponse.

Toby et Stéphanie lui disent alors, en parfaite harmonie :

— Oui, c'est nous !

Un sincère soulagement apparaît sur le visage de l'homme.

Il montre le smiley jaune qui décore le haut de la manche droite de sa veste kaki.

— C'est moi qui vous ai aidés...

— Pardon ? le coupe Stéphanie. Mais, Monsieur, expliquez-nous. Vous n'avez pas fait que m'aider. Vous avez joué avec moi !

L'autre se crispe et recule d'un pas.

— Elle ne t'aime pas, murmure-t-il d'une voix triste, comme s'il parlait à quelqu'un à côté de lui. D'ailleurs, j'ai comme l'impression qu'elle t'agresse et... Oui, oui, voilà. Qu'elle ne t'apprécie pas.

— Excuse-moi, intervient Toby le plus doucement possible. Madame Berthelak t'en veut un peu, mais, comme moi, elle t'est très reconnaissante de ton aide.

Très content et très ému, l'autre s'exclame :

— Oh, merci ! Merci !

Puis, il met ses mains dans les poches et, très décontracté, déclare :

— Je vous ai aidés car c'était mon devoir !

Il laisse passer un silence puis ajoute avec un sourire canaille doublé d'un clin d'œil :

— Bien joué pour avoir été jusqu'au bout !

Toby et Stéphanie se regardent stupéfaits. L'homme a visiblement des troubles psychologiques. Comment une telle personne a-t-elle pu les aider ? Et pourquoi ? Était-ce vraiment une question de devoir ? Ou a-t-elle été poussée par autre chose ?

Les deux enquêteurs froncent les sourcils pour montrer leur incompréhension.

Willy Walk se rembrunit et affiche une moue désolée. Il regarde la pointe de ses chaussures comme un enfant pris en faute.

— D'accord, d'accord. Je m'excuse d'avoir joué avec vous. Je suis l'auteur de toutes ces enveloppes que vous avez reçues...

Il se masse la tempe gauche.

— Enfin, je n'en suis pas vraiment l'auteur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demande Toby.

— Parle, expliquez-nous, lui dit Stéphanie le plus gentiment du monde. Nous ne sommes pas ici pour vous juger, mais pour comprendre...

Willy prend une grande respiration, serre ses poings, relève la tête et reprend la parole.

— Déjà, je vous ai envoyé cette lettre car je voulais

vous rencontrer pour m'excuser d'avoir joué avec vous et aussi parce que je vous ai quand même aidés à trouver le coupable. Sans moi, vous n'auriez pas eu d'indices. Alors, je me suis dit que vous auriez envie de me remercier.

— Et nous vous remercions beaucoup, Willy. Mais pourquoi nous avoir euh... hum ! aidés sous forme d'indices ?

— Eh bien, j'ai l'une de mes trois identités qui adore jouer et je ne peux l'arrêter.

— Comment cela, trois identités ? veut savoir Toby.

— Hum... Appelez plutôt ces identités « personnalités », déclare aWilly sur un ton très professoral. Enfin, bref. Je vous prie d'accepter mes excuses, je suis ainsi fait. D'une certaine manière, je suis obligé... J'ai... j'ai souvent des visions, des hallucinations.

Ces derniers temps, je vois un fantôme qui me parle anglais et me demande de l'aide. Toutes les nuits, je le suis dans la ville où il finit par disparaître. Alors, je le cherche et je regarde partout après lui. Jusque chez les gens sans qu'ils s'en rendent compte. Du moins, je l'espère. Bref. En fait, de nuit comme de jour, j'observe toute la ville. Son fonctionnement, les gens qui y vivent. Je n'en perds pas une miette. Je le fais soit en marchant dans ses rues soit de ma fenêtre de chambre.

Une nuit, je suis tombé par hasard sur Quentin Dubois et sur Carl Cury. Quand le cadavre de Jennyfer Puyol a été découvert, j'ai très vite compris ce qu'il s'était passé. Quant à Michel Boulette... J'ai vu plein de choses de ma fenêtre. Il partait souvent et rentrait très tard. Une fois, un dimanche, il est rentré, il avait des griffes sur le visage. Une nuit, il rentrait chez lui avec Iris, il l'a tirée de sa voiture par les cheveux. Puis, il l'a embrassée comme si c'était sa fille et elle lui a donné la main



pour rentrer chez lui. Il l'avait déguisée pour qu'elle ne soit pas reconnue mais j'ai très compris qui elle était. Il la ramenait de son usine où il parquait les gosses avant de jouer au papa avec eux. J'ai même vu le pauvre Mohamed Miqualie qui venait régulièrement chez lui quand ton professeur partait au travail...

À chaque fois, j'ai prévenu la police. Mais la capitaine Mémo ne m'a jamais cru. C'est à cause de mes hallucinations, je crois... Alors, quand j'ai découvert, en furetant dans la ville, que vous enquêtiez...

Willy s'interrompt et regarde à nouveau le bout de ses chaussures pour continuer d'une petite voix lourde de culpabilité :

— Je suis sincèrement désolé mais je devais rester dans le silence. Si je vous avais rencontrés en direct, vous auriez porté plainte ! Imaginez-vous, un instant, comment vous réagiriez si un gars chelou dans mon genre venait vous parler ? Et je n'avais aucune envie de me retrouver à l'asile ! Non, non ! Tout, mais pas ça ! J'ai tenté une approche avec toi, Toby, mais quand j'ai vu comment tu flippais, j'ai abandonné l'idée... En plus, si tu avais révélé mon identité à ton professeur, cela en aurait été fini de moi ! J'habite en face de chez Michel Boulette, j'aurais perdu mon masque du simple voisin inconnu. Il aurait su que je l'espionnais et j'aurais mal fini ! Alors, l'une de mes identités... Enfin, moi ! Moi, j'ai utilisé les cartes pour vous guider. J'ai signé avec ce sourire car mes personnalités l'adorent. C'est pour ça que je l'ai utilisé pour communiquer avec vous ! Enfin, bref, ce n'est pas ça le plus important...

Willy Walk se met à pleurer.

— Je suis désolé, Toby. J'aurais pu faire libérer ta sœur avant... avant qu'elle ne s'échappe et ne perde la mémoire...

Stéphanie, je m'excuse pour la pierre chez vous. Je ne savais pas comment m'y prendre. Ou alors, j'ai des idées qui semblent géniales au départ et qui se révèlent vite catastrophiques ou pas adaptées du tout ! Si vous saviez comme je suis désolé ! Je me mettrais à genoux pour que vous acceptiez mes excuses !

Il commence à s'agenouiller. Stéphanie et Toby ne trouvent pas les mots. L'adolescent aux cheveux blancs s'approche de Willy et lui pose une main sur l'épaule.

— Relève-toi, voyons... Ce n'est pas très grave, je ne t'en veux pas.

— Pareil pour moi, je ne vous en veux pas.

Fin heureux, Willy Walk se redresse et les remercie chaleureusement.

Toby Hastings est étonné qu'un tel personnage puisse avoir constitué un casse-tête de cette sorte. Mais il est reconnaissant car il l'a mis sur la bonne piste pour retrouver le ravisseur et lui a sauvé la vie. Stéphanie Berthelak se dit que cet homme est bien plus intelligent qu'il n'en a l'air. Elle sourit. Elle est également reconnaissante. Malgré son jeu de piste, il a veillé sur elle, ainsi que sur l'adolescent. Et puis, grâce à lui, elle a pu finir le travail de son mari et faire libérer Mélissa.

Mélissa...

— Une dernière question, Monsieur Walk. La première lettre que vous m'avez adressée. Pour quelle raison n'était-elle pas sous la forme d'une carte au trésor ? Et pourquoi ne pas l'avoir signée d'un smiley ?

— Un message sans sourire ? répète Willy Walk. Comment ça ?

— Celui que vous avez adressé à mon mari. Où vous lui

dites que Mélissa est innocente et qu'il doit reprendre l'enquête ?

L'homme réfléchit puis secoue la tête.

— Cela ne me dit rien, lui dit-il avec un air malicieux. À mon avis, la réponse est ailleurs... Peut-être dans une boulangerie ?

\* \* \*

*Prison de Vendin-le-Vieil,  
Au parler...*

Marie-Thérèse Dubois baisse la tête.

— Bon... Quentin, je dois te dire quelque chose. C'est moi qui t'ai dénoncé pour le meurtre de Jennyfer Puyol.

Son garçon la fixe sans comprendre.

— Je le sais déjà, ça, maman...

La boulangère pousse un long soupir.

— Ce n'est pas de... euh... ça dont je veux te parler. Vois-tu, Stéphanie Berthelak ne se serait jamais lancée dans son enquête si elle n'avait pas reçu un message.

Quentin Dubois plisse les yeux. Un air mauvais se dessine sur son visage, là, où quelques secondes plus tôt se lisait le soulagement de retrouver sa mère. Il ne se pensait pas capable de la voir. Ce qui, au final, a été plus facile qu'il ne le pensait.

*Peut-être parce qu'il s'agit tout simplement de ma mère,* a-t-il pensé.

À présent, une petite voix dans sa tête lui souffle qu'il va le regretter.

— Un message ? De quoi me parles-tu ?

Des larmes commencent à perler au coin des yeux rougis de tristesse de sa mère. Elle les essuie avant de se redresser. Puis, fixant son garçon, elle lui explique sans détours, d'une voix dure :

— Comme je l'ai dit durant le procès, dès le départ, je savais que tu avais tué Jennyfer Puyol. Du moins en avais-je l'intuition. J'ai gardé ce secret pour moi, car, sinon, j'aurais eu l'impression de te trahir. Et puis, j'avais peur pour toi. Pour ton avenir. Je ne voulais pas que tu passes le reste de tes jours en prison.

Elle a un petit rire cassant puis secoue la tête. Elle n'évoque pas ce qui vient de lui traverser l'esprit. Quentin garde aussi le silence. Inutile de dire que ce qu'elle voulait éviter est quand même arrivé.

— Comme je te l'ai dit, si Madame Berthelak a commencé son enquête, c'est parce que son mari a reçu un courrier. Anonyme. Celui-ci lui certifiait que Mélissa Quion était bien innocente et lui demandait de reprendre son enquête. Certes, Guillaume Berthelak avait échoué dans son enquête jusqu'à accuser un innocent mais je n'avais que lui vers qui me tourner.

Quentin Dubois n'en croit pas ses oreilles.

— « Je n'avais que lui vers qui me tourner », répète-t-il. Ça signifie que...

Sa mère inspire et expire un bon coup.

— Oui. Je suis l'auteure de ce message. J'étais prise de remords. J'ai donc décidé d'envoyer ce courrier à Monsieur Berthelak. Pour sauver Mélissa Quion, emprisonnée injustement à ta place...

Sonné, Quentin la laisse parler.

— Si je m'étais adressée à la police, après tout ce temps, j'aurais eu des ennuis...

— Mais... Mais... Tu n'en as jamais parlé à cette Berthelak ? Même quand elle est venue te trouver au sujet de mon alibi ? D'ailleurs, tu as menti pour me protéger...

Elle acquiesce.

— Oui, je me suis tue. Et je t'ai couvert. J'avais peur de parler. Je craignais que tu n'essayes de me tuer si Madame Berthelak ne parvenait pas à t'arrêter et que tu apprenais le rôle que j'avais joué... Ce qu'il s'est passé dans l'impasse m'a donné raison. Et puis ce détective est venu me trouver avec les dessins. Il m'a juré que si je ne les amenais pas à Madame Berthelak, il parlerait de mon silence à la police... Je me suis dit que je pourrais te raisonner. Que tu...

Blessé, Quentin ne la laisse pas finir.

Le visage déformé par la haine, il se lève et pointe sa mère de l'index.

— Tu m'as dénoncé alors que je suis ton fils ! Tu ne pouvais pas me faire ça ! Sache qu'un jour, je te le jure, je me vengerai !





